U d'/ of Ottawa
39003003924866

JAN 16 1973

LEON BOSSUE DIT LYONNAIS

561-1B-342

TACHES D'ENCRE

CHRONIQUES NEW-YORKAISES

ARTICLES DE JOURNAUX

EDITION INTIME

NEW-YORK
IMPRIMERIE POLYGLOTTE LYONNAIS
1912

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

F
128.5
.B74
1912
ex.2

AVANT-PROPOS.

COMMENT expliquer l'audace qui a fait de moi un auteur ?

Les confessions intimes sont toujours pénibles. Elles entraînent toute une analyse de sentiments vrais ou purement artificiels—analyse qui m'effraye, car je n'ai rien de la désinvolture de Rousseau et moins encore de son talent—et il est à craindre, meme avec la plus grande prudence, d'y voir s'introduire des éléments personnels qui ne sont pas toujours de bon goût.

J'y renonce.

A vrai dire, je ne suis ni philosophe ni même écrivain de mon métier. Je suis simplement quelqu'un qui passe, qui regarde, qui voit, qui sent, qui réfléchit et qui prend des notes.

Depuis combien de temps ces notes étaient-elles dans mon carnet, je n'en sais trop rien. J'ai eu, un jour, en une heure de désœuvrance, la fantaisie de les rédiger.

Je ne me dissimule pas que je commets une grosse

sottise. J'ose espérer qu'on me la pardonnera, si je promets, comme les enfants, de ne plus recommencer.

Ceux qui ne se tiendront pas pour dispensés de me lire, constaterons que j'ai voulu enlever à ces pages tout artifice littéraire et me permettre de noter tout simplement ce que j'ai vu et d'exprimer ce que j'ai pensé en lisant. Enfin, j'ai fait beaucoup pour ma satisfaction particulière.

En songeant quelquefois aux graves élucubrations auxquelles la latitude de mon sujet m'a entraîné, j'ai eu sincèrement la crainte d'avoir pu ennuyer ; car, moi aussi, j'ai quelquefois bâillé sur les ouvrages d'autrui.

Le lecteur jugera de tout le reste ; et j'aime mieux lui laisser la satisfaction d'excuser, par bonté, les fautes qu'il trouvera dans ces chroniques, que de prévenir son jugement par des justifications ennuyeuses de ce que j'y trouve moi-même de défectueux.

Ayant ainsi prévenu le lecteur, s'il s'en trouve, du caractère de ce travail, j'espère qu'il voudra bien m'accorder sa bienveillance et me pardonner ma vanité.

Faire de beaux rêves et vouloir les réaliser, est la première, l'inévitable condition de tout homme. J'ai tenté l'effort, mais j'en avertis la critique, je m'avoue vaincu.

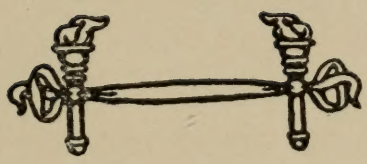
L'idée de voir mon nom imprimé sur la première page d'un livre, et de voir ce livre s'aligner sur les

rayons de la bibliothèque du bouquiniste, me hantait le cerveau depuis longtemps.

Je viens de me débarrasser de ce cauchemar.

LEON BOSSUE DIT LYONNAIS.

New-York, octobre 1912.



TACHES D'ENCRE

I

Il n'y a pas de ville qui soit, à la fois, plus connue et plus inconnue que New-York. La plupart de ses habitants la visitent en regardant le ciel pour s'assurer si le dôme d'un édifice inachevé n'a pas déjà perçé la nue—ce qui ne peut tarder vraiment. Ceux qui viennent du dehors sont hissés dans les nuages par tous les moyens de la mécanique moderne. En voyant sous leurs pieds cette masse de cinq millions qui ne cesse de s'agiter, comme un cinématographe, ils s'écrient: "Superbe! Splendide! Étonnant!" Ce tribut d'admiration payé, ils redescendent très satisfaits... d'eux-mêmes surtout et vont se coucher. Ils en rêvent pendant la nuit, et le matin, au réveil, ils croient alors connaître New-York.... Oui, mais New-York ne les connaît pas. Ils n'ont vu que des magasins, des rues affairées, des funiculaires, des chemins de fer électriques, des bateaux à vapeur et des automobiles qui vous écrasent. Les villes sont comme les livres: pour les uns elles parlent; pour les autres elles se taisent. Ceci me remet en mémoire qu'une de mes connaissances, née dans la Quatorzième rue, et qui se rappelle très bien le théâtre français, bâti en 1866 et ouvert au public le 26 mai de la même année sous la direction de MM. Guegnet et Drivet—alors que Mme Silly-Montaland, Mme Hache, MM. Gausins, Hittemans, Brunet et l'inimitable Génot, qui a amusé après le Canada français bon nombre d'hivers, faisaient courir le tout New-York avec "Les Brigands,"

"Geneviève de Brabant," "La Belle Hélène," etc., pour en avoir lu l'affiche à travers sa fenêtre, n'a pas encore vu le pont de la rivière de l'Est, communément appelé le Brooklyn Bridge, inauguré le 24 mai 1884, ni le Central Park, commençé en 1857, couvrant une étendue de 840 acres et pour l'embellissement duquel on a dépensé déjà plus de vingt millions de dollars. Comme elle entre justement dans sa soixante-douzième année, il est à craindre qu'elle va mourir avec cette impiété sur la conscience.

⁂

Un beau homard, en thèse générale, se montre digne de cette flatteuse appellation lorsqu'il atteint quarante-cinq centimètres de longueur; il peut, comme on dit, "se présenter" et recueillir des compliments mérités! Cependant, ce n'est point là que peuvent se borner les ambitions des crustacés. Il y a au Musée d'Histoire Naturelle un homard monstre, qui paraît, d'ailleurs, détenir le "record," car il mesure quatre-vingt-dix centimètres de longueur. La pancarte explicative qui le décrit aux visiteurs rappelle que, de son vivant, il pesa dix-sept kilogrammes. Cela donne de prodigieuses et pantagruéliques idées de mayonnaise. Mais, tout aussitôt, la cruelle pancarte vous apprend que le homard monstre n'a pas été mangé! On craignit de détériorer la belle carapace, et il échappa ainsi au court-bouillon vulgaire.

⁂

Dans un coin de l'une des salles de la Société Historique de New-York, que je visite assez fréquemment, se trouve une relique fort intéressante et assez pré-

cieuse. C'est un globe terrestre en cuivre, tel que le monde était connu en 1542, cinquante ans avant la découverte de Christophe Colomb. Son mécanisme est absolument le même que celui des globes modernes. Sur la face du globe, inscrite sur un ruban artistement ciselé, est l'inscription suivante: *Regions of the terrestrial globe handed down by ancients or discovered in our memory or that of our fathers, delineated by* EUPRASYNUS NIPIUS, 1542. Cette importante relique a été achetée par M. Buckingham Smith, chez un marchand de vieux métaux à Madrid, en Espagne, en 1860, et présentée à la Société Historique, qui lui a fait de suite une place d'honneur.

❧❧❧

J'ai raccolé, tout dernièrement, chez un fripier de marchandises littéraires, une carte géographique, que je considère être une relique également importante. Cette carte, qui mesure 52x20 pouces, est en deux parties, destinées à être rejointes par le monteur, mais qui ne l'ont jamais été. Elle porte dans un coin l'étiquette suivante: *The provinces of New York and New Jersey, with part of Pensilvania and the governments of Trois Rivieres and Montreal. A chorographical map of the country between Albany, Oswego, Fort Frontenac and Les Trois Rivieres, exhibiting all the grants made by the French Governors on Lake Champlain, and between that Lake and Montreal, drawn by* CAPT. HOLLAND, *engraved by* THOMAS JEFFERYS, *geographer to His Majesty, according to an observation taken at New York by* MR. BURNET *in* 1723.

M. William Burnet était le fils d'un prélat fort estimé sous le règne de William et Mary, et qui succéda

à Hunter comme gouverneur de la colonie en 1720. Immédiatement après la signature du traité d'Utrecht, le marché d'échange entre Montréal et Albany se raviva ; les Caughnawagas, tribu des Mohawks qui habitaient alors et habitent encore aujourd'hui près de Montréal, servaient à l'occasion de courriers. Le chef des Cinq-Nations s'étant aperçu du danger imminent et des conséquences fatales qui découleraient de cette liberté de trafic, en informa le gouverneur, qui s'empressa de détruire toute communication mercantile possible entre Montréal et Albany, et d'attirer l'ensemble du commerce indien en dedans des limites de New-York. Une loi fut décrétée qui assujettissait les commerçants faisant la traite avec les comptoirs de Montréal, à la confiscation de leurs marchandises et à une amende de cent louis d'or, chaque fois que la loi serait transgressée. Pour mieux réaliser l'objet de cette mesure, le gouverneur essaya de débaucher les Caughnawagas et de gagner leur confiance par d'allurantes promesses et des dons généreux, toutefois sans succès. Les liens qui unissaient ces Indiens à la France et à l'Église romaine étaient plus forts que le lucre avilissant des Anglais. Ils restèrent fidèles à la France, et continuèrent clandestinement leurs portages.

Cette carte me semble fort utile pour débrouiller l'histoire de l'état de New-York et se rendre bien compte des efforts faits en 1665 pour soumettre au joug de la France les cinq nations iroquoises, qui occupaient un territoire formant à présent partie de l'état de New-York. Ces Iroquois, contre lesquels on prenait tant de précautions avant de les attaquer, ré-

pandaient la terreur sur les bords du Saint-Laurent depuis plus de trente années. Leur haine pour tout ce qui était Algonquin ou Huron, remontait encore plus loin; mais ces deux dernières races étant devenues amies des Français, il n'y avait eu ni paix ni trêve pour eux à partir de 1636, où les Hollandais du Fort Orange (Albany) avaient échangé des armes à feu contre les fourrures que leur apportaient les Cinq-Nations. Le groupe des Agniers *(Mohawks)* était le plus voisin du poste hollandais d'Orange ou d'Albany (pays de Saratoga). Ces sauvages étaient plus que tous les autres ennemis des Français. Quarante-cinq lieues plus loin, où est la ville de Rome, en allant d'Albany vers Oswego, était le groupe des Onneyouts *(Oneidas)*. À quinze lieues à l'ouest des Onneyouts, c'est-à-dire vers l'endroit où se trouve aujourd'hui Syracuse, étaient les Onnontagués *(Onondagas)*. Vingt-cinq lieues à l'ouest, où est Geneva, près du lac Cayugas, se trouvaient les Oïgouens ou Goyogouins *(Cayugas)*. La plus nombreuse des Cinq-Nations, appelée Sonontouans ou Tsonnontouans *(Senecas)* était placée entre deux lacs, au sud-est de la ville de Rochester.

En regardant la carte en question, on voit que du lac Saint-Pierre à la ville de New-York, la ligne des lacs et des rivières est droite comme un I. Cette longue route est semée de noms qui rappellent des événements et des hommes célèbres en leur temps. Les sauvages la parcouraient en paix ou en guerre; les traiteurs hollandais, français et anglais la fréquentaient constamment; les missionnaires passaient par là pour se rendre chez les Iroquois; la guerre

avec ses horreurs y a laissé des traces; et les échos de ces rives pittoresques frémirent plus d'une fois aux accents de "bandes tatouées et couleur d'acajou," qui faisaient trembler les airs de leurs chansons guerrières ou de leurs cris de conquête.

La cathédrale Saint-Patrice, ce chef-d'œuvre d'architecture gothique dont la construction a coûté près de $4,000,000, possède le plus gros carillon de cloches qu'il y ait dans le pays. Ces cloches sont suspendues dans la tour nord de l'église archiépiscopale, dirigée par le cardinal Farley. Le poids du plus gros carillon en Amérique, avant la pose de celui-ci, était de 10,000 livres. Celui de Saint-Patrice en pèse 30,000. Il se compose de quinze cloches, dons individuels d'autant de riches et pieux paroissiens, qui se balancent dans les airs à 180 pieds au-dessus de la tête des passants.

Les cloches furent connues de toute antiquité des peuples primitifs. Les uns attribuent leur introduction dans les églises à Saint-Paulin, évêque de Nôle, au cinquième siècle; les autres au pape Sabinien, dans le septième; d'autres, enfin, en placent l'usage en France au sixième siècle (550). Auparavant, on appelait les fidèles à l'office en frappant sur des planches de rue en rue. Les cloches furent baptisées vers la fin du huitième siècle, un peu avant Charlemagne. Les hallucinations du Tasse lui firent entendre longtemps un bruit d'horloges et de cloches. Parmi les cloches fatalement célèbres, on distingue celle au son de laquelle furent égorgés à Palerme 8,000 français (Vêpres Siciliennes), et la cloche d'ar-

gent du Palais de Justice, qui, dans la terrible nuit de la Saint-Barthélemy, donna le signal du massacre.

⁂

En flânant hier sur le Bowery, le froid me fit entrer dans un de ces nombreux musées barnumesques qui pullulent sur cette artère encore largement fréquentée. Au nombre des centaines d'attractions qu'il me fut permis d'examiner se trouvait un petit cheval chinois, à ce que nous a raconté l'annonceur, qui ne pèse que 73 livres tout ferré. On le nourrit le matin à l'aide de deux cuillerées de farine d'avoine battues avec deux œufs, et deux carottes dans l'après-midi ; une poignée de foin haché complète, le soir, son menu quotidien. À l'heure du dodo, son maître le prend dans ses bras et le gentil animal pose gracieusement sa tête sur son épaule, pendant que celui-ci le descend dans le sous-sol et le couche dans la petite caisse qui lui sert d'écurie. Dans une salle voisine, on exhibait un nain qui est âgé de seize ans, dont la hauteur n'est que de 26 pouces et qui pèse seulement *onze livres!* Il vient de Bridgetown, N. E., et son véritable nom est Dudley, mais sur l'affiche on le nomme *Hop o'My Thumb.*

⁂

Mais on ne vient plus à New-York maintenant pour s'extasier devant ces petits détails. On s'y presse aujourd'hui pour jouir de nos *horse cars*, une antiquité que possède seule la ville de New-York, autrement renommée pour ses triples voies ferrées : souterraines, à la surface et aériennes. On dirait que ma charmante ville, orgueilleuse d'avoir été la première à inaugurer ce système de locomotion aux États-Unis, veut être, ridiculement, la dernière à l'abandonner.

La contention d'un certain journal de la Pennsylvanie, qui insiste que Scranton fut la première ville des États-Unis à faire usage du *horse car*, est sans fondement historique. D'après les plus véridiques données, le premier *horse car* fut inauguré à New-York en 1832. Sa ligne s'étendait sur la Quatrième avenue, depuis Prince street jusqu'à Harlem. Vers 1830, un nommé John Stephenson, un carrossier de la ville, conçut l'idée de transporter des passagers dans des voitures roulées sur rails. Les archives de la ville révèlent le fait qu'en 1831, la compagnie du chemin de fer New-York et Harlem obtint une charte pour opérer une voie ferrée sur la Quatrième avenue, dont le service fut établi en 1832. Ce premier tramway combinait l'aisance du coach anglais et de l'omnibus américain ; tentative qui n'eut guère de succès. En 1837 la vapeur remplaça la bête sur cette voie. En 1852, un ingénieur français nommé Loubat fit revivre l'idée du *horse car*, et une nouvelle ligne fut construite sur la Sixième avenue. À partir de cette date l'idée s'implanta dans bon nombre de centres des États-Unis, notamment à Boston, qui se vit de la sorte relié à Cambridge.

L'historique de Scranton est plus que suffisante, d'ailleurs, pour prouver l'erreur du journaliste pennsylvanien. Au début du siècle dernier, Scranton n'était qu'un simple hameau nommé Slocum Hollow, en l'honneur de la famille Slocum, très en vue dans cette partie de l'état. Le développement actif de ce bourg ne commença qu'en 1840, sous la baguette magique du colonel George W., et de son frère, Selden T. Scranton, qui lui léguèrent leur nom de famille.

II

Les dernières joies de l'été se sont enfuies au vent de novembre. Après la Toussaint, parlant d'une patrie éternelle et mystérieuse, s'est annoncée par de longs glas, dans la nuit tôt venue, la fête des Morts. Pour les âmes un peu profondes, c'est l'heure des recueillements, des repliements sur soi-même, des examens de conscience douloureux. On se questionne alors sur le sens de la vie; on constate une fois de plus sa rapidité inquiétante, et ces chers visages disparus se lèvent dans notre âme avec des regards pleins de regrets et d'avertissements. L'hiver se passera-t-il en mondanités stériles? Dissipera-t-on par des soirées vaines et en des conversations banales cette grâce du retour sur soi qu'apporte avec elle la saison? Ou plutôt, entre les deux lueurs amies du foyer et de la lampe, dans le calme familial ou la solitude, dans la seule compagnie des morts aimés, ne se posera-t-on pas les grandes interrogations: celles qui demandent à tout prix une réponse? Si l'on constate sincèrement qu'on a des bases religieuses et morales peu solides, on songera à les affermir, et, comme on est dans un siècle où toutes les idées se heurtent, où se croisent toutes les hypothèses, on voudra sur un certain nombre de points, d'où dépend l'orientation de la vie, se donner des certitudes.....

"L'homme dépourvu de sage morale," nous enseigne M. de Meck dans les *Pensées d'Harmonie*, "s'affole lors

que l'épreuve survient. Il ne sait guère à quoi se raccrocher, pour ne pas sombrer dans la tourmente ; en vain ses pieds, qui ne reposaient que sur le sable mouvant, cherchent-ils le rocher solide, qui l'aiderait à se tenir debout, sans être emporté par le torrent de la vie ; à chaque nouvelle rafale de la bourrasque, il perd pied et risque d'être culbuté ; les tentatives désespérées qu'il fait pour se tenir debout l'épuisent en un moment, et, si la tourmente est violente, elle l'engloutit en peu de temps.

"Tout autre est celui qui a une base morale. Ses pieds reposent comme sur un roc inébranlable, et l'ouragan de l'existence ne le secoue jamais. N'importe qu'il soit trempé par l'eau qui monte, s'il se cramponne à son rocher, il ne risque pas d'être emporté. Au milieu des épaves qui l'entourent, et lorsque l'eau baissera, sa main très forte ramènera à la surface ceux qui luttaient encore."

Le livre de M. de Meck abonde en réflexions morales exquises, en élans d'une spiritualité très haute, et il est de ceux qu'on aime à relire, quand les feuilles tombent, après la fête des morts, dans le recueillement de la pensée et du souvenir.

Voici encore un Noël passé, et bientôt une année de plus à notre actif. C'est assurément une des fêtes les plus populaires que celle de Noël, où se célèbre la naissance du Christ. Je crois, par exemple, que la date est un peu conventionnelle. Quel jour, exactement, naquit Jésus-Christ ? Ceci est difficile à déterminer. Il paraît même que la date est si incertaine

que l'évêque Télesphore, qui, dit-on, le premier instaura la fête, la considérait comme mobile, la célébrant tantôt en janvier, tantôt en mai. Or, il vivait 138 ans après Jésus-Christ. Et si, à une date relativement aussi rapprochée, on ne savait pas exactement à quoi s'en tenir, comment le pourrait-on savoir aujourd'hui? Le bon évêque, qui prenait des dates à sa convenance, me fait l'effet de cet historien qui accommodait l'histoire à sa manière, disant d'abord: "Il me semble que cela a pu se passer ainsi...," puis ajoutait, après réflexion: "Il faut que cela se soit passé ainsi!" après quoi il fixait les dates et les faits à son caprice.

Au quatrième siècle, Cyrille, évêque de Jérusalem, s'adressa au Pape Jules 1er, lui demandant d'ordonner une enquête parmi les docteurs d'Orient, pour déterminer le jour exact de la nativité de Jésus-Christ.

Ceux-ci, réunis en concile, décidèrent que ce serait le 25 décembre, et c'est depuis cette époque que la fête se célèbre ce jour là.

⁂

On a écrit des milliers de Noëls pour célébrer, sous toutes les formes, la naissance du divin Enfant. Il en est un tout moderne, superbe invocation pleine d'onction et de ferveur chrétiennes, qui est resté le type admirable du cantique de la fête: c'est le Noël d'Adolphe Adam. Il y a plus d'un demi-siècle qu'on le chante, et, certes, on le chantera bien longtemps encore:

Minuit, chrétiens, c'est l'heure solennelle,
Où l'Homme-Dieu descendit jusqu'à nous,
Pour effacer la tache originelle,
Et de son père arrêter le courroux.

Le monde entier tressaille d'espérance,
A cette nuit qui lui donne un Sauveur.
Peuple, à genoux, attends ta délivrance !
Noël ! Noël ! Voici le Rédempteur !

La poésie est de qualité moyenne et ne dépasse guère le niveau des plus médiocres cantiques. Elle est d'un certain Capeau de Roquemaure, assurément ignoré de la postérité, mais la musique d'Adolphe Adam est de suave grandeur et d'une belle élévation de style. Elle est si belle, même, qu'on oublie la banalité des paroles, qu'elle emporte dans son élan admirable.

Il est, d'ailleurs, assez curieux de songer que la composition de cette mélodie d'un style très élevé est due à un compositeur d'opéra comique, le plus souvent du genre bouffon, confinant même à l'opérette. Il est vrai qu'il l'écrivit dans une période de tristesse, alors que, ruiné, désespéré et sans appui, il n'avait guère le cœur à l'allégresse.

⁂

M. le professeur P. D. de Monthulé, un érudit dont le savoir est fort apprécié de la gent lettrée de New-York, et partout où il a voyagé, m'a fait cadeau en 1902, alors que j'étais secrétaire de l'Alliance Française, section de Staten Island, où il a fait bon nombre de conférences fort goûtées, de la jolie pièce de vers qui suit, et qui est restée, je crois, jusqu'à présent dans le domaine de l'inédit. Je me sens bien coupable, en vérité, d'associer ce bijou littéraire à ma prose mal chevillée, mais il me pardonnera, j'ose l'espérer, cette indiscrétion provoquée par une admiration sincère de son talent. Cette fine composition répond

à nos émotions les plus secrètes et les plus intimes, et la musique, volontairement hésitante, de ses vers, nous charme comme des mots de tendresse balbutiés. Il y a dans l'œuvre de ce moraliste une fraîcheur de sensation absolument virginale, exprimée dans un style limpide et étincelant comme les perles de la rosée.

LES SOULIERS DE NOEL.

C'est veille de Noël : sur toute la nature,
La neige a mis l'éclat de sa blanche parure ;
Les cœurs sont pleins d'espoirs, tous les fronts sont joyeux.
Tous ? Oh ! non... Que de gens ont des larmes aux yeux !
Dans son humble logis, une femme est assise :
Tout est propre autour d'elle ; elle est proprement mise,
Et travaille au tricot devant son âtre éteint.
Elle est triste ; elle est pâle ; on voit que le destin
Sur son front jeune encor a ridé la misère.
Elle pleure parfois, quand son regard de mère
Quitte un instant l'ouvrage et poursuit les ébats
De deux jeunes enfants roulant sur leurs grabats.
L'aîné compte sept ans ; il amuse son frère
Agé de quinze mois ; s'il crie, il le fait taire
Pour ne pas déranger le travail de maman.
Elle voudrait sourire au spectacle charmant
Et répète en son cœur une prière ardente.
Soudain la porte s'ouvre et la mère tremblante
Voit entrer un huissier qu'elle connaissait bien.
" Madame, excusez-moi " dit-il, " je n'y puis rien ;
Demain, vous le savez, expire votre terme,
Et vous devez trois mois ; le maître d'un ton ferme
M'a dit : Je n'en veux plus, s'ils ne m'ont pas payé."
—" Ah ! Monsieur, croyez-moi, nous avons essayé
D'amasser sou par sou ; mon homme sans ouvrage,
Malade deux longs mois, reprend avec courage
Son travail ; il paiera, j'en réponds : dans un mois.
Nous pourrons en jeûnant..." —" Madame, je le crois ;
Mais le maître à tout prix veut avoir cette somme
Avant demain, si non..." —" Ce maître est-il un homme ?
A-t-il un cœur ? Veut-il donc tuer ces deux enfants ?
Ayez pitié de nous, Monsieur." —" Oui, je comprends,"

Dit l'huissier tout ému ; " moi-même je suis père,
Aussi pauvre que vous peut-être !... Pauvre mère..
Voyez Monsieur Gorjut... tâchez de l'émouvoir...
Allez donc le trouver... c'est le dernier espoir."
—" Eh bien ! j'irai."
Bercé dans les bras de son frère,
Le plus jeune des deux enfants dormait ; la mère
Le couche en son berceau, le presse sur son cœur,
Lui posant sur le front un baiser, puis un pleur.
Elle met à l'aîné sa blouse du dimanche,
Prend pour elle au tiroir sa coiffe la plus blanche,
Change de tablier et tenant par la main
Son fils aîné, se rend chez le maître inhumain.

Bien chaudement vêtu d'une épaisse fourrure,
La chancelière aux pieds, sans craindre la froidure,
Assis dans un fauteuil, un bon feu devant lui,
Gorjut ne pensait pas aux misères d'autrui ;
Il comptait ses loyers. A ses côtés sa fille,
Belle et jeune, brodait un ouvrage à l'aiguille.
Le richard voulut bien interrompre un instant
Son travail, quand la femme entrait en hésitant.
—" Eh bien ! " demanda-t-il, d'une voix presque dure,
" M'apportez-vous l'argent ? " Et la femme murmure :
—" Hélas ! non." " Mais alors, pourquoi donc venez-vous ?'
—" Je viens pour vous prier. Ah ! Monsieur, donnez-nous
Encore quelque temps." —" Je ne veux plus attendre :
Si vous ne payez pas demain, je ferai prendre
Vos meubles. C'est assez ; voilà mon dernier mot."
—" Monsieur Gorjut, de grâce, écoutez."—" Non, c'est trop ;
Vous me devez trois mois." —" Mais, monsieur, la misère,
Mon mari sans travail..." —" Ce n'est pas mon affaire."
La femme se détourne. —" Et vous, mademoiselle ! "
Et prenant son enfant à genoux devant elle,
Elle la prie aussi d'intercéder pour eux :
Et la jeune fille eut un tremblement aux yeux,
Mais garda le silence. Et le père en colère :
—" Sortez d'ici," dit-il à l'enfant et la mère.
Quand la femme rentra, son mari de retour,
Tout fiévreux et bien las des fatigues du jour,
L'attendait tisonnant quelque reste de braise.
—" Qu'as-tu, mon pauvre ami ? "—" Je me sens mal à l'aise

Femme ; soupons bien vite et j'irai me coucher,
Sous la neige aujourd'hui, j'ai dû longtemps marcher ;
Demain, je serai mieux pour reprendre l'ouvrage."
—"Mais demain, c'est Noël et c'est jour de chômage."
—" C'est Noël ! " dit André, " Moi, je n'oublierai pas
De mettre près du feu mes souliers et mes bas.
Petit Noël viendra près de la cheminée ;
Mais moi, je ne veux point de bonbons cette année ;
Je veux que le Noël m'apporte beaucoup d'or
Pour que le vieux monsieur ne fasse plus encor
Pleurer maman." " Eh quoi? qu'y a-t-il ? " reprit l'homme
—" Oh ! ce n'est rien, ami ; tu vas faire un bon somme ;
Après un bon repos tu te sentiras mieux,
Et moi, je prierai Dieu que vous soyez heureux."
La femme oubliant tout se remit à l'ouvrage ;
Elle a bientôt fini le travail du ménage,
Expédié le souper, mis au lit les enfants.
Mais quand elle fut seule, elle pleura longtemps,
Songeant au lendemain, à genoux, en prière.
Quand le couple enfantin dormait avec le père,
Elle disait : " Toujours serons-nous malheureux?
Moi, je veux bien souffrir et me priver Mais eux !
Tout à coup elle entend les cloches de l'église.
—" Hélas ! pour aller là je ne suis pas bien mise ;
Mais qu'importe après tout ? on ne me verra pas
La nuit." Et se levant, glissant à petits pas,
S'approche des berceaux où chaque enfant repose,
Met un nouveau baiser à leurs lèvres de rose
Et sort.

En ce moment, la neige à gros flocons
Tombait encor. Voici que le long des maisons
Deux femmes tout en noir s'en vont à la demeure
Des pauvres gens. Pourquoi faire à cette heure ?
La plus jeune à la porte a frappé doucement.
Personne ne répond ; elle entre vivement,
Pénètre dans la chambre où dormait la famille.
A la faible clarté qui dans sa main vacille,
Elle voit une table, y dépose un paquet
Et va se retirer, quand son regard inquiet
Tombe sur les souliers près de la braise éteinte.
Elle les prend tous quatre, et tremblante de crainte,

Ou d'émotion, y met ce qu'elle a dans la main.
À ce moment André s'est réveillé soudain,
Et la dame s'enfuit, craignant d'être surprise.
Quand la mère revint, le matin, de l'église,
Elle se rappela qu'il fallait aux enfants
Pour contenter leur cœur quelques petits présents.
Elle avait pour cela mis dans une cachette
Un peu de chocolat, plus un sac de noisette.
" C'est peu," dit-elle, " enfin puissent-ils être heureux !
Les riches donnent plus à leurs enfants, mais eux,
Ils ne comprennent pas les soucis d'une mère."
Elle prend les souliers... Que voit-elle ?... O mystère !
Ils sont pleins de bonbons ; et quoi, quoi donc encor !
Au milieu des bonbons, de belles pièces d'or !
—" Pierre, André, levez-vous," dit-elle à demi-folle,
" Est-ce un rêve ? Est-ce, hélas ! mon pauvre homme qui vole ?
Oh ! Pierre, dis-moi d'où nous vient cet argent ? "
Et l'homme se taisait ; mais André tout content :
" Oh ! moi, je le sais bien ! " " Tu le sais ? " reprit-elle.
—" Oui, maman, cette nuit j'ai vu la Demoiselle."
—" Ah ! je comprends enfin ! Dieu met dans sa bonté
Près de l'homme sans cœur l'Ange de Charité."

⁂

C'était au temps où New-York, plus hospitalier qu'aujourd'hui, ignorant ces bons réformistes, vieillards encombrants que tourmente tardivement la manie de la pudeur et qui vous refusent même aujourd'hui la liberté de cracher sur la rue, avait son quartier latin.... pardon, français: endroit béni où la bohème débordante d'une saine gaîté, s'amusait librement en plein vent, sans choc et sans accroc à la tranquilité publique. Il est étonnant de constater les progrès qu'a faits la bêtise humaine depuis quelques années en notre ville, que le maire Gaynor déclare être la mieux policée du monde. Cette démangeaison de pudibonderie qui nous envahit en ce mo-

ment, par une sorte de phénomène à rebours, s'empare des chastes gens à l'approche de chaque printemps. C'est l'éternelle histoire du cul-de-jatte hurlant de rage après les bicyclistes. Jamais ne fut plus vraie la réflexion de Larochefoucauld: "Les vieillards aiment à donner de bons préceptes pour se consoler de n'être plus en état de donner de mauvais exemples."

Donc, en ce temps-là, c'était tous les jours comme la ruée fébrile d'une impatiente avidité. Sitôt l'habit de travail enlevé, on courait chez le père Charlemagne pour y manger sa soupe à l'oseille, à grands renforts d'ail et de pieds de veau, ou encore son poulet à la Marengo, et, en le servant, le patron n'oubliait jamais de fredonner:

Vive Henri-Quatre!
Vive ce roi guerrier!
Qui pour combattre
Ne se fait pas prier;
Et dont le cimier
Est toujours le premier.

Et tournant talons vers la cuisine:

Chanson qui sait plaire,
Devient en un mot,
Aussi populaire
Que la poule au pot.

Une autre fois, c'était chez Kurtzmann, ce brave alsacien, qui nous parlait toujours de la France avec l'adoration d'un bon fils pour sa mère, et qui nous régalait de ses petits pâtés de Strasbourg ou de sa fameuse choucroûte aux fumants saucissons de Francfort. Je dois ouvrir ici une parenthèse pour vous apprendre l'origine de la choucroûte et vous communiquer la recette de ce plat appétissant, servi aujourd'hui dans tous les pays civilisés du monde. Ceux

qui ont visité Munich connaissent la statue qui se dresse devant l'entrée de la Kartoffelsaladstrasse, don généreux de la Bavière reconnaissante à la mémoire de Saint-Hermann de Pilsen, l'inventeur et le protagoniste de la choucroûte. Apprêtée avec le vin du Rhin elle chatouille l'œsophage de l'opulent; accommodée simplement à l'eau de l'hydrant, c'est une nourriture fortifiante pour le travailleur des champs. On peut dire que c'est à la fois un aliment, une passion et une institution publique. Il faut deux jours pour cuire à point la choucroûte. La première journée elle doit être retirée du baril, épongée avec soin, aérée et nettoyée de toutes souillures, pour être mise après à la cuisson pendant une heure et vingt minutes. Dans la marmite on a le soin d'y adjoindre une queue de cochon et huit pouces de plats-côtés de porc salé pour chaque cent verges linéaires de choucroûte. Après la cuisson, on l'arrose d'un bon litre de vin du Rhin, et on place le tout dans un caveau humide et obscur, pour l'y laisser se refroidir. Le second jour, à midi, on la sort de sa retraite pour la réchauffer sur un feu très vif, et l'on sert toute chaude avec une garniture de pommes de terre en compote. C'est de cette manière que l'apprêtait notre excellent ami.

Ou bien encore on allait chez Giovanni goûter à son macaroni au gratin, à son spaghetti à l'italienne et au lasagna al forno dont il avait la spécialité; puis chez Poujade, où on avalait son petit verre de fine champagne avant d'entrer au café-chantant, toujours drôle et de bon ton—où crépitait le véritable sel gaulois—où à la danse qui s'entretenait en différents endroits à la fois. A tous les coins de rues, même chez le

marchand de patates frites—une industrie qui a cédé la place à la tamale bientôt asphyxiée par l'arôme de ses propres épices—on aimait à redire cette vérité qu'un jour formula Stendhal, à savoir : "que la nation française n'a peur de rien, excepté du bâillement."

C'était vie de gaîté pleine, vie heureuse, cette belle époque à laquelle le Bataillon de la Garde Rochambeau, dans lequel j'avais l'insigne honneur d'être capitaine d'état-major et trésorier, avec caisse toujours balançée, apportait sa note de franche gaîté avec son pantalon rouge et sa tunique d'infanterie de ligne. Le commandant Chalvin, son fondateur, avait sacrifié à ce bataillon toute son activité et une grosse partie de sa fortune—n'y gagnant qu'un délabrement de santé—pour lui assurer la chaude popularité dont ces vaillants militaires-civils jouissaient non seulement dans le quartier, mais par toute la ville et en dehors même de ses limites. C'était l'organisation à la mode, et chaque fois qu'elle annonçait une fête, on était sûr d'y voir se bousculer l'habit de soirée avec la jaquette de l'ouvrier, qui, à cette époque regrettée, faisait de la chansonnette et de la danse sa digestion quotidienne.

Un jour, il fallut cependant trouver un successeur au papa Chalvin, dont la santé n'était pas des meilleures, et le manteau... pardon, la tunique chamarrée tomba sur les épaules de l'adjudant-major Rosenstiel. Ce brave homme en fut tellement glorifié qu'il commanda un réveillon au Chat Noir tenu par Poujade, et dans l'étage supérieur duquel le bataillon faisait ses exercices militaires. Cette agape de Noël eut grand succès, en dépit du mauvais temps.

A part les officiers et soldats qui entourèrent les tables sur lesquelles s'étalait pompeusement le cochon sous toutes les formes connues à Sainte-Menehould, arrosé d'un Pontet-Canet de bonne cuvée, se trouvaient quelques invités : d'intéressants raconteurs et de gais chanteurs, qui ne manquèrent pas de se montrer aimables et prodigues de leurs talents. Au nombre de ceux-ci était mon ancien ami Frasse de Plainval, un gaillard de haute stature et bel écuyer, qui après être débarqué au Canada, s'était fait nommer quelques années plus tard, chef de la police montée du Nord-Ouest ; position qui le rendit *froid* et qu'il abandonna après de bons services. Au café, on le pria, à son tour, d'ajouter au programme inarrêté de la fête par quelque chose dite ou chantée, et il s'exécuta de bonne grâce, en déclamant "Le Boudin de Noël," de Henri Second. Pour bon nombre de mes lecteurs privilégiés c'est du "déjà connu" peut-être, mais en lui donnant l'hospitalité de ces pages, il éveillera le souvenir et amusera ceux qui n'ont jamais eu l'avantage d'entendre cet éloquent plaidoyer du compagnon de Saint-Antoine et ami de Monselet :

LE BOUDIN DE NOEL.

Cette histoire remonte à des âges anciens.
Elle aura ses douteurs, toute histoire a les siens ;
Mais, quand ce ne serait qu'une légende, un conte,
Souffrez que, sans façon, ici, je vous raconte
Comment le fait, jadis, a bien pu se passer,
Pour dans la nuit des temps, ensuite, s'effacer.
Donc, c'était en l'an un de notre ère chrétienne :
Les bergers, à Jésus, chantaient encore l'antienne.
(Du premier des Noël c'était le lendemain.)
Les rois, à qui l'étoile indiquait le chemin,
Aux plus humbles des voix mêlaient leurs voix superbes.

Soudain, un grognement sortit d'un gros tas d'herbes :
—" Non, non, je ne suis pas content, mille fois non ! "
Le cochon (pourquoi pas l'appeler par son nom
Sous lequel l'a chanté Monselet, un poète ?)...
Le cochon se plaignait seul, en ce jour de fête,
Et sa plainte arrivant jusques au Paradis,
Dieu le Père, un peu sourd, dit :
—" Que dis-tu ? "

—" Je dis,"
Répondit l'animal au Créateur auguste,
" Que si l'homme est ingrat, vous, vous n'êtes pas juste,
Et, sans plus ergoter, je le prouve, en effet.
De moi l'homme devrait se montrer satisfait,
Car si, fort sottement, il me prête ses vices,
Je ne lui rends jamais que de loyaux services.
Tout, même mes boyaux, se met à l'unisson
Pour charmer son palais par un bon saucisson.
Il n'est qu'un cornichon, soit dit sans dithyrambe,
Qui puisse traiter mon jambon par-dessous jambe
Et, pour tout avocat, éloquent ou banal,
Mon oreille vaut bien celle du tribunal.
Mon saindoux, sain et doux, est suave et paterne ;
De ma vessie on peut se faire une lanterne.
En remplissant leur ventre avec mes intestins,
Goinfres et délicats s'offrent d'exquis festins :
Andouilles, si l'on veut, mais c'est du libre échange,
Souvent le plus andouille est celui qui la mange !
Quel est donc le fricot, fût-ce le plus calé,
Calant mieux l'estomac que mon petit salé ?
Tel gourmet, volontiers, se paiera ma figure
En la qualifiant sauvagement de hure !
Bon pour le sanglier, ce... huron d'à côté,
Mais, sans prendre mon groin pour un grain de beauté,
Et quoique ne portant ni barbe, ni moustaches,
Ma tête a bien son prix, avec ou sans pistaches.
De ma couenne et mon lard l'homme fait ses choux gras,
Trop heureux quand je mets mes pieds—chauds—dans ses plats
L'homme !... voilà-t-il pas un bel oiseau que l'homme !...
Très laid, plutôt méchant, incomestible en somme :
On dit qu'il me ressemble, et je demande en quoi ?
En tout cas, si c'est vrai, c'est peu flatteur pour moi !...

Quant aux Juifs... J'en appelle à Noé, patriarche :
Celui-là me gobait, puisqu'il m'a pris dans l'arche
Et qu'ainsi du déluge avec lui je revins,
Lorsqu'il sortit de l'eau pour entrer dans les vins.
Or, si j'étais dans l'arche (ajouta d'un ton rèche
Le cochon), pourquoi donc m'avoir fermé la crèche ?
On y put voir pourtant quelques moutons, un bœuf,
La vache avec son veau, la poule sur son œuf.
Pas plus dinde que l'oie et moins braillard que l'âne,
Parmi ces animaux eussé je été profane ?
Je n'aurais pas été déplacé dans ce lieu :
J'avais aussi le droit, moi, de voir naître un Dieu ! "
Dieu le Père sourit dans sa barbe plus blanche
Que la neige des monts, virginale avalanche,
Magnifique manteau d'hermine des sommets ;
Puis il dit au plaignant :
—" On t'a fait du tort, mais
Quelle que soit la fange où, parfois, tu te vautres,
Comme, en somme, tu vaux bien autant que les autres,
Et que l'homme lui-même est loin d'être parfait,
Et que, quel que tu sois, tel c'est moi qui t'ai fait :
Pour réparer l'oubli dont tu fus la victime,
Enfin, pour te donner une preuve d'estime,
Je te promets ici, foi de Père Éternel,
Qu'avec toi désormais l'on fêtera Noël
Et que le dédaigné de ces premières heures
Sera le bienvenu dans toutes les demeures
À chaque anniversaire..."
Enchanté, le cochon
S'en alla, fier, et la queue en tire-bouchon ;
Et depuis lors, s'il a jadis manqué l'étable,
Il ne manque jamais, à Noël, sur la table ;
Car, que l'on aille ou non aux messes de minuit,
Dans le repas qui les précède ou qui les suit,
Viveur ou bon bourgeois, qu'on goûte, soupe ou dîne,
Riche ou pauvre, partout, plus ou moins, l'on boudine.
Et pas de réveillon, austère ou folichon,
Où ne soit invité notre ami le Cochon !

À la sortie, à travers la neige qui tombait, une voix cria dans l'obscurité :

"Dans ton silence et ton ombre,
Combien d'amours, ô minuit?"

Et l'écho de lui répondre :

"Demandez au Ciel le nombre
Des étoiles dans la nuit."

De nouveau la voix questionna :

"As-tu fait la vie heureuse
À tous tes faucheurs d'épis?"

Et l'écho, s'affaiblissant, répondit :

"Demandez à la glaneuse,
Si je suis le Paradis."

Avant de se séparer tout-à-fait, on entra chez Henri Gosselin, l'hôtelier canadien-français du quartier, pour apprendre les cancans de la colonie et ingurgiter le *night cap*, ce qui fit paraître le lit bon une fois déchaussé.

La génération future aura peut-être pour se consoler de ce bon vieux temps, la cité utopique de Wells, *Une histoire des temps à venir :* "Du faîte des maisons surhaussées jusqu'aux sous-sols profonds, tout palpite, vibre et frémit. Des flottes aériennes s'essorent de terrasses vertigineuses. Du haut du dôme qui enveloppe l'agrégat des bâtisses urbaines jusqu'aux rez-de-chaussés, des hommes glissent ou s'élancent, chevauchant des engins d'acier. Les rues sont des plates-formes roulantes et les véhicules de terribles boulets lancés par d'invisibles catapultes. Les trains, d'un pays à l'autre, circulent avec la vitesse de la lumière. Partout la machine supprime la lassitude humaine. Elle fabrique les nourritures, éclaire et chauffe, monte les charges, confectionne les habits..."

Ce sera une époque bien merveilleuse, on ne peut le contester. Mais si l'on veut me faire oublier mes

rhumatismes et me débarrasser pour toujours de l'acide urique qui en est la cause, laissez-moi entendre encore : *C'est dans le nez que ça me chatouille* et les *Sept Péchés Capitaux* sur cette scène improvisée, où quelquefois on reclamait mon *Plum ! Plum !* Apportez-moi ma soupe à l'oseille et la poule à la Marengo de chez Charlemagne ; mon doigt de chambertin et ma lampée de kirschenwasser de chez Poujade ; ouvrez toutes grandes les salles de bal de l'Amitié, pour que j'y enlace la taille souple et mince de Laure, capricieuse mais sage et danseuse effrénée. Rendez-moi, en somme, tout mon quartier français avec son "Bœuf à la Mode" et sa belle "Cascade" par dessus le marché ; tout ce qui, enfin, respirait la franchise et l'honnêteté sans ostentation pharisaïque.

Je ne veux pas que la réforme vienne détruire le principe que chacun est libre de cultiver les goûts, les distractions et même les vices qui lui plaisent, dès l'instant que cette culture ne porte pas atteinte à l'ordre public ou aux droits des particuliers. Aujourd'hui la loi assimile tous les citoyens à des collégiens dont il faut surveiller les distractions.

Et cette tutelle me déplaît énormément.

⁂

Le jour de l'An fut-il toujours le premier janvier ?

C'est en 1567 seulement qu'une ordonnance de Charles IX, roi de France, fixa le commencement de l'année au premier janvier, et cet exemple ne tarda pas à être suivi dans la plus grande partie de l'Europe. Auparavant, dans la plupart des villes d'Italie et d'Espagne, l'année commençait à Noël. Sous les

premiers rois de France, elle commençait au mois de mars; au IXe siècle, le commencement de l'année fut reporté à Noël; dans la suite et jusqu'en 1567, il n'y eut rien d'uniforme ni de constant; chaque pays, chaque province avait ses usages.

L'Eglise a placé au premier janvier la fête de la Circoncision ou l'octave de la Nativité. C'était autrefois un jour destiné par l'Eglise à expier dans les jeûnes et les prières, la licence à laquelle donnait lieu la fête de Noël. Il est aujourd'hui consacré dans une partie de l'Europe et en Amérique, aux visites, aux compliments, aux étrennes; l'usage des étrennes et des compliments remonte à la plus haute antiquité; les Romains, surtout, nous en ont transmis des vestiges dans leurs écrits et leurs monuments.

Avant l'année 1212, le premier janvier était consacré à une fête qui est loin de faire briller l'esprit des populations d'alors. On l'appelait la *fête des fous*, laquelle était elle-même précédée d'une autre fête, véritable profanation, nommée *fête des sous-diacres*, et qui se célébrait le 26 décembre.

❧❧❧

"J'ai connu un temps," écrivit un jour Arthur Buies pour mon journal LA FEUILLE D'ERABLE, "où il n'était pas possible de ne pas aller présenter les souhaits du nouvel an, non seulement à ses amis, mais encore aux amis de ses amis et aux amis des amis de ses amis. On était abîmé de souhaits de la part de gens qu'on n'avait jamais vus, mais qui, ce jour-là, se croyaient indispensables à la moindre petite bonne fortune qui pourrait vous arriver dans le cours de l'année. Ils ne vous connaissaient pas; mais c'était

pour eux comme une manière d'introduction afin de ne pas être oubliés à vos bals ou à vos soirées du carnaval, et ils choisissaient précisément le jour où le nombre de vos amis vous accablait pour y ajouter encore celui des inconnus. Il y avait des individus qui préparaient huit jours d'avance la liste de ceux qui devaient subir leurs félicitations de nouvelle année, qui en parlaient à tous ceux qu'ils rencontraient dans l'intervalle, leur demandaient d'augmenter encore leur liste de victimes, et qui, le terrible jour venu, avaient bien garde d'en oublier une seule.

Un coup de sonnette se faisait entendre. La porte s'ouvrait incontinent :

—Madame reçoit-elle ?

—Oui, monsieur, entrez.

L'inconnu était déjà au salon. Moment de surprise ; un peu d'étonnement... Mais on revenait vite ; le monsieur avait déjà ébauché son :

—Je vous souhaite une heureuse année, madame.

—Merci, monsieur, moi aussi.

—Il fait assez froid aujourd'hui, madame.

—Oui, monsieur, il fait pas mal froid.

—Hier, il faisait plus doux, madame.

—En effet, monsieur, il faisait plus doux hier.

—La température pourrait changer d'ici à demain.

—Oui, cela est possible, monsieur.

—Votre santé a toujours été bonne, madame ?

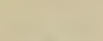
(Ordinairement on gardait cette phrase pour les femmes dont l'embonpoint, au dessus de tout éloge, en imposait aux regards les plus distraits.)

—Oui, monsieur, merci, comme vous voyez.

Ce "comme vous voyez" eut été de trop dans une

autre circonstance; mais le jour de l'an étant spécialement réservé aux paroles qui ne signifient rien ou qui attirent l'attention sur ce qu'on ne peut s'empêcher de voir, on trouvait que c'était encore assez bien finir sa phrase.

Après cette conversation, comme on ne trouvait plus rien à dire, absolument rien, on restait de part et d'autre dans une expectative embarrassante et l'on attendait anxieusement un nouveau coup de sonnette annonçant un nouveau visiteur qui dirait exactement les mêmes choses."



Puis vient le Carnaval *(carn-à-val)*, qui signifie mot à mot: "Chair à bas!" C'est un adieu de quarante jours aux "benoîtes poulardes et gras jambons," dit Emile Souvestre, "tant célébrés par le chantre de Pantagruel." L'homme se prépare à la privation par la satiété, et achève de se damner avant de commencer à faire pénitence.

On dirait que la saison du carême, au lieu d'être une occasion de mortification et de pénitence, n'est plus aujourd'hui que prétexte à une série de festins homériques, qui adressent à l'appétit de majestueux défis; où pour obéir à la règle de moins en moins sévère, on exclut seule la chair animale. J'ai sous les yeux le menu d'un dîner de carême offert par une riche personne de la ville, fort estimée du clergé pour ses offrandes généreuses à l'Eglise et du public pour ses nombreux actes de charité, et qui venait de recevoir de Sa Sainteté le Pape, la décoration: *Pro Ecclesia et Pontifice.* Ma qualité de journaliste m'avait

valu une invitation lithographiée sur bristol, et je vous donne ce menu à titre de curiosité.

Cloyère d'huîtres au jus de citron
Potage à la tortue verte
Anchois Olives Radis Céleri Caviar en tartines
Homard à la Newburgh
Saumon du Kennébec, sauce verte
Truites de rivière Raie au beurre noir
Aubergines farçies
Terrapin à la Maryland
Sarcelles d'eau au cresson
Haricots verts
Queues de castor à la chasseur
Pommes parisiennes Macaroni au gratin
Chair d'écrevisse en casserole
Champignons au lait
Salade russe
Omelette au rhum
Roquefort Brie Camembert
Panier d'abondance
Blanc mangé Biscuits parisiens Charlotte russe
Gelée de framboise
Château-Lafitte Eau de Vichy Beaune
Kirschenwasser Café Fine Champagne
Cigares de la Havane Cigarettes égytiennes

C'était un dîner maigre à ne pas s'y tromper, peu ascétique, par exemple, et pas du tout en accord, je m'imagine, avec l'esprit de l'Eglise. Mon voisin de table, un prêtre de la campagne, connu pour son austérité et sa piété, et belle fourchette à ses heures, mangea d'un bon appétit et ne s'en plaignit pas; mais au moment du cigare, il demanda pardon de ce mignon péché de gourmandise, en murmurant: *Domine, ne in furore tuo arguas me, neque in irâ tuâ corripias me.*

Le poisson est, suivant la tradition, un symbole de la chrétienté primitive; mais le caractère mystérieux

et sacré du poisson n'a rien à faire avec le carême. L'idée n'est jamais venue dans la tête des Pères de l'Eglise que l'abstinence prescrite allait dégénérer en banquets où tous les animaux aquatiques, apprêtés d'après les recettes particulières du fameux Vatel, en formeraient le menu. Si on eût connu tous ces bons plats en 840, quand le jeûne de quarante jours fut établi par l'Eglise, on aurait inscrit, à n'en point douter, sur la liste des aliments prohibés plus que la chair animale, les œufs, le lait, le beurre et le fromage.

⁂

En Russie, le carême n'est pas seulement une époque de mortification; il est aussi, ou il est supposé être, une époque de recueillement. Au lieu d'un seul carême, l'Eglise russe en compte quatre: l'un, correspondant à l'avent des Latins, précède Noël un autre, le grand carême, précède Pâques; un troisième vient avant la Saint-Pierre; un quatrième avant l'Assomption. Le nombre des jours maigres monte au moins à un tiers des jours de l'année. Outre les carêmes et les vigiles des fêtes, il y a deux jours d'abstinence par semaine, le vendredi et le mercredi, le jour de la mort du Sauveur et le jour de la trahison de Judas. Pendant les quatre carêmes, la viande est entièrement défendue, et avec elle le lait, le beurre, les œufs et le fromage. Il n'y a guère de permis que le poisson et les légumes, et cela sous un ciel qui ne laisse croître que peu de légumes. Aussi le Russe est-il en grande partie un peuple ichthyophage. Le hareng et la morue tiennent une large place dans la nourriture du peuple. Encore, les plus sévères s'interdisent-ils le poisson. Durant ces quatre carêmes, le paysan vit,

pour une bonne part, de salaisons et de choux conservés, et il est au régime d'un navire au long cours, et le même régime amène souvent les mêmes maladies, le scorbut notamment. Les dernières semaines du grand carême, qui tombe à la fin de l'hiver, alors que l'organisme a le plus besoin d'aliments substantiels, encombrent les hôpitaux. Les malades augmentent de nombre, les épidémies redoublent d'intensité, d'autant qu'aux jeûnes débilitants de la sainte quarantaine succèdent brusquement les bombances des fêtes de Pâques, le peuple cherchant à se dédommager de ses longues privations. Les deux carêmes de la Saint-Pierre et de l'Assomption, placés à l'époque des grandes chaleurs et des durs travaux des champs, ne font guère moins de victimes.

Ces jeûnes si sévères, le peuple y tient, peut-être par cela même qu'ils sont pénibles et que la chair en souffre. Ils lui semblent essentiels à la religion; ils sont, pour lui, le signe et le gage de la victoire de l'esprit sur la chair. Les longs jeûnes et les rudes jeûneurs lui inspirent une pieuse vénération.

Beaucoup de catholiques regardent aujourd'hui le jeûne et l'abstinence comme étant avant tout une affaire d'obéissance. Rien n'est moins conforme à l'esprit de l'église orientale. Pour elle, l'abstinence reste avant tout une mortification et une préparation aux fêtes qui les suivent.

❧❧❧

La religion et l'économie politique se rencontrent parfois sur le même terrain. Ainsi l'Anglais, d'une religiosité qui lui fit décréter un jour que son roi est pape et souverain, mais pratique avant tout, a dans

son grand livre de lois, rapiéçé à outrance, les statuts 2 et 3, Edouard VII, qui, tout en enseignant "l'abstinence obligatoire et religieuse de la viande comme un moyen de se sanctifier," ajoute que "par la pratique de l'usage du poisson on diminue la consommation de la viande au pays et l'on encourage ainsi le commerce des pêcheries."

Le député Cecil fit passer un jour devant un parlement assoupi une ordonnance politique sur l'usage du poisson, en vertu de laquelle l'usage de la viande, les jours d'abstinence, était punissable d'une amende de trois livres sterling ou de trois mois de prison. On permettait de servir un plat de viande durant le carême, le mercredi, pourvu qu'il y eût sur la table trois plats de poisson. Le peuple se souleva bientôt contre cet usage forçé du poisson, et il fallut l'exemple patriotique d'Elizabeth et une sévère législation pour rétablir l'obéissance et maintenir l'usage du poisson. Mais ni l'un ni l'autre n'eurent grand succès sur l'influence des rigides Puritains.

La loi ecclésiastique et la loi civile ne firent qu'une sur l'usage du poisson pendant le carême jusqu'au temps de William III, mais le motif religieux était actuellement subordonné au motif politique, c'est-à-dire de prévenir la ruine des pêcheries qui formaient si bien de hardis marins dont l'entraînement servait plus tard à la marine royale.

Des chartes accordées aux villes ports de mer stipulaient que la ville devait envoyer tant de harengs ou d'autres poissons au roi pendant le carême. Les pâtés au hareng étaient fort en vogue à cette époque.

L'usage du carême était tellement en force et si

strict, qu'au siège d'Orléans les soldats furent réduits à la famine, bien qu'ils eussent beaucoup de provisions de viande et d'autres aliments.

Et Pâques, de son éclatante sonnée de cloches, toutes joyeuses de leur retour de Rome, soulève la pierre du tombeau, d'où s'échappe un seul cri que la voûte céleste répercute : *Resurrexit !*

La date de la fête de Pâques la plus rapprochée ne pourrait être que le 22 mars et cela dans le cas où la lune prendrait son plein le 21 et que cette date se trouverait un samedi. La réunion de ces circonstances se rencontre rarement. Elle n'a eu lieu que trois fois depuis l'ère chrétienne. D'un autre côté, Pâques ne tombe jamais après le 25 avril, mais il peut coïncider avec cette date. La date de Pâques n'est pas fixée, comme on le voit, et cette fête est mobile conformément à un décret du concile de Nicée tenu en 323. Ce concile a décrété que "la fête de Pâques serait mobile et aurait lieu chaque année le premier dimanche après la première lune qui suivrait l'équinoxe du printemps."

III

Une engageante promenade à faire, quand on a passé soixante ans, c'est de parcourir les allées d'un cimetière. C'est un exercice que je m'impose et un pieux devoir que j'accomplis tous les jours que le mauvais temps ne m'en empêche pas, surtout depuis que j'y cache l'enveloppe de cette âme fidèle qui fut pendant trente-sept ans l'associée intéressée de ma bonne ou mauvaise fortune.

Le silence morne de cette cité de pierres tumulaires parle au cœur comme aucun organe ne pourrait le faire, et plonge l'âme dans un béat recueillement. Le bruit léger des feuilles du saule-pleureur qu'agite un vent doux et serein—gémissements attristants de la nature—m'impressionne bien plus que le tumulte de la rue ou la médisance des salons. C'est ce silence qui, en nous forçant à nous replier en nous-mêmes, sans cet énervement de la foule et du bruit, nous donne une claire vision des choses et de notre vie. C'est ce silence qui nous mûrit et nous trempe un cœur d'action.

Que j'aime aussi à voir s'agiter sur la grosse pierre qui n'attend plus que l'heure et l'outil du marbrier pour y ciseler mon nom, et qui recouvrira bientôt, demain peut-être, mon corps déjà chancelant—confondant dans une même cendre l'union consacrée à l'autel à l'heure de mes vingt ans—ces gentils petits oiseaux qui viennent s'y choir et m'inviter à la prière par leurs doux gazouillements: *dies iræ* si tendre et

si mystique. Et ces fleurs qui ornent les tombes et qui rappellent les beautés du Ciel—

> Roses, en qui je vois paraître
> Un éclat si vif et si doux,
> Vous mourrez bientôt : Mais, peut-être,
> Dois-je mourir plus tôt que vous.

—et ce vert gazon dont la pousse affirme la résurrection, sont autant d'images qui reposent du passé. Et ces épitaphes, poèmes mystérieux : Ci-gît***, né le***, mort le***, nous font voir avec la rapidité de l'éclair la brièveté de la vie et l'emploi égoïste de notre existence.

> Radieuse saison, j'ai compris ta sagesse
> Et que le soir où l'on meurt, l'unique remords
> Atroce est de songer qu'on oublia de vivre
> Et qu'on descend sous terre avec les deux mains vides ;
> Ah ! réfléchissons, nous qui serons bientôt morts.

Chaque fois que je sors du cimetière j'ai appris à mieux me connaître, il me semble, et sur la route qui me ramène au logis, j'ai le soin d'écarter du chemin, avec ma canne d'appui, toutes les aspérités qui pourraient trop fortement cahoter ma bière, lorsque le corbillard la portera à son lieu de repos *et vitam æternam.*

Au cimetière qui entoure la chapelle Saint-Paul, le plus ancien des édifices religieux de la ville et la doyenne des chapelles (construite en 1764-66) de l'église Trinity, sur Broadway, entre les rues Fulton et Vesey—cette dernière rue portant le nom du premier recteur de cette fameuse corporation ecclésiastique—celui qui veut s'en donner la peine, en s'acheminant en arrière de l'édifice sur lequel, par une étrange anomalie, se trouve le clocher, va rencontrer une épitaphe en pierre blanche surmontée d'une urne, un peu

ravagée par le temps et les intempéries de notre changeant climat, et sur laquelle on peut encore déchiffrer que sous cette pierre reposent les restes mortels d'Étienne Marie Bachet, sieur de Rochefontaine. Ce gallant officier vint en Amérique avec Rochambeau et combattit vaillamment pour assurer notre indépendance, sous les ordres de Washington. Monsieur Bachet ou le capitaine Rochefontaine, mieux connu sous ce titre en Amérique, naquit en 1775 dans le canton d'Ay, en Champagne.

Dans *Historical Register of the Continental Army during the war of the Revolution*, on trouve que le capitaine Rochefontaine faisait partie du corps des Ingénieurs au siège de Yorktown, et qu'il y déploya un tel courage qu'il fut porté à l'ordre du jour et recommandé au commandement d'une compagnie dans les troupes Provinciales; mais il préféra retourner en France avec Rochambeau, où le roi Louis XVI le nomma adjudant général dans l'armée de Saint-Domingue.

Un peu plus tard on le rencontre à Haïti combattant sous le drapeau français et les ordres du valeureux Toussaint l'Ouverture, travaillant à apaiser l'insurrection des noirs et à l'expulsion des Anglais. Peu de guerres furent plus actives que celle qui se faisait alors à Saint-Domingue, entre les Anglais, aidés par les émigrés, et le commandant en chef du cordon de l'Ouest, dont les soldats et les officiers étaient, en très grande partie, des nègres comme lui. Les Verrettes, l'Arcahaye, l'Artibonite, le Mirebalais furent le théâtre de nombreux faits d'armes. Les belligérants ne se donnaient pas de repos : ils étaient à toute heure sur

pied ; les alertes étaient perpétuelles ; des deux côtés on était également animé ; les places étaient prises et reprises avec acharnement.

À la mort du roi le capitaine Rochefontaine revint en Amérique où il reprit l'habit militaire au service des États-Unis, et reçut le titre de colonel. En 1798 il déposa les armes pour entrer dans la vie civile. Il mourut en 1814, laissant deux enfants, un garçon et une fille, madame Catherine Gentil, dont le mari fut pendant longtemps chef d'orchestre au Park Theatre. Le capitaine Rochefontaine était non seulement un soldat valeureux et distingué, mais a dû être aussi un esprit d'élite, car il fut le compagnon assidu de Talleyrand pendant toute la durée de sa visite à New-York au commencement du siècle dernier—visite qui dura trente mois et qui lui fit écrire à son retour en France : " J'ai trouvé trente-deux différentes religions aux États-Unis, mais qu'un seul plat."

⁂

A cent pas du cimetière que nous venons de visiter, dans le parc de l'Hôtel-de-Ville, du côté de Broadway, s'élève une statue—véritable mausolée—qui devrait être mieux respectée. Des centaines, que dis-je, des milliers de personnes passent tous les jours sous ses pieds sans se découvrir ni même l'apercevoir. Il est vrai qu'en ce moment toute l'attention du passant se concentre sur la prodigieuse bâtisse nouvellement sortie de ses fondements, que fait construire, sur l'autre côté de la rue, un M. Woolworth, édifice qui une fois parachevé atteindra une hauteur, avec ses cinquante-sept étages, de 750 pieds au dessus du niveau de la rue et qui vont en faire le plus haut édifice du monde,

abritant 20,000 personnes sous son toit. Mais l'oubli dont j'ai fait mention date de plus loin.

Cette statue, érigée à la mémoire de Nathan Hale, est l'hommage de la société des Fils de la Révolution, qui l'offrirent à la ville le 25 novembre 1893, jour anniversaire de l'évacuation de la cité par les Anglais. Et dire qu'il y a à travers la ville bon nombre de ses habitants qui ignorent son existence et, qui plus est, ne connaissent aucunement l'histoire de ce patriote dévoué, dont les derniers mots furent: " Mon seul regret est de n'avoir qu'une seule vie à sacrifier pour mon pays." Nathan Hale était capitaine dans le bataillon des francs-tireurs du lieutenant-colonel Knowlton. Après la bataille de Long Island, Washington, anxieux de connaître la position ennemie, demanda au lieutenant-colonel Knowlton de lui procurer ces informations le plus tôt possible.

Le capitaine Hale s'offrit de pénétrer les lignes anglaises et d'éclairer ses supérieurs sur la position stratégique de l'ennemi. Déguisé en maître d'école hollandais, il parvint à déjouer toute surveillance et pût se rendre jusqu'à Norwalk, dans le Connecticut; puis, traversant la rivière, mit pied à terre sur Long Island, pour ne plus laisser aucune trace de ses mouvements ou donner signe de vie. On apprit de ses nouvelles seulement le dimanche après-midi, 26 septembre 1776, quand le capitaine Montressor, protégé par le drapeau blanc, vint annoncer au général Putnam et aux officiers qui l'entouraient, que le capitaine Hale ayant été reconnu coupable d'espionnage en contravention avec les lois de la guerre, avait été pendu le matin même.

L'impression semble être restée chez quelques-uns, cependant, que cette statue marque le lieu de son exécution. Rien n'est plus loin de la vérité, quoique le vilain pilori où on infligeait de si cruels châtiments et qui s'étalait en plein air sur le terrain que recouvre l'Hôtel-de-Ville aujourd'hui, le fait supposer.

A défaut d'informations authentiques sur ce sujet, tout porte à croire qu'il fut exécuté dans les environs de l'endroit qui forme aujourd'hui l'angle de la Cinquante-unième rue et Première avenue. Un camp d'artillerie anglaise occupait ce poste, tout près de la résidence Beekman, sise au temps de la Révolution, sur la pointe de la Baie à la Tortue *(Turtle Bay)*, une langue de terre qui se projetait dans la rivière de l'Est; et c'est en face de ce camp anglais que Hale a été incontestablement pendu.

Dans le cimetière de l'ancienne cathédrale Saint-Patrice, à l'angle des rues Mott et Prince, sur une dalle de marbre blanc, on voit une croix et au-dessous l'inscription suivante :

À LA MÉMOIRE
DE
PIERRE DE LANDAIS
ANCIEN CONTRE-AMIRAL AU SERVICE DES ÉTATS-UNIS
QUI DISPARUT JUIN 1818
AGÉ DE 87 ANS

Pierre de Landais était descendant d'une des plus anciennes, des plus fières en même temps que l'une des plus pauvres familles de la Normandie. De bonne heure, il fit de sérieuses études à l'Ecole de la Marine, où on lui enseigna toutes les théories mathématiques de l'art de construire et de manœuvrer un na-

vire, et au sortir de ses cours on lui reconnaissait d'appréciables talents. Mais son grand-père ayant épuisé son patrimoine en feux d'artifices pour l'amusement de la charmante Antoinette Poisson d'Etioles, la fameuse marquise de Pompadour, l'infortuné marin se trouva au début de sa carrière sans ressources et naturellement sans faveur à la Cour. Jusqu'à l'âge de trente-deux ans il ne fut qu'aspirant, et ce n'est que longtemps après qu'on lui assigna le titre de sous-lieutenant, qu'il ne put jamais franchir. Cependant, il servit bien et fidèlement son pays jusqu'au commencement du règne de Louis XVI, quand on permit à un page de la maîtresse du comte de Vergennes de devenir son capitaine. La guerre entre l'Angleterre et les Etats-Unis éclata juste au moment où il était encore tout bouillant d'indignation contre cet humiliant affront, et pour s'en venger il entra au service des Etats-Unis. De suite on lui donna le commandement d'une solide frégate et le titre de contre-amiral. Peu de temps après survint l'engagement entre le *Serapis* et le *Bonhomme Richard*, par lequel Paul Jones, pour sa conduite impétueuse et indisciplinée, fut classé au rang des héros et le pauvre de Landais, pour s'être attaché trop scrupuleusement aux théories de la science navale, reçut l'épithète de poltron. Je n'hésite pas à affirmer, cependant, *meo periculo*, m'appuyant sur le témoignage des historiens de l'époque, que si de Landais, dans cet engagement, a erré, ce n'était pas à cause de son manque de bravoure, mais en raison de son grand désir d'attaquer l'ennemi scientifiquement, en fondant sur son adversaire d'après les règles prescrites par la trente-septième manœuvre de

son ancien livre d'étude, qu'il avait fortement étudiée et dont le résultat ne laissait dans son esprit aucun doute.

Le comité de la marine du Congrès, malheureusement, n'était pas hautement renseigné en fait de mathématiques, et de plus ne connaissait pas un traître mot de la langue de Fénélon et de Bossuet; si bien qu'il ne put déchiffrer les explications théoriques et parfois savantes de de Landais, et que celui-ci fut démis du service. A la suite de cette disgrâce, il vint habiter New-York pour ne plus en sortir, si ce n'est tous les deux ans, où il allait invariablement au siège du gouvernement, soit à Philadelphie soit à Washington, pour y présenter un mémoire protestant contre linjustice qui lui avait été faite et demandant la restitution de son rang et ses arrérages d'honoraires; démarches qui n'eurent aucun succès.

Un dividende inattendu d'une part de prise gagnée au commencement de la guerre de la Révolution et payée en 1790, lui assura une annuité de cent-quatre dollars ou plutôt de cent-cinq, car il avait, paraît-il, l'habitude de se prévaloir de deux dollars par semaine pour subvenir à ses besoins et d'un dollar à la fin de chaque année pour ses actes de charité.

C'était, nous raconte l'un de ses contemporains, un homme d'une chevalerie pointilleuse et en même temps d'une grande douceur d'âme, qui le rendait méprisant de toute action malveillante même envers ses ennemis. Un jour il fit rencontre sur Broadway du rapporteur de la commission qui avait précipité sa chute devant le Congrès, celui-là même qu'il avait promis de flageller publiquement. Trop digne pour l'insulter vul-

gairement en lui soufflettant la figure, il cracha sur le pavé et pria le perturbateur de ses espérances et de son avenir de considérer ce pavé comme son propre visage et d'agir en conséquence.

Pendant plus de quarante ans Pierre de Landais vécut à New-York dans un isolement complet et dans une pauvreté honorable. Sans famille, n'ayant laissé à sa mort aucuns biens et très peu de connaissances, on s'est demandé souvent le nom de l'être mystérieux qui lui a payé les honneurs de cette tombe.

❧❧❧

J'ai été conduire hier à son logement définitif, à Brooklyn, un ami israélite, dont la retraite va rester à jamais close et ne s'ouvrira qu'au jour où la trompette de l'ange sonnera la diane au-dessus de la vallée de Josaphat, et j'ai pu assister, témoin fort intéressé, au rite orthodoxe de l'hébreu dans la maison des vivants—le cimetière: *Beth-Haïm.*

Toute religion a entouré la mort d'un appareil grandiose, où la terreur et l'espérance font tour à tour entendre leurs voix. La vie terrestre vient de finir, la vie d'outre-tombe s'est ouverte, car nulle révélation n'admet, comme dit Montaigne, "cette opinion si rare et incivile de la mortalité des âmes;" tout en promettant à "l'esprit" des destinées supérieures, on prie sur le corps qui lui a servi d'habitacle et on lui rend une sorte de culte. On dirait que la mort efface le souvenir du mal et ne laisse subsister que celui du bien. Que de vivants haïssables et détestés sont devenus sacrés au lendemain de leur dernier jour!

Le judaïsme, auquel le catholicisme, l'orthodoxie grecque, l'islamisme, le protestantisme dans toutes ses

communions, ont tant emprunté, a environné la mort de cérémonies particulières, qui diffèrent des nôtres et qu'il n'est point superflu de faire connaître.

Lorsqu'un israélite fervent dans sa croyance, soumis à la Loi et respectueux des prescriptions du Talmud, sent venir sa dernière heure, il doit, s'il a conservé la lucidité de son intelligence, confesser à haute voix ses péchés les plus graves et mêler sa prière à celle des assistants: " Je reconnais, ô mon Dieu, ô Dieu de mes ancêtres, que ma guérison et ma mort sont entre tes mains, car dans ta main est le souffle de tout être vivant! " Lorsque les personnes présentes s'aperçoivent que l'agonie touche à son terme, elles disent ensemble: "L'Eternel règne, l'Eternel a régné, l'Eternel à jamais règnera; l'Eternel est un!" Quand le malade a rendu le dernier soupir et que l'on a constaté le décès en posant une plume de duvet sous la lèvre supérieure, chacun s'incline et dit: "Louanges au juge équitable!" Dès lors commencent les prières qui doivent durer pendant sept jours, qui sont les " jours d'Abel "—souvenir du premier meurtre, aïeul des guerres où la bête humaine se complaît et qui feraient croire que le souffle divin, dont fut animé le moule d'argile, s'est évaporé dès l'aurore de la création. Ces prières doivent être récitées en assemblée, c'est-à-dire par dix personnes au moins. C'est le croque-mort qui pourvoit aux pleureurs, dont la fonction est de louer le défunt, de consoler les survivants et de prier avec eux. Pendant les jours d'Abel, le travail est interdit à la famille du défunt.

La purification du corps se fait au cimetière même, dans un pavillon spécial dit la maison des purifica-

tions. Le cadavre, placé sur une dalle, est lavé avec soin, puis aspergé d'une ablution comprenant environ deux gallons d'eau ; lorsqu'il a été essuyé, il est coiffé d'un ample bonnet de toile blanche, puis vêtu d'une chemise, d'un caleçon et d'une large robe blanche serrée aux reins par une corde. Le corps doit être purgé de toute souillure et revêtu de vêtements blancs, afin de se lever avec décence le jour où l'ange de la résurrection l'appellera, car Daniel a dit: Ceux qui dorment dans la poussière de la terre se réveilleront ; ceux-ci pour la vie éternelle, ceux-là pour l'opprobre, la honte éternelle. Le corps du défunt est alors déposé avec soin dans le cercueil, où son plus proche parent lui met aux pieds des chaussures de toile blanche : symbole et souvenir de l'Exode, alors que les pieds chaussés et la ceinture aux reins, debout, ils mangèrent l'agneau avant de quitter la terre de servitude et de faire la première étape de leur longue route vers la terre promise. C'est alors que les membres immédiats de la famille devraient déchirer leurs vêtements, du côté droit s'ils pleurent leur père ou leur mère, du côté gauche s'ils n'ont qu'un collatéral à regretter. Cette cérémonie, toute orientale, n'est pas tombée en désuétude à New-York, mais elle a été simplifiée ; on se contente aujourd'hui d'un simulacre. Lorsque le cercueil est fermé, il est descendu dans son sépulcre individuel, sans contact possible avec les bières voisines.

La cérémonie de la purification, qui se fait actuellement au cimetière, me semble destinée à disparaître et à être remplacée par une cérémonie analogue faite au domicile du défunt. Tout ce qui expose un rite

funéraire à être contemplé, seulement deviné et commenté par la pensée, est déplaisant. La mort a quelque chose de mystérieux et de solennel, qui doit être soustrait aux curiosités, aux interprétations. Malgré les murailles, malgré les portes, malgré les séparations administratives, le cimetière est un lieu public : on ne doit qu'y cacher les morts.

⁂

En 1818, la législature de l'Etat de New-York, dirigée par le gouverneur DeWitt Clinton, passa une loi décrétant la translation des restes du général Montgomery du Canada à New-York. Cette mesure était en accord avec les vues du Congrès de 1776, qui avait fait élever à sa mémoire ce magnifique cénotaphe qui s'appuie sur le pan extérieur de la chapelle Saint-Paul, sur Broadway, tout près du bureau des Postes.

Quand le cortège funèbre arriva à Whitehall, la flottille qui l'attendait lui rendit les honneurs et la marche se poursuivit jusqu'à Albany, où l'on arriva le 4 juillet. La bière fut déposée dans une chapelle ardente, érigée au palais législatif, pendant toute la journée du dimanche. Le lendemain le cortège reprit sa course vers New-York, et le vendredi suivant les restes du vaillant général furent déposés dans le cénotaphe déjà mentionné.

Avec cette délicatesse qui l'a toujours distingué, le gouverneur Clinton avait prévenu madame Montgomery de l'heure à laquelle le vapeur *Richmond*, porteur des restes de son mari, passerait sa demeure sur la rivière du Nord. A sa propre demande, on la laissa seule sous le portique de la maison. Le bateau stoppa en face d'elle; la fanfare fit entendre la "marche des

morts ;" une salve d'artillerie répondit aux échos de la musique, et le bateau reprit sa course en même temps que la malheureuse femme s'affaissait évanouie sur le parquet.

Janet Livingston, la femme du général Montgomery, était la sœur du chancelier Livingston. Elle fit sa connaissance alors qu'il était capitaine dans l'armée anglaise, et de passage à New-York en route pour un poste lointain. Le jeune et galant capitaine en fut de suite épris. De retour en Angleterre, sa mission terminée, Montgomery se dépossèda de ses biens et de sa commission et fit voile vers New-York, où il se maria avec l'objet de son attachement.

Mais les rêves d'un avenir ensoleillé sur leur ferme à Rhinebeck furent de courte durée. Il fut appelé à servir comme l'un des huit brigadiers-généraux dans l'armée continentale. Il accepta chagrinement en déclarant que " la volonté d'un peuple opprimé, forcé de choisir entre la liberté et l'esclavage, doit être obéie." Son excellente épouse n'y mit pas trop forte opposition; elle l'accompagna jusqu'à Saratoga et reçut de lui l'assurance que " jamais elle n'aurait raison de rougir de son Montgomery." Ce qui arriva, car il est tombé vaillamment devant Québec. Après avoir réduit Saint-Jean, Chambly et Montréal, il se joignit à l'expédition d'Arnold, et en escaladant les murs de Québec, le 31 décembre 1775, fut foudroyé par les balles ennemies, qui lui traversèrent la tête et les deux cuisses. A sa mort il n'était âgé que de 39 ans.

⁂

Au cimetière Evergreen, à Brooklyn, il y a un coin qui est réservé tout spécialement à la sépulture des

membres de la colonie chinoise de New-York et de ses environs. Ces intéressants fils du Céleste-Empire ont consacré au mois d'avril de chaque année, un jour qui se nomme "Shoo-Yee" et qui correspond au *Decoration Day* du citoyen des Etats-Unis. Ce jour-là le travail cesse dans toutes les buanderies de la ville, les boutiques se ferment, et tout bon Chinois s'achemine, isolément ou par groupes, vers le cimetière pour y décorer, d'après la coutume asiatique, les tombes des parents ou amis disparus. L'an dernier, je me suis mêlé à la foule des curieux qui ne manquent jamais ce spectacle, et j'ai suivi avec beaucoup d'intérêt l'imposante mise en scène de leur culte de la mort.

En quelque pays qu'il se trouve, le Chinois *ad patres* est fêté ce jour-là d'une manière princière ou plutôt mongolienne. On offre à ses mânes non seulement des cochons de lait et des poulets rôtis, du chop suey et toutes les friandises du marché chinois et américain, mais encore de l'or imaginaire, des femmes et des serviteurs, en papier naturellement. Peu importe que le défunt ait été célibataire pendant sa vie, et mercenaire de tous les jours, les bons mets, l'or, les femmes et les serviteurs lui sont après la mort d'une nécessité indispensable. Il est supposé avoir laissé sa pauvreté, ses ennuis, ses souffrances et tout le bataclan de la vie ordinaire, dans son enveloppe terrestre ; et pour le dédommager du trouble d'avoir vécu, son "esprit" doit jouir au-delà de la tombe des richesses et des plaisirs du nabab. Mais il faut de toute nécessité que ces petits délices lui soient dépêchés de ce côté-ci du Styx ; on ne peut se procurer,

paraît-il, ces choses aimables dans la région des fleurs éternelles, où les esprits s'entrecroisent, toujours en quête de nouvelles jouissances. Les habits en papier qu'on brûle sur les tombes se changent en vêtements de soie, brodés de tissus d'or et d'argent; les petites coupures de papier jaune, en lingots d'or massif; et les femmes et serviteurs des deux sexes, découpés dans du papier oriental, prennent une forme animée dans les zones éthérées où les esprits récipiendaires ne cessent de s'agiter.

La cérémonie ne fut pas longue. Chaque fosse fut recouverte d'un petit porc rôti, ayant les oreilles, les pattes et la queue liées par des attaches en papier de plusieurs couleurs; d'une ou deux poulardes également astiquées, et d'un nombre considérable d'autres plats de cuisinerie chinoise, y compris le riz; de bon vin et de no maedo, un spiritueux distillé de la figue et de quelques autres fruits asiatiques—le tout enserré dans un cadre de bâtonnets à encens qu'on s'empressa d'allumer et de tenir en feu tout le temps du service.

Sur une large dalle qui sert d'autel à ces sacrificateurs mongoliens, et sur laquelle les yeux en amande, et pas d'autres, voient se glisser les esprits des disparus, le maître de cérémonies vint s'agenouiller et du dessous de sa pelisse sortit un fort rouleau de papier, sur lequel était écrite la prière qu'il avait composée pour la circonstance aux dieux de Confucius. Après avoir fait trois grands salâams, il enflamma au feu de l'une des quarante-neufs petites chandelles en cire de couleur qui brûlaient à ses côtés, cette fervente prière. Pendant que la prière se transformait en cendres, il agrémenta le feu par la jetée de ses papiers

d'encens et de ses femmes et serviteurs en papier chinois. Quand tout fut consumé, il répéta ses trois solennels salâams, pas avant, cependant, qu'un acolyte lui eut remis trois coupes de vin qu'il répandit par secousses sur les cendres encore chaudes. La cérémonie était terminée. Le mort avait reçu son approvisionnement pour un an.

Il ne restait plus qu'à ramasser les comestibles que les défunts n'avaient pu manger ostensiblement, afin de les remporter à la maison, où ceux qui attendent leur tour pour entrer dans la barque de Caron, allaient les dévorer avec grand appétit.

IV

J'ai eu occasion, il y a quelques jours, d'aller à Rhinebeck-on-the-Hudson ; j'y étais appelé pour affaires d'imprimerie. J'en suis revenu doublement enchanté, car outre le succès de mon entreprise, j'eus la bonne et très rare fortune d'examiner l'une des riches bibliothèques privées du pays.

Rhinebeck est à une centaine de milles de la ville, majestueusement assis sur les bords de la rivière qui a immortalisé Hudson. C'est le plus coquet village que j'ai encore visité. Ses habitants sont peu nombreux—une couple de mille, tout au plus—mais ils sont de ceux dont les noms appartiennent à l'histoire du pays.

À quelque distance de la gare se trouve la vieille hôtellerie où le coche d'Albany, bien avant l'invention des chemins de fer, s'arrêtait pour relayer. C'est la plus ancienne hôtellerie de l'État, du moins en ce qui concerne une partie de la structure, car il a fallu y faire des réparations, qui n'ont rien changé, cependant, de son aspect d'ancienneté. À toutes les fenêtres des pots d'œillets et de géraniums penchent leurs tiges fleuries et les balancent au vent, comme pour inviter les passants à vider un bock à l'abri du gros noyer, en face du jardinet, où de grands soleils étalent leurs énormes fleurs couleur d'or. Les murs de la bâtisse sont d'une épaisseur de trois pieds, et la petite salle où le marquis de Lafayette et Alexander Hamilton avaient l'habitude d'entrer pour prendre un

verre de schnapps de Schiedam, pendant que la voiture qui les conduisait chez le chancelier Livingston changeait de chevaux, est restée la même avec ses fenêtres à petits carreaux.

À cette hôtellerie je fis la rencontre d'un monsieur fort aimable et des mieux avec la famille Livingston, qui s'offrit de me faire visiter leur remarquable bibliothèque. J'acceptai de grand cœur, car je savais d'avance qu'elle possédait des trésors, et j'étais fort heureux de saisir cette belle occasion qui se présentait de satisfaire ma curiosité, toujours en éveil quand il s'agit de livres.

Nous nous rendîmes, en fumant un conchita regalia, à l'ancienne résidence des Beekman, devenue plus tard celle du vaillant Montgomery, dont la femme, une Livingston, lui avait apporté ce don de famille en se mariant, en ayant hérité elle-même à la mort de sa mère, qui était une Beekman.

La bibliothèque de la famille Livingston est certainement l'une des plus intéressantes bibliothèques privées des États-Unis, à l'exception, peut-être, de celle du financier J. Pierpont Morgan, qui renferme des richesses d'antiquité et d'art qu'il devra inévitablement soumettre à la curiosité du bibliophile avant longtemps, et qu'il offrira à la ville sans aucun doute à un moment donné, faisant une outrageante concurrence à Andrew Carnegie, qui n'offre que des livres à son chiffre et dont il charge onéreusement le public de prendre soin.

À part ses milliers de volumes—tous d'une belle antiquité et d'un choix délicat—dont je n'ai pas l'intention de parler, pour le moment du moins, la biblio-

thèque de la famille Livingston possède une collection de lettres autographes de presque tous les Américains et étrangers de quelque renom, ainsi qu'un grand nombre de reliques d'une valeur inestimable, que plus d'un bibliomane envierait.

Il y a, entre autres, une lettre de Napoléon 1er, écrite de cette écriture particulière au faiseur de monarques, qui porte:

J'ai reçu la lettre de crédit de monsieur X..., et toutes les lettres dont vous parlez.

Cette lettre n'est pas signée, mais on m'a assuré qu'elle était authentique. Elle l'est très vraisemblablement.

Une autre, signée de sa main, est à l'adresse de la citoyenne Bonaparte. Cette épître amoureuse est datée de Vérone, alors qu'il commandait l'armée d'Italie, et parle des regrets que lui cause l'absence de sa chère petite Joséphine. Les plus chauds partisans du Petit Caporal ont voulu trouver dans cette lettre une justification de son divorce, en affirmant qu'au moment où il écrivait cette lettre, Joséphine, qui avait refusé d'aller rejoindre son mari dans le nord de l'Italie, s'amusait à Paris avec Charles le Créole, l'adjudant Leclerc et autres officiers de sa cour. Cette lettre, cependant, pourrait bien n'être qu'une copie de l'originale, car on en a vendu une semblable depuis pour £125 à Berlin, que l'on disait avoir appartenu à la collection Meyer Cohen.

Enveloppée dans un papier très fin, est une mèche des cheveux de Napoléon, coupés alors qu'il avait trente ans. Sur l'enveloppe sont écrites ces lignes :

Cheveux de Sa Majesté l'Empereur et Roi, coupés à Troyes, en Champagne, le 14 germinal, an 13. ISABEY.

Isabey était l'ami particulier de l'Empereur. En 1806 il fit cadeau de cette relique à M. James Coggswell, qui la présenta à M. Livingston, le père du propriétaire actuel. Ces cheveux d'un blond prononcé sont très fins et soyeux.

Il y a une curieuse lettre de Joseph Bonaparte à son oncle le cardinal Fesch, qui, on le sait, était énormément riche et propriétaire de la plus vaste collection de peintures en Europe. Cette lettre jette quelque lumière sur la condition des affaires en Calabre, au printemps de 1806 :

Naples, le 4 mars 1806.

J'ai reçu votre billet. Je me porte mieux. Nous avons eu un premier succès en Calabre. Nous sommes tranquilles ici. Pas trop bien du côté des finances. Votre aff. neveu. JOSEPH.

Une autre lettre est de la main de Lucien Bonaparte, prince de Canino, au chirurgien O'Meara, et a trait à certains papiers relatifs aux derniers jours du grand homme à Sainte-Hélène, que Bentley, le fameux éditeur de Londres, était anxieux de posséder :

Je reçois, mon cher O'Meara, votre billet avec la note de M. Bentley. Je regrette de n'avoir pas été à la maison quand vous êtes venu. Quant à la note de M. Bentley, je l'ai remise à mon traducteur, Miss A. M. Gordon, qui a déjà reçu d'autres offres sans avoir conclu. La traduction est la propriété de cette dame et monsieur Bentley doit s'entendre avec elle. Faites-lui mes compliments. Votre très affectueux.

LUCIEN, prince de Canino.

Un autre paquet précieux contient des cheveux du prince de Talleyrand, coupés le lendemain de sa mort, le 27 mai 1838. C'est un cadeau de M. J. Alexander Hamilton.

La plus précieuse peut-être de toutes ces reliques est un petit paquet renfermant quelques cheveux gris de George Washington. On lit sur l'enveloppe :

Cheveux du Président George Washington. le 10 février 1789.

Au nombre des livres, pour n'en citer que quelques-uns, se trouvent:

AULI GELLII Noctium Atticarum libri undeviginti. Cum judicio diligentissime collecto : et græcorum explanatione suis locis inserta. Cumque Scholiis Ascensianis in singula capita collectis fere ex annotatis Aegidii Maserii Parisiensi. *E prelo Badii Ascensii Parhisiis*, 1519.—MACROBII Aur. Theodosii in Somnium Scipionis, M. Tullii Ciceronis libri duo, et Saturnaliorum, lib. VII. Cum Scholiis et Indicibus Ascensianis, *fig. lign. E prelo Badii, Parhisiis*, 1523. Gulielmi BUDÆI altera editio Annotationum in Pandectas. *Badius, Par.* 1521.

Ce volume, aujourd'hui fort rare, est l'œuvre du célèbre imprimeur Badius, et le plus beau spécimen typographique des premiers jours du seizième siècle. Les lettres majuscules, de même que les culs-de-lampe et autres ornements des pages de titres, sont exécutés d'une manière superbe, et le volume est dans un état de préservation étonnant; on n'y trouve pas une feuille endommagée ou même jaunie par le temps.

SAURIN.—Discours Historiques, Critiques, Théologiques et Moraux, sur les événements les plus mémorables de la Sainte Bible. Avec des figures gravées sur les dessins de Hoet, Honbraken et Picart, 6 tomes, papier royal, rel. et dor.

Chez Pierre de Hondt—à la Haye, 1728-29.

Un des plus beaux ouvrages du dix-huitième siècle. Les gravures, fort nombreuses, sont d'un fini parfait et les explications y sont données en langues hébraïque, française, allemande, latine, anglaise et hollandaise. C'est la seule copie qui ait jamais traversé les mers et qui se trouve actuellement en Amérique.

CASTIGLIONE —Il libro del Cortegiano. *Aldo, Venet.* 1533.

Une copie dans un état admirable de préservation de l'un des fameux ouvrages de la famille Aldine, imprimé pour leur ami et patron Grollier. Le papier, l'impression, le blasonnage sont d'un ordre supérieur.

Mais ce qui constitue la principale valeur de ce livre magnifique, c'est le parfait état de sa reliure, qui, quoique vieille de près de quatre cents ans, est aussi fraîche que celles de nos jours, et leur est supérieure à tous les points de vue. Dans ses *Mélanges d'Histoire et de Littérature*, Marville rend ainsi compte des livres de Grollier: "Il semble à les voir, que les Muses qui ont contribué à la composition du dedans, se soient aussi appliquées à les approprier au dehors, tant il paraît d'art et d'esprit dans leurs ornements. Ils sont tous dorez avec une délicatesse inconnue aux doreurs d'aujourd'huy."

Je me suis particulièrement arrêté à ces deux ou trois exemplaires à cause de leur beauté typographique.

J'ai aussi pu jeter un coup d'œil sur la Bible de la famille. Ce volume rare, apporté de Hollande en 1665 par la famille Kierstaedt, et par elle transmise à la famille Beekman, est aujourd'hui la propriété de la famille Livingston. C'est un véritable Elzévir de 1663. Le premier acte qui y est consigné est une naissance dans la famille Kierstaedt, et porte la date 1668. J'ai copié sur mon carnet le titre de ce précieux volume, et je le donne dans toute son intégrité:

BIBLIA
dat is
De Gantsche Heylige Chrifture
Vervattende Allede Canonycke Baecken
des
Neuen Testaments
Doar last des Hoogh—Mog Heeren
Staten General
Tat Leyden. By de wednue ende
Ersgenamen van Johann Elzevier
Boeckdrukers van de Akademie
Met Privilegue
1663

Cette bible, remplie de gravures curieuses, contient apocryphe, et est très bien conservée.

Parmi les livres de cette bibliothèque j'ai encore remarqué un *Horæ* manuscrit de 85 feuillets, écrit en caractères romains avec de l'encre couleur or, rouge et noir. Ce beau travail a été exécuté à Rome en 1549 par François Wydon pour Claude d'Urfé, ambassadeur du roi de France près le Saint-Siège, et il est embelli de vingt-quatre grandes miniatures, de cinq lettres initiales d'un sujet historique, et de plus de cent cinquante lettres majuscules fantaisistes traçées en or sur fonds bleu, vert, rouge, jaune et mauve. Sur le verso du titre sont les armes de Claude d'Urfé. Ce magnifique ouvrage a fait partie autrefois des collections du duc de la Vallière et du baron de la Roche Lacarelle.

Aussi un *Livre d'Heures* arménien, enluminé, du VIIe siècle, que la famille a refusé de vendre pour $5,000; puis un livre de prières de la religion épiscopalienne du temps de Charles II, sur la couverture duquel est imprimé : "To the Most High and Mighty Prince, James, King of Great Britain, *France* and Ireland," une enseigne qui s'étale pompeusement sur presque tous les livres anciens du Royaume-Uni, de préférence sur les bibles de dénominations protestantes. La reine Mary, fille du roi Henri VIII, a été la dernière des monarques anglais qui eut certains droits de se parer de ce titre; mais la perte de Calais pendant son règne enleva pour toujours à l'Angleterre son pied-à-terre en France. Ses successeurs continuèrent, cependant, à se servir du titre et signèrent Roi ou Reine d'Angleterre, de France et d'Irlande

jusqu'en 1800, quand George III abandonna cet usage ridicule et se contenta de se nommer Roi du Royaume-Uni de la Grande-Bretagne et d'Irlande, une coutume qui a prévalu jusqu'à ce jour.

⁂

Mon excellent compagnon, qui était lui aussi un bibliomane enragé, me communiqua en nous séparant qu'il m'enverrait sous peu quelque chose à lire, bien sûr qu'il était que j'en prendrais soin. En effet, deux jours après, la poste m'apporta une magnifique réimpression de l'*Introduction à la Vie dévote* de Saint-François de Sales. Ce livre, édité avec un art et un goût parfaits, contient le texte de l'édition originale de 1610, accompagné d'une curieuse bibliographie de M. A. Perrin et d'une savante étude iconographique par M. John Grand-Casteret.

Saint-François de Sales est né, comme on le sait, à quatre lieues d'Annecy, au château de Sales, en 1567. Il étudia la philosophie à Paris, chez les jésuites du collège de Clermont, puis fit son droit à Padoue et revint en son pays natal, plein de doctrine, ayant en outre acquis le don précieux de se faire aimer et de gagner les âmes. Pris de la vocation ecclésiastique, il mit au service de l'Eglise son imagination vive, la finesse de son esprit et les grâces attrayantes de ses façons de gentilhomme. Il devint le prévôt de l'évêque de Genève, alors résidant à Annecy, et fut chargé d'aller convertir au catholicisme les populations du Chablais et du Faucigny, qui étaient à ce moment presque toutes protestantes. Il s'acquitta de cette mission avec un zèle ardent, et même avec une telle vigueur convaincue, qu'on l'accuse d'y avoir ou-

blié un peu de sa douceur et mansuétude naturelles et d'avoir, plus que de raison, recouru au bras séculier pour faire rentrer les infidèles dans le giron de l'Eglise romaine.

Cette première entreprise, couronnée d'un plein succès, le désignait pour les missions délicates et difficiles. Lorsqu'il n'était encore que coadjuteur de l'évêque de Genève, le duc de Savoie l'envoya à Paris, en 1602, pour y traiter des affaires spirituelles du pays de Gex. Il fit merveille à la cour de France et Henri IV essaya de l'y retenir. Il s'y montra un prédicateur éloquent, un grand convertisseur, tout en restant un aimable homme du monde. Ses manières affables, sa tendresse chrétienne, son imagination poétique, sa figure attirante conquéraient surtout les cœurs féminins. Ses yeux bleus et son éloquence fleurie agissaient victorieusement sur les belles pécheresses, et ce fut ainsi qu'il devint l'ami et le directeur de tant de nobles pénitentes mondaines. Il dirigea, entre autres, l'âme de Mme. de Chantal, fondatrice de l'Ordre de la Visitation, et celle de Mme. de Charmoisy, une mondaine qu'il appelait "sa chère Philotée," et pour laquelle il écrivit, en 1608, l'*Introduction à la Vie dévote.*

Ce livre eut un succès soudain et universel. On le traduisit partout en Europe et on l'appelait "le livre de tous les livres et le livre de tous." Sainte-Beuve le classait à côté des *Essais* de Montaigne et de l'*Astrée* de d'Urfé. Et, de fait, il est écrit dans une langue savoureuse et charmante. Il est plein d'images originales, colorées, inattendues, comme celle-ci : "Faites comme les petits enfants, qui de l'une des mains se

tiennent à leur père, et, de l'autre, cueillent des fraises ou des mûres le long des haies. Car de même, amassant et maniant les biens de ce monde de l'une de vos mains, tenez toujours de l'autre la main du Père Céleste."

C'est surtout dans les chapitres consacrés plus particulièrement aux femmes, que l'auteur de l'*Introduction à la Vie dévote* se montre un poète imprégné de tendresse et en même temps un profond et subtil psychologue. Il avait pieusement pratiqué le commerce des dames; il avait lu dans leur âme, reçu l'aveu de leurs faiblesses, et il les connaissait à fond. "Les vierges," dit-il, "ont besoin d'une chasteté extrêmement simple et douillette, pour bannir de leur cœur toutes sortes de curieuses pensées et mépriser d'un mépris absolu toutes sortes de plaisirs immondes..." De son temps, il y avait des *demi-vierges*, et c'est à elles qu'il pense dans le chapitre de la *Chasteté*, lorsqu'il ajoute: "Les jeunes gens, bien souvent, se laissent tellement saisir de la fausse et sotte estime qu'ils ont du plaisir des flammes voluptueuses, qu'après plusieurs curieuses pensées, ils s'y vont en fin finale ruiner et perdre." De son temps, aussi, le flirt sévissait déjà et il le condamne sévèrement dans un joli chapitre intitulé: *Des Amourettes.* "Quand ces amitiés folâtres se pratiquent entre gens de divers sexes et sans prétention au mariage, elles s'appellent amourettes... Or par icelles, les cœurs des hommes et des femmes demeurent pris, engagés et entrelacés les uns aux autres en vaines et folles affections... Et bien que ces sottes amours vont ordinairement fondre et s'abîmer en des charnalités et lascivités fort vi-

aines, est-ce que ce n'est pas le premier dessein de ceux qui les exercent... Que pensez-vous faire? Donner de l'amour? Non pas; mais personne n'en donne volontairement, qui n'en prenne nécessairement. Qui prend, est pris en ce jeu..."

Saint-François de Sales, sur cette délicate question de l'amour permis ou défendu, excelle en subtiles analyses, en savantes dissertations morales. Tout le chapitre: *De l'honnesteté du lict nuptial*, est d'une psychologie curieuse, raffinée et pourtant chaste, qui rendrait des points à nos psychologues d'aujourd'hui. J'en dirai autant de l'*Advis pour les veuves*, où je lis ceci: "Les veuves qui ne le sont qu'en attendant l'occasion de se remarier, ne sont séparées des hommes que selon la volonté du corps; mais elles sont déjà conjointes avec eux selon la volonté du cœur... La veuve ayant fait essai de la façon avec laquelle les femmes peuvent plaire aux hommes, jette de plus dangereuses amorces dedans leurs esprits. La veuve donc, qui vit en ces folles délices, vivante est morte, et n'est à proprement parler qu'une idole de viduité." Et cette malicieuse analyse se termine par une image d'une poésie charmante: "Bref, la vraie veuve est en l'Eglise une petite violette de mars, qui répand une suavité non pareille, par l'odeur de sa dévotion, et se tient presque toujours cachée sous les larges feuilles de son abjection... Elle vient de lieux frais et non cultivés, ne voulant pas être pressée de la conversation des mondains, pour mieux conserver son cœur contre toutes les chaleurs que le désir même des amours pourrait lui apporter..."

Ce court et incomplet résumé de ce charmant vo-

lume intéressera certainement quelques-uns de mes lecteurs, et je me suis permis d'en tenter l'analyse, tout imparfaite qu'elle soit, à leur profit.

❧❧❧

L'amateur de livres qui s'intéresse aux bouquins, trouvera de quoi occuper ses loisirs en faisant une visite au *General Theological Seminary*, Chelsea Square et 175e rue. Cette institution possède la plus vaste collection de bibles en ce pays—d'aucuns disent du monde entier. Ce premier groupement de bibles de toutes provenances a été fait par un nommé John Pintard, qui en commença la collection avec ses propres achats, qui comprenaient déjà la fameuse édition polyglotte de le Jay, 1629-45, neuf volumes.

En 1895, la riche collection Coppinger fut mise en vente et le doyen Hoffman, qui en connaissait la valeur, fit consentir feu Cornelius Vanderbilt à l'acheter pour le Séminaire de moitié avec lui. Cette belle collection était cependant encore loin d'être complète, et le doyen Hoffman se mit en tête de l'enrichir et d'en faire ce qu'elle est aujourd'hui, une merveille en son genre.

Pour accomplir ce projet, il alla fureter dans les vieilles boutiques de Londres et du continent, et fit de nombreuses acquisitions, entre autres l'achat d'une copie de la rarissime bible de Gutenberg de 1540, le premier livre imprimé avec des caractères mobiles, qui lui coûta $15,000. La plupart des bibles qui sont venues s'ajouter depuis à la collection sont dues à la générosité du doyen Hoffman et de son fils, qui s'est attaché passionément à l'œuvre du père, aujourd'hui décédé.

La collection ne se borne pas seulement aux éditions latines, mais comprend aussi les éditions grecques, françaises et anglaises, et un bon nombre de celles qui ont été publiées dans presque toutes les autres langues vivantes ou mortes.

Le dernier inventaire de cette bibliothèque purement biblique accusait plus de 1,600 éditions différentes, formant un peu plus de 2,500 volumes, chiffre qui s'est accru depuis. L'an dernier, cette bibliothèque avait dans ses rayons 655 éditions latines de la Bible, contenant 1,745 volumes; 113 éditions polyglottes avec un chiffre de 627 volumes; 502 éditions du Nouveau Testament, principalement en langue grecque; 106 éditions d'Hexaples *(Hexapla)*, édition de l'Ancien Testament, compilée par Origène, le célèbre écrivain chrétien, qui enseignait alors à Alexandrie, et qui tirent leur nom de l'Hexateuch, titre original hébreu des premiers six livres de la Bible, avec translitération en colonnes parallèles de six autres versions grecques, y compris Aquila, Symmachus, les Septantes, Théodotin, etc.; et de nombreux codes canoniques *(codices)*, anciens manuscrits de l'Écriture Sainte, tirés de papyrus datant du 4e siècle, dont les plus importants sont les *Alexandrines* (5e siècle); *Sinaitic* (4e siècle); et ceux du Vatican (4e siècle. De la Vulgate, le plus important est *Amiatinus*; et des classiques, *Ambrosianis.*

La plus intéressante de ces bibles est certainement celle de Gutenberg, imprimée à Mayence en 1450-55; mais celle de 1462, la première qui porte une date, et imprimée par Fust et Schoeffer, ne manque pas non plus d'intérêt. Fust, on l'a déjà entendu raconter,

était un riche orfèvre qui avait fourni l'argent à Gutenberg pour fabriquer sa presse et ses caractères ou types mobiles. Quand l'heure du paiement de cette dette arriva, Gutenberg ne put l'acquitter et Fust s'empara de son outillage d'imprimerie pour l'exploiter en compte à demie avec Schoeffer.

Il est assez curieux de noter que toutes les bibles des premiers jours de l'imprimerie n'ont pas de pages de titre, le cachet de l'imprimeur étant généralement porté à la fin du volume, à la suite de l'Apocalypse. Dans toutes les éditions de la Vulgate, le prologue de Saint-Jérome précède chaque livre ou série de livres. Les plus anciennes bibles contiennent les commentaires de Nicolas de Lyra, le texte sur deux colonnes au centre de la page est entouré des commentaires.

L'art de l'imprimerie se répandit bientôt à travers l'Allemagne, la Suisse, la France et l'Italie, et à la fin du 15e siècle on comptait déjà plus de 124 éditions de la Bible, imprimées en langue latine seulement. Elles étaient toutes imprimées en caractères gothiques et sur papier format in-folio; mais en 1491, il fut publié à Bâle une édition in-octavo connue sous le nom de "Bible du Pauvre Homme." La copie de cette édition que possède le Séminaire est des plus intéressantes. Pour ne rien déranger de sa compacité, dont le but était d'en diminuer le volume et le coût et de la mettre à la portée de la plus humble des bourses, et pour satisfaire au goût du jour qui voulait que les lettrines fussent enjolivées, on eut recours à un travail secondaire, et chaque lettre initiale est encadrée d'une ligne en encre rouge traçée à la main après l'impression.

Bon nombre des bibles dans la collection du Séminaire sont richement enluminées; quelques-unes sont tirées sur superbe papier et imprimées avec art, tandis que d'autres montrent des gravures sur bois d'un travail parfait ou grossier, et que d'autres encore offrent grand intérêt à cause de la bizarrerie de leurs couvertures en bois de chêne recouvertes de peau de chèvre et retenues par de fortes attaches en cuivre martelé. Un certain nombre intéressent en raison de leur association antérieure, comme celle en deux volumes qui fut autrefois la propriété du monastère cartésien à Erfurt, et qui servit à Martin Luther; et toutes ces autres qui sont décorées des armes de leurs anciens propriétaires: rois, princes, évêques et cardinaux.

Les éditions polyglottes sont des plus intéressantes, surtout celle publiée aux frais du cardinal Ximenes à Complutum, maintenant Alcala de Henares, en Espagne (1514-17), et qui contient la version hébraïque, grecque, latine et chaldéenne; celle d'Anvers, imprimée par Chr. Plantin (1569-72), deux copies de huit volumes chacune, en hébreu, chaldéen, grecque et latin; l'édition Wolder de 1595, deux volumes en grec, latin, allemand et hébreu; l'édition Hutter de 1599, nommée la "huitième merveille du monde" et imprimée en quinze langues: hébraïque, chaldéenne, latine, grecque, allemande, française, italienne, saxonne, syrienne, espagnole, slave, tchèque, danoise, polonaise et anglaise. La plus belle des éditions polyglottes est certainement celle de le Jay, imprimée sur papier vélin en sept langues: hébraïque, grecque, le latin de Jérome et le latin des Septantes, syrienne, arabique, samaritaine et chaldéenne. Guy Michel le Jay, de

Paris, le patron des savants qui ont édité cet ouvrage remarquable, avait déjà dépensé plus de 100,000 écus de six francs, quand le cardinal Richelieu s'offrit de le rembourser en entier s'il permettait que son nom fut substitué au sien comme éditeur. L'offre fut indignement repoussée et le cardinal Richelieu, dont l'influence était considérable à cette époque, se mit à déprécier l'œuvre et organisa une si forte cabale que la vente de l'ouvrage fut presque nulle et que le Jay s'y trouva ruiné.

L'édition de Walton, considérée être "la gloire de l'église anglicane et de la nation," a été entreprise sous le patronage de Cromwell, qui exempta de droit d'entrée tout le papier nécessaire à son tirage. Cette édition, imprimée en hébreu, samaritain, chaldéen, grecque, arabe, éthiopien, perse et le latin de la Vulgate, était dédiée à Cromwell; mais la Restauration arriva avant que l'ouvrage fut terminé et Walton dut substituer plusieurs pages, pour le rendre conforme aux changements politiques survenus. Il y a aussi une copie de la bible de Genève, appelée par quelques-uns la "bible aux culottes," à cause de sa singulière interprétation de la Genèse, iii, 7. On voit encore une belle copie de la bible de Douay et de celle de Carrère avec les commentaires de Menochius; une autre de la bible des évêques, rédigée par un groupe d'évêques catholiques pour contrecarrer l'influence de la bible ultra-protestante de Genève; etc., etc.

Au nombre de ces antiquités se trouve aussi la bible qui a appartenu un jour au cardinal Louis de Bourbon, et qui porte ses armes en relief sur la couverture.

V

L'humanité n'est pas le bœuf à courte haleine
Qui creuse à pas égaux son sillon dans la plaine
Et qui vient ruminer sur un sillon pareil :
C'est l'aigle rajeuni qui change son plumage,
Et remonte affronter, de nuage en nuage,
Les plus hauts rayons du soleil !

LAMARTINE.

L'homme des champs se promène généralement les yeux baissés vers la terre, y cherchant l'évidence du "blé qui lève," au sens métaphorique de René Bazin. Le citadin n'a pas cette jouissance et, lorsqu'il est sur la rue, porte le plus souvent la vue vers les cieux pour s'assurer qu'une tuile quelconque n'est pas en route de descente de l'un de ces toits opulents que son œil ne peut plus distinguer. C'est ce mouvement instinctif, dégénéré en tic, qui me fit découvrir l'autre jour, au moment de prendre passage sur le bateau traversier de Staten Island, qui me charrie matin et soir du lit à l'atelier, un point noir dans l'espace qui s'approchait en grossissant, et qui avait toute l'apparence d'un oiseau gigantesque. Le gros des désœuvrés qui viennent quotidiennement réchauffer à la chaleur du soleil leurs membres alourdis par le chômage, sur les bancs du parc de la Batterie, en furent également frappés. Le gamin de la rue, toujours sur place, et presque aussi malin que celui de Paris, nous expliqua bien vite ce phénomène en s'écriant : "Voyez ! c'est Coffyn, l'aviateur, dans son aéroplane à pontons."

En effet, c'était bien lui, Coffyn, l'intrépide avia-

teur qui, depuis plusieurs semaines, nous transporte d'étonnement en étonnement, par ses dangereuses gyrations dans les airs avec son hydro-aéroplane équipé de pontons, dont il semble avoir le contrôle absolu, et qui sont d'une hardiesse énervante. Telle une hirondelle, il vint raser de sa machine les hautes toitures qui bordent le parc; puis se transformant tout-à-coup en aigle il s'élança rapidement dans les airs à une hauteur vertigineuse, pour redescendre quelques instants après barbotter de ses pontons, à la façon du canard, les eaux de la baie.

"L'évolution de la pensée humaine aurait commencé à se faire dans les cavernes; c'est peut-être sous le sol qu'elle s'achèvera. Un jour viendra où le soleil pâlira, où le froid se fera si fort que le blé se congèlera et que les murs des maisons, en se contractant, se lézarderont; il ne restera plus qu'une ressource pour l'homme: aller chercher un abri dans les profondeurs plus chaudes de l'écorce terrestre et fabriquer chimiquement l'air respirable et les substances alimentaires." C'est là le rêve qu'a fait un jour Tarde.

Pour le moment, nous avons d'autres aspirations; nous nous efforçons d'aller à la conquête de l'air. Depuis l'exposition mémorable de New-York, en 1905, l'aviation a fait des progrès considérables; on a imaginé une foule de machines volantes: des aéroplanes, des orthoptères aux ailes battantes, des hélécoptères.

Avec les aéroplanes on veut imiter les oiseaux lorsqu'ils naviguent avec les ailes étendues, presque immobiles; ce sont, en somme, d'amples cerfs-volants dans lesquels on aurait remplacé la traction de la corde par une hélice propulsive.

Lorsqu'on essaie de déplacer dans l'air horizontalement une surface inclinée, l'air oppose une résistance, et la surface tend à être refoulée suivant la direction qui lui est perpendiculaire, c'est-à-dire obliquement vers le haut. Si la force de propulsion est considérable, la surface obéit à cette force tout en s'élevant. C'est là le principe des aéroplanes et des hélécoptères.

Actuellement, les aéroplanes triomphent, et l'on entrevoit déjà le moment où l'on pourra aller d'un point quelconque du globe à un autre point quelconque par dessus les montagnes et les mers. Mais il faut à tout prix arriver à augmenter la vitesse et à s'élever et se déplacer plus haut au-dessus du sol. En augmentant la vitesse on pourra augmenter la charge et on augmentera la stabilité. Dès qu'un aéroplane vole plus vite, sa trajectoire présente moins d'ondulations, l'influence perturbatrice des vents se faisant moins sentir. Plus on est près du sol, plus celle-ci est importante à considérer. Au voisinage du sol, on a un vent irrégulier, incertain, avec des changements de vitesse, de direction, qu'on ne peut pas prévoir, parce que le vent vient se briser contre les aspérités du sol; il en résulte des oscillations, des à-coups. À sept ou huit cent pieds du sol, tout cela disparaît, paraît-il.

Le principe du déplacement admis, il faut bien admettre les artifices qu'inventèrent de tous temps les hommes pour rendre ce déplacement moins pénible d'abord, puis plus rapide. L'homme n'est pas plus fait pour voler que pour aller sur deux roues en un équilibre instable demandant un apprentissage. Pourtant tout le monde se sert de bicyclette, comme tout le monde se servira demain de l'air pour se déplacer.

Le cyclisme nous a permis de connaître notre pays, comme l'aéroplane nous permettra de connaître notre planète—peut-être plus!

Que l'homme ait cherché dès son enfance à voyager sur terre et sur mer, cela est tout indiqué, parce que pour atteindre un point quelconque du globe terrestre, il faut nécessairement traverser l'un ou l'autre de ces éléments. Mais les premiers grands navigateurs avaient-ils connaissance de ce "globe terrestre," et savaient-ils de façon certaine ce qu'ils allaient trouver, ou même s'ils allaient trouver quelque chose? Malgré leur ignorance, ils ne sont pas moins partis vaillamment à l'aventure vers des cieux chaque jour nouveaux. C'est à ces figures énergiques d'autrefois que nous devons la connaissance de notre globe terrestre. Pourquoi n'aurions-nous pas un *globe* plus grand encore? Mars est si proche; pourquoi pas?... L'espace, cette nouvelle mer, cet infini vierge, s'offre à nous.

Croyons à l'avenir puisque nous bénéficions du passé; ayons foi et encourageons ceux qui apportent un peu de nouveau à notre époque, qui en est tellement dépourvue, et ne condamnons pas à ses essais timides une science qui semble promettre l'Inconnu à l'humanité.

Comme mode de transport particulièrement hygiénique et même comme moyen efficace de traitement pour certaines catégories de malades—les tuberculeux et les neurasthéniques spécialement—c'est une invention de grand mérite.

Il faut aussi espérer que l'aviation développera le sens critique et l'esprit scientifique, et que le voyage aérien augmentera d'un degré chez les humains,

comme il fait chez les oiseaux, la chaleur du cœur, et qu'il les transportera loin des terre-à-terre égoïstes et mesquins, sur ces hauteurs sereines où, selon le poète antique, règne la sagesse et habite la paix. La paix...! elle finira peut-être bien par résulter de cette élévation des esprits et de ce réchauffement des cœurs!

❧❧❧

Ceux qui ont eu la curiosité de lire le "livre de Job," le plus ancien des livres du Vieux Testament, ont dû être étonnés d'y trouver la description si exacte d'une invention aussi moderne que notre machine à vapeur, qui ne date pas encore tout-à-fait d'un siècle.

Les deux monstres Béhémoth et Léviathan, que Job nous décrit si minutieusement aux chapitres quarante et quarante-et-un de son livre, sont tout simplement la prophétie allégorique de la locomotive à vapeur qui sillonne aujourd'hui presque toutes les routes des pays civilisés ou en voie de l'être, y entraînant de force avec elle la civilisation qui s'attardait à y pénétrer; pays dont la géographie était entièrement inconnue au temps de Job.

Ce saint homme, malgré son horreur de la propreté, ne manquait pas de génie, et dans toute la poésie de la langue hébraïque, nous représente l'engin à vapeur sous la forme d'un dragon invulnérable, ayant pour os des tubes d'airain et des barres de fer, et vomissant de sa gueule des flammes et des étincelles de feu.

Au chapitre 40, v. 18 (13), il est dit du Béhémoth : "Ses os sont des tubes d'airain; ses os solides sont des barres de fer battu."

Dans le verset suivant: "C'est le chef-d'œuvre des moyens de la force."

Il est dit du Léviathan, chapitre 41, v. 19 (10): "De sa gueule jailliront de vives flammes, et des étincelles brûlantes s'échapperont précipitamment."

A la suite de ce verset, nous lisons: "De ses narines sortira de la fumée comme d'un pot ou d'une chaudière bouillante."

Un autre passage nous enseigne que "son haleine vivifiera les charbons de feu, et une flamme sortira de sa gueule."

Il apparaîtrait que Job avait même présagé nos accidents si fréquents de chemins de fer. Voici ce qu'il nous dit: "Lorsqu'il est poussé par sa rage, les plus courageux tremblent de peur que, par accident, il ne saute de son chemin." Et plus loin: "Le manque de son eau le rendant furieux, il perdra sa force de résistance, sa voûte recourbée se brisant en pièces aussi bien que sa carcasse." Alors: "Le fer deviendra pour lui comme de la paille, et l'airain comme du bois pourri."

N'est-ce point étrange de trouver une description d'événements aussi modernes dans un livre aussi ancien que celui de Job ?

Ceux qui en ont le loisir feront bien de fouiller un peu plus loin dans ces vieux livres de l'Ancien Testament. Ils y trouveront peut-être une description anticipée de la *machine volante*, qu'un autre moins terre-à-terre que Job aurait prévue.

⁂

On fait de sérieux efforts en ce moment pour réduire à un cent le port d'une lettre du poids d'une

once, qui coûte aujourd'hui deux cents. Un projet de loi a été déposé devant le Sénat, ces jours derniers, par le sénateur Burton, de l'Ohio, qui demande qu'à partir du premier juillet 1912, le prix de l'affranchissement d'une lettre n'excédant pas le poids d'une once soit réduit à un cent. Le préambule de ce projet de loi nous apprend que, durant l'année fiscale qui vient de se terminer, le public américain a payé $162,000,000 pour son port de lettres, sur laquelle somme le gouvernement a réalisé un bénéfice approximatif de $62,000,000.

Au Moyen-Age les particuliers qui avaient des communications à échanger, avaient recours aux messagers que les monastères et les universités entretenaient pour leur service privé. On profitait aussi des voyages que les artisans et les marchands étaient obligés de faire pour les besoins de leurs professions. Dans certains pays on utilisait surtout le service des bouchers, parce qu'ils se trouvaient généralement dans une position de fortune qui inspirait confiance et que leurs déplacements étaient fréquents et réguliers. En Allemagne et dans les Flandres, la poste des bouchers fut même protégée et encouragée par les pouvoirs publics. Les relations intellectuelles et commerciales des peuples exigeant un système de communication plus étendu, plus régulier et plus sûr que ceux dont on avait disposé jusqu'alors, le service postal de la maison des Hapsbourg, que l'empereur Frédéric III avait établi entre 1440 et 1493 dans son Empire et ses États héréditaires et dont l'administration avait été confiée à la famille de Taxis, se transforma, au commencement du XVIe siècle, en une

poste internationale, qui pouvait "transporter les correspondances privées ainsi que les particuliers, contre une indemnité convenable et moyennant que le service royal n'en souffrit aucun préjudice." Cette poste mettait en communication les Etats héréditaires d'Autriche, l'empire d'Allemagne, l'Italie, la France et l'Espagne. Elle est l'œuvre de François de Taxis, qui peut être considéré non seulement comme le créateur de la poste internationale, mais aussi comme le réformateur qui a donné au service postal sa forme moderne et l'a adapté aux besoins sociaux et économiques des peuples.

Quant à l'origine du timbre-poste ou *penny postage*, M. Krains nous informe que ce grand événement de l'unification de la taxe des lettres internes et de son abaissement à un penny s'accomplit dans la Grande-Bretagne en 1840 sur la proposition de Rowland Hill, considéré comme le véritable créateur du timbre-poste.

Rowland Hill était un jour à se rafraîchir dans une auberge de village, quand un facteur vint remettre à la fille du comptoir une lettre dont le port s'élevait à un shilling, que la jeune miss se déclara incapable de solder. Le facteur avait repris la lettre et allait la rendre au bureau central, quand M. Hill s'offrit d'en payer le port. Mademoiselle ne se montra pas trop joyeuse de cette galanterie et sembla peu empressée de prendre connaissance de cette missive scellée, ce qui intrigua vivement M. Hill. Peu de temps après, M. Hill obtint de la jeune fille l'aveu que cette lettre ne contenait qu'une simple feuille de papier blanc, mais que sur l'enveloppe se trouvait écrit en signes convenus à l'avance ce qu'elle avait besoin de savoir ;

c'est pourquoi elle n'avait pas jugé à propos de payer un shilling pour une communication dont elle avait déjà pris connaissance. Cette ingénieuse manière de frauder le gouvernement suggéra à M. Hill l'idée du timbre-poste—l'affranchissement avant livraison—qui a fourni l'an dernier près de 90 pour cent. du total des revenus de l'administration des postes aux États-Unis.

Cependant, d'après le chroniqueur Pellisson Fontanier, l'origine du timbre-poste remonterait au XVIIe siècle. En 1653, le roi Louis XIV avait conféré au maître des requêtes Vélayer le privilège de faire placer dans les différents quartiers de Paris des boîtes aux lettres et de faire distribuer, moyennant un droit d'un sou, les correspondances destinées aux habitants de la ville. On acquittait ce droit en se procurant un billet qu'on attachait à la lettre et qui portait ces mots: "Port payé, le... jour du mois de... l'an 16..." Cette innovation ne paraît pas avoir eu une longue durée. On a prétendu que l'invention mise à profit par Vélayer émanait directement de la cour des rois de France et que l'honneur en revenait à une dame de Longueville.

En 1819, le royaume de Sardaigne émit des formules d'affranchissement de 15, 25 et 50 centimes. C'étaient tout simplement des feuilles de papier blanc timbrées et qui servaient en même temps d'enveloppes. Ces formules restèrent en usage jusqu'en 1836. C'est sous cette même forme que parurent d'abord, en 1840, les timbres-poste anglais; mais au bout de quelques mois ils furent remplacés par des timbres du modèle actuel.

L'exemple de la Grande-Bretagne fut imité petit à

petit par les autres pays; mais, par contre, le service international continua à être régi par des règles fort diverses et peu pratiques. Longtemps aussi les taxes d'affranchissement furent très élevées.

Ce fut l'administration des États-Unis d'Amérique qui souleva la question de l'organisation du trafic postal international sur de meilleures bases. Dans une note en date du 4 août 1862, le *postmaster general* Blair émit l'idée d'une conférence où les différents gouvernements seraient représentés par des délégués qui pourraient discuter les améliorations et les simplifications qu'il était désirable de voir introduire dans les relations postales internationales.

L'introduction de la carte postale, ce nouveau mode de correspondance à prix réduit, serait due à M. de Stephan, qui la proposa dès 1865; mais son projet ne fut adopté en Autriche qu'en 1869 et l'usage de la carte postale, appelée d'abord carte-correspondance, ne devint universel qu'en 1875. M. de Stephan serait aussi le principal promoteur de l'union postale internationale.

Durant les années qui se sont écoulées depuis 1870, l'emploi du timbre-poste aux Etats-Unis a augmenté d'année en année de 2,000 pour cent., et depuis 1890 il a doublé. En 1892, époque à laquelle le gouvernement des Etats-Unis a commencé à fabriquer ses propres timbres-poste, un million par jour suffisaient aux besoins du pays. Depuis lors, c'est-à-dire en dix-neuf ans, ce chiffre s'est monté à trente millions par jour, la consommation actuelle à travers les Etats-Unis.

En se basant sur ces statistiques, il faudra en 1950,

en imprimer pour le moins six cents millions par jour pour satisfaire à la correspondance du pays.

⁂

Nous ne nous faisons généralement qu'une idée assez vague de la durée du temps et de la puissance de la multiplication de l'heure. Une revue américaine vient de nous le prouver dans un de ses derniers numéros.

On s'imagine, par exemple, que le nombre des générations est énorme depuis Jésus-Christ ou depuis une date un peu arriérée de notre histoire. C'est une illusion. Prenons, par exemple, la naissance et la vie du Christ et admettons comme témoin de ces événements considérables un individu âgé de vingt ans à cette époque. Cet individu aura pu recueillir *de visu* tous les faits relatifs à l'existence du Christ. Supposons maintenant qu'il ait vécu au-delà de quatre-vingts ans, et qu'à cet âge précis, l'an 60 de notre ère, il ait transmis la tradition à un autre individu alors âgé de vingt ans ; puis, que celui-ci ait fait de même, et ainsi de suite jusqu'à l'époque actuelle. Pour savoir combien d'existences ainsi mises bout à bout, en se croisant de vingt ans, seraient nécessaires pour la transmission orale depuis la naissance du Christ jusqu'à nos jours, il suffit de faire la division du millésime 1912 par le nombre 60, et, comme le quotient de l'opération est 31 avec un reste 52, on en déduit qu'il suffit pour cela de trente-deux générations.

Trente-deux générations seulement depuis le Christ jusqu'à nous ! Ce chiffre si faible est bien fait pour nous charmer un peu, en nous montrant si rapproché de nous un événement qui, à un autre point de vue,

semble si éloigné! Et si l'on applique le même système à la découverte de l'Amérique, qui date de 1492, on trouve que nous ne sommes, depuis lors, qu'à la *septième* génération; et, pourtant, que de choses accomplies dans un laps de temps si court!

Si, enfin, l'on admet la chronologie des livres saints, le Christ serait né en l'an 5498 de la création du monde. Nous ne nous trouvons donc qu'à la 123e génération depuis que l'homme est apparu sur la terre. C'est-à-dire que la tradition en aurait pu venir jusqu'à nous par le souvenir de 123 existences humaines.

Voilà des chiffres qui sont bien faits pour nous donner à réfléchir sur la brièveté du temps et qui donnent aussi une force singulière à la tradition orale.

⁂

Quelle heure est-il? Si le premier qui fit cette question était un oisif, on peut croire qu'il habitait un pays où l'on avait cessé de l'être. On connaît déjà l'emploi du temps lorsqu'on en a la mesure. Cependant, que d'heures on a perdues sans s'en apercevoir, même depuis qu'on les compte!

Les Égyptiens apprirent aux Grecs à dire: *quelle heure est-il?* De qui les Égyptiens l'apprirent-ils? Ces mots se perdent dans la nuit des âges. Ce fut Anaximandre, dit Pline, qui fit le premier gnomon qui parut dans la Grèce; quelques siècles après, ces cadrans passèrent en Sicile, et Valérius Massala apporta à Rome celui qui était à Catane. Sous le consulat de Scipion Nasica, ils furent remplacés par les horloges hydrauliques. Que de difficultés n'a-t-il pas fallu vaincre pour savoir seulement *l'heure qu'il est?*

Le calife Aaroun envoya une horloge sonnante à

Charlemagne, qui n'en avait pas une seule dans tout son vaste empire. Pendant la nuit, des hommes passaient pour avertir de l'heure ceux qui dormaient, pour rappeler à la souffrance et à la douleur ceux qui, pour quelques instants, l'avaient oubliée. Maintenant on ne réveille personne, chacun a lui-même les moyens de savoir l'heure, et cependant, on se demande sans cesse: *quelle heure est-il?* Il faut bien qu'il y ait dans ces mots un attrait qui ne peut venir du seul mouvement de la curiosité.

Celui qui s'informe de l'heure présente en est, en général, certainement moins occupé que de celle qui va suivre. Ce rapprochement de deux temps différents en fait naître un autre dans les idées; en se rappelant bien ce qu'on veut faire, on réfléchit mieux sur ce qu'on fait. Cette question: *Quelle heure est-il?* est dans un principe d'observation qui donne de l'action à la pensée, du mouvement à la vie, une direction aux projets. Que de gens ne savent ce qu'ils pensent, ni ce qu'ils font, ni ce qu'ils doivent faire, parce qu'ils ne demandent pas assez souvent: *quelle heure est-il?*

Pour apprécier bien le temps, il faut le mesurer; on veut alors s'occuper de tout; on se reproche un oubli, une négligence comme une faute. Ce n'est que loin du monde et du tumulte des villes que chaque heure a un intérêt, et qu'on sait en apprécier l'espace. À New-York, l'on passe sa vie à oublier que l'on vit, et la mort vient nous surprendre alors que nous avions ajourné mille choses à commencer ou à finir.

Le vieillard et le jeune homme font aussi cette question. L'un prévoit, l'autre craint; tous deux ont raison. Ces mots: *Quelle heure est-il?* sont une leçon

pour tous les âges. Les changements successifs qui se font en nous sont remarquables aux principales époques de la vie ; mais leur continuité n'est jamais interrompue ; elle remplit ainsi d'une manière les intervalles qui séparent l'enfance, la jeunesse, l'âge mûr et la vieillesse ; chaque heure est marquée par les pas du temps qui croît, perfectionne, éteint et détruit. Qu'étais-je, que suis-je, que serai-je ? est encore tout entier dans cette question : *Quelle heure est-il ?*

Lorsqu'on a fait une noble action, et l'occasion se présente plus souvent qu'on n'y cède, si l'on regardait à l'horloge, cette heure deviendrait une douce leçon pour l'avenir et un plus doux souvenir du passé.

VI

La presse quotidienne a fait une belle renommée à la Société Saint-Jean-Baptiste de Bienfaisance de New-York, à l'occasion de son bal annuel qui a eu lieu samedi dernier. Notre colonie peut s'en montrer fière, car ces éloges étaient mérités.

Je ne sais rien de plus joli qu'un bal, surtout une de ces réunions où la Canadienne, ce modèle de beauté et de vertu, étale sa grâce et ses charmes. Quoi de plus charmant, en effet, que ces fraîches toilettes, que ces blanches épaules, que ces gorges rondes, que tous ces beaux minois, que cette valse enivrante; quoi de plus doux que ces parfums qu'on y respire ?

Le bal, c'est un mot qui fait sourire la jeune fille, qui fait rêver la jeune femme, qui fait espérer le jeune homme. La mère aussi a bien sa part de joie: elle veut pour sa fille les triomphes qu'elle n'ose plus espérer pour elle-même.

Oh! que c'est donc beau d'avoir vingt ans!

J'aimerais vous faire ici le portrait de la Canadienne, la plus agaçante des filles d'Eve; mais j'hésite, en me rappelant cette phrase galante et pompadour qu'a écrite quelque part le bon Diderot: "Quand on écrit des femmes, il faut tremper sa plume dans l'arc-en-ciel, et secouer sur sa ligne la poussière des ailes du papillon." Travail de poète, et qui n'est pas de la compétence d'un faiseur... de taches d'encre.

En tout cas, c'était une véritable soirée de gala. On aurait dit le Canada revenu à New-York; revenu avec

son histoire et son pittoresque. Mœurs, foi, légende, glorieux souvenirs, langue, usages, caractère—tout ce qui s'attache à la patrie, tout ce qui fait pleurer l'exilé, s'y trouvait exprimé. L'ensemble était un véritable kaléidoscope vivant de beauté, d'intelligence, de grâce et d'esprit.

Il me semble que plus on voit de près et intimement ce noyau new-yorkais du benjamin des peuples, plus on reste convaincu qu'il est demeuré intangible dans son essence, tout plein des mêmes sentiments qui agitaient ses ancêtres, et que les modifications apportées par le temps sont plutôt superficielles. Cependant, il est bon de remarquer que si l'arbre transplanté n'a pas fini par s'habituer tout-à-fait au nouveau climat, les fruits n'en souffrent pas moins, malheureusement, l'influence du sol. Le savoir, c'est très pénible assurément; ne pas le savoir ou feindre de l'ignorer, ce serait extrêmement dangereux, comme sont dangereuses les pentes douces, où l'on n'est pour ainsi dire pas averti que l'on descend, mais où l'on descend tout de même.

Je ne demande, certes, pas à mes compatriotes de renoncer à leur alliance politique et sociale avec les nouveaux frères de leur pays d'adoption, mais seulement de cultiver un tantinet plus entre eux, et surtout au sein de la famille, cette belle langue qui est l'héritage sacré de nos aïeux. Nous avons des devoirs envers notre langue comme envers la patrie même. La langue, comme l'a si bien dit M. Paul Deschanel, est la patrie spirituelle. Elle survit à la patrie terrestre. Voyez la Bible. N'est-elle pas depuis deux mille ans, la vraie patrie des Juifs? La langue d'Ho-

mère n'a-t-elle pas tenu lieu de patrie aux Hellènes opprimés ? Oui, la langue est une religion. Là est le royaume de l'esprit, qui ne connaît ni les frontières ni la mort. Et quand le Parthénon ne sera plus que cendres, la voix d'Eschyle et la voix de Démosthène continueront à monter vers la roche sacrée et de remplir l'univers. Il y a des races tristes, même sous le soleil ; la nôtre est gaie, car "l'esprit français, c'est la raison en étincelles." Ne l'oublions jamais.

La Société Saint-Jean-Baptiste de Bienfaisance de New-York, la première société canadienne-française aux États-Unis, a été fondée en 1850 par Gabriel Franchère, l'historien de la côte nord-ouest de l'Amérique. Gabriel Franchère était le fils de Gabriel Franchère et de Félicité Marin, qui furent mariés à Québec en 1779. Il est né à Montréal le 3 novembre 1786, où son père tenait une maison de commerce. Sa jeunesse se passa à l'école et derrière les comptoirs de son père.

Au printemps de 1810, Gabriel Franchère offrit ses services à la Compagnie de Fourrures du Pacifique, récemment formée à New-York par John Jacob Astor, et le 24 mai de la même année, il signa un engagement avec la compagnie pour y tenir l'emploi de commis aux écritures. Son engagement devait durer cinq ans. En juillet il quitta Montréal en canot avec plusieurs de ses compatriotes, et vint à New-York se joindre à l'expédition, qui devait se partager en deux groupes, une allant par terre, de Saint-Louis (Missouri), et l'autre par mer, autour du Cap Horn.

Washington Irving nous raconte comme suit leur

voyage sur la rivière Hudson et leur arrivée sur l'île Manhattan: "Ils arrivèrent par un beau jour d'été, faisant résonner les bords de l'Hudson de leurs vieilles chansons nautiques françaises; imitant les cris de guerre des sauvages chaque fois qu'ils passaient devant un village, voulant s'amuser aux dépens des cultivateurs hollandais, qui les méprenaient pour des sauvages hostiles. Ainsi ils entrèrent dans la rade de New-York, manœuvrant joyeusement l'aviron, au grand étonnement et à l'admiration de ses habitants, qui n'avaient jamais encore vu de canot d'écorce dans leurs eaux."

Gabriel Franchère devait faire le voyage du nord-ouest par eau; mais le vaisseau n'étant pas prêt à prendre la mer, il attendit cinq semaines qu'il employa à visiter New-York et Brooklyn. Il donne dans son journal la curieuse description qui suit de New-York: "Il y avait en 1810, trente-deux églises, dont deux consacrées au culte catholique; le chiffre de la population est porté à 90,000, dont 10,000 de langue française."

Enfin, en septembre 1810, le vaisseau *Tonquin* commandé par le lieutenant Jonathan Thorne fit voile, ayant à son bord Gabriel Franchère et les gens de sa suite. L'équipage comptait 21 hommes et la liste des passagers donnait 33 noms. Les brutalités du capitaine et les misères de ce voyage n'ont jamais pu être racontées. Après avoir touché à Falkland et aux îles Sandwich, l'expédition arriva à l'embouchure de la rivière Columbia, en mars 1811. Le 12 avril, l'expédition mit pied à terre au sud de Colombia, à dix milles de son embouchure, et le principal port de la

compagnie, Astoria, fut fondé. Gabriel Franchère manifesta de si grandes aptitudes à apprendre les langues parlées par les sauvages, et rendit à la compagnie, en maintes circonstances et en diverses capacités, de si bons services, qu'il fut retenu aux quartiers-généraux presque tout le temps, quoique cependant il fit bon nombre d'excursions sur les rivières Columbia, Cowlitz et Wallamette. Il était présent à Astoria quand MM. J. G. McTavish et Joseph Larocque, deux des associés de la compagnie, vinrent leur annoncer la guerre entre l'Angleterre et les Etats-Unis, guerre qui a été si fatale à l'entreprise d'Astoria. Il fut aussi témoin à la vente des comptoirs de la compagnie d'Astoria à la compagnie rivale du Nord-Ouest, et apposa sa signature au contrat de vente. Il resta quelque temps au service de la compagnie du Nord-Ouest, mais refusant les offres d'un avenir brillant qui lui furent faites, il revint à Montréal par terre, remontant d'abord la rivière Colombia ; puis se dirigeant à travers les Montagnes-Rocheuses, il atteignit la passe Athabaska, traversant tout ce pays au milieu des marais, jusqu'à la Saskatchewan ; il traversa ensuite le lac Winnipeg et, remontant ses bords et ceux de la rivière de Pluie, il descendit à Kaministiqua, traversa les lacs Supérieur et Huron, la rivière française, les hauteurs du lac Nipissing, descendit le Mattawan et tomba dans le fleuve Saint-Laurent après avoir parcouru la rivière Outaouais, terminant son voyage de plus de 5,000 milles, qu'il avait fait à pied et en canot d'écorce. Il rentra sous le toit paternel le premier septembre 1814, à la grande joie de ses parents, qui n'en avaient pas reçu de nou-

velles depuis son départ, et qui le croyaient perdu dans le naufrage du *Tonquin* sur les côtes de la Nouvelle-Calédonie.

En 1820, Gabriel Franchère publia le récit de son voyage dans le territoire de l'Orégon, sous le titre: *Relation d'un voyage à la côte nord-ouest de l'Amérique Septentrionale dans les années* 1810-14. L'édition de ce travail s'épuisa bientôt, et les exemplaires en sont aujourd'hui extrêmement rares; c'est le premier ouvrage publié contenant l'histoire de l'expédition d'Astoria, ainsi que des notes sur l'intérieur de l'Orégon et un vocabulaire de la langue chinook. Washington Irving a presque copié son *Astoria* dans les *Relations* de Franchère. Quand le sénateur Benton, du Missouri, fit son fameux discours au sénat américain sur la "question de l'Orégon," il tenait à la main un exemplaire du livre de Franchère, dans lequel il avait puisé toutes ses informations, et il introduisit, à la fin du débat, notre distingué compatriote à ses collègues du sénat.

En 1834, Gabriel Franchère alla s'établir au Sault Sainte-Marie, pour s'engager dans le commerce des fourrures. Peu de temps après il devint l'associé de la maison P. Choteau, Fils & Cie., de Saint-Louis. En dernier lieu il s'établit à New-York et prit la direction de la maison Gabriel Franchère & Cie.

En 1850, il fonda la Société Saint-Jean-Baptiste de New-York, dont l'objet principal était d'encourager l'usage de la langue française, et de maintenir en un solide faisceau patriotique les enfants du Canada à New-York. Gabriel Franchère fut le premier président de la Société, une charge qu'il occupa pendant

vingt-quatre termes consécutifs, nous assurent encore aujourd'hui les plus anciens de la société. Il doit y avoir là erreur. Franchère naquit en 1786 et fonda la société Saint-Jean-Baptiste en 1850. Il avait donc 64 ans lorsqu'il accomplit cette belle œuvre, et le major Edmond Mallet, qui a écrit de nombreux articles relatifs à Franchère et à son voyage à la côte du Nord-Ouest américain, nous assure qu'il est mort à la résidence de son gendre, l'honorable John S. Prince, maire de Saint-Paul, Minnesota, âgé de 70 ans, c'est-à-dire six ans seulement après la fondation de la société. Il est difficile de croire qu'il ait pu être élu vingt-quatre fois président de cette société dans l'espace de six ans. Cette remarque est faite pour aider à ceux qui auront un jour le bon goût de faire l'historique de cette société—ce qui n'a jamais encore été fait.

En 1853, Gabriel Franchère se rendit à Montréal, et la Société Saint-Jean-Baptiste mère lui fit une ovation publique, l'honorant en sa double qualité de compatriote distingué et de fondateur de la Société de la ville de New-York.

⁂

Une seule fois, la Société Saint-Jean-Baptiste de Bienfaisance de New-York a été fidèle à la tradition, et a célébré sa fête patronale avec tout le cérémonial de rigueur au pays natal ; fête qui a été sans précédent dans les annales de la colonie canadienne de la métropole américaine, et dont l'institution aurait dû se perpétuer. C'était en 1887.

Autant que je puis me rappeler, voici comment la journée se passa :

Presque toute la colonie—figures épanouies d'un patriotisme non équivoque—parée de ses habits de fête, la feuille d'érable à la boutonnière, se pressait de très bonne heure, le matin de ce vingt-quatre juin, aux abords des salles de réunions de la Société Saint-Jean-Baptiste de Bienfaisance de New-York. A 8:30 heures le cortège se mettait en marche pour se rendre à l'église Saint-Jean-Baptiste des Canadiens, défilant à travers les principales rues et avenues du district, dans l'ordre suivant:

Peloton de police.
Un maréchal à cheval.
Les élèves de l'école canadienne.
Le Conseil Canadien C. B. L.
Les membres du clergé canadien—les invités—les orateurs du jour et les journalistes, en voitures.
La colonie canadienne de New-York et de ses environs.
La fanfare canadienne.
Un char allégorique, d'un décor essentiellement canadien, représentant le petit Saint-Jean-Baptiste, personnifié par le jeune George Couture, tenant d'une main la houlette à croix, et l'autre appuyée sur la tête d'un mouton vivant couché sur un lit de feuilles d'érable.
La Société Saint-Jean-Baptiste de Bienfaisance de New-York, précédée de sa bannière et des drapeaux français, américain et canadien, et de ses officiers, revêtus de leurs insignes d'office.

La messe fut dite à dix heures. Notre coquette petite église était gracieusement décorée d'érables, de drapeaux français, américains et canadiens, et de nombreuses petites bannières et oriflammes aux couleurs variées. Au-dessus du maître-autel, on pouvait admirer pour la première fois le tableau de Saint-Jean-Baptiste et de la Sainte-Famille, qui a coûté

$600. Une foule recueillie et pieuse remplissait déjà la nef à l'arrivée de la procession. L'officiant du jour fut M. l'abbé Smith, assisté des abbés J. Tétreau et E. O. Corriveau; M. le curé F. Tétreau prêcha le sermon sur le texte: *Quis putas puer iste erit?* tandis que la messe du deuxième ton harmonisée avec accompagnement de grand orchestre, était chantée avec une exécution parfaite par le chœur de l'église sous la direction de l'organiste, madame Théophile Baillargeon. La fanfare canadienne joua à l'entrée et à la sortie de la messe des airs canadiens fort entraînants. Toutes les sommités du monde politique, religieux et social assistaient à la messe. M. le consul de France, retenu hors de la ville, s'était fait représenter par son grand chancelier en habit d'office. Le pain bénit—une pyramide de gâteaux, ornés de castors, de feuilles d'érable et d'étoiles—avait été gracieusement offert par M. Stanislas Viau, et sortait de son propre établissement. La quête faite par deux dames de la conie, au profit de l'église des Canadiens, fut abondante.

Après la messe on se remit en marche pour se rendre à Jones' Woods, où devait se tenir la fête champêtre, pour s'y livrer, durant l'après-midi, à des jeux athlétiques encouragés par la fanfare canadienne, et entendre d'heureux discours prononcés par MM. l'abbé F. Tétreau, Joseph F. Dalbec, le président de la Société, Léon Bossue dit Lyonnais, président du comité d'organisation de la fête, André Vertefeuille, secrétaire du comité, Georges Lemay, Dr. L. P. Fontaine, T. Sarony-Lambert et Benjamin Lenthier. Le gouvernement de la province de Québec avait délégué M. Poirier pour le représenter; mais ce monsieur,

pour des raisons qui nous furent expliquées plus tard, ne put accomplir sa mission, et la Société se trouva privé du talent d'un orateur fort distingué.

La journée se termina par une brillante fête de nuit —sauterie générale—à laquelle prirent part plus d'un millier de Canadiens des deux sexes. L'orchestre du Prof. Jacob P. Payez fit les frais de la musique, et, aux instruments qui persistaient à crier: "Vive la Canadienne," le trombone plus d'une fois répondit: "En roulant ma boule," pendant que le violoncelle nasillait: "A la claire fontaine."

Je voudrais avoir en main la file des journaux du lendemain de cette patriotique épopée de notre histoire, pour vous faire connaître l'effet qu'elle produisit dans l'opinion américaine. On y trouverait certainement matière à regret de n'avoir pas continué la pratique de cette belle coutume canadienne, qui offrait une occasion superbe d'affirmer notre droit au respect en cette immense cité, dont la naissance a été acclamée par un cri français.

Je ne me reconnais aucun droit de donner conseil, mais on me pardonnera, j'en ai l'espoir, cet échappement d'une pensée qui me pèse sur le cœur. Il me semble que le rôle de la Société Saint-Jean-Baptiste de Bienfaisance de New-York, qui a enfanté une si grande famille aux États-Unis, est trop borné, et qu'elle manque au but pour lequel elle a été créée.

Dans ma jugeotte toute simplette, je crois que son premier et unique devoir est d'initier la génération nouvelle aux luttes du passé et aux joies de l'avenir, en remettant sans cesse sous leurs yeux les glorieuses pages de notre histoire; en leur apprenant le rôle

inéluctable qu'ils ont à jouer aux États-Unis, et les maintenir dans la croyance et le patriotisme de leurs pères, en leur rappelant d'heure en heure leur origine.

Je me rappelle avoir lu, un jour, dans un manifeste émanant de la Société Saint-Jean-Baptiste de Québec, une phrase qui trouve son application ici : " Quel est l'homme qui ne s'émeut et ne s'attendrit aux souvenirs touchants qu'évoque cette vision toujours claire et vivante dans laquelle il revoit, entourées comme d'une auréole, l'image du foyer paternel, les figures d'êtres aimés et bénis penchés sur son berceau ? Il en est des peuples comme des individus, et si loin qu'il faille remonter dans l'histoire, c'est toujours avec une légitime fierté qu'ils montrent au frontispice de leurs annales, le Romulus ou le Washington qui les a fait entrer dans le grand concert des nations."

Hélas ! que de forces nous jetons à tous les vents ! Et quel surcroît de puissance nous aurions, si nous étions tous, Canadiens-français à New-York, agglomérés dans une même pensée, unis par le patriotisme. Au fait, la question est de savoir si nous voulons, oui ou non, rester fidèles aux traditions du passé. Si nous n'avons pas cette noble ambition, si nous consentons à tourner le dos à notre passé, si les travaux, les luttes et les souffrances de nos glorieux dévanciers ne nous obligent pas en honneur, dispersons-nous, c'est bien ; faisons la fortune des autres, écrivit un jour quelqu'un dont le nom m'échappe. Mais si nos regards portent plus haut, si nous voulons être quelque chose par nous-mêmes et pour nous-mêmes, songeons-y, il faut serrer nos rangs, il faut nous grouper tous sur un même point. À cette condition-là seulement, nous

donnerons la pleine mesure de notre nationalité aux populations hétérogènes qui nous coudoient. Le problème est simple pour nous: Être ou ne pas être! Être, c'est établir notre droit au respect de nos concitoyens, en ouvrant tout grand à leurs yeux le livre glorieux de notre passé. Ne pas être, c'est nous disperser aux quatre coins de la ville, travailler toujours sans profit pour le sentiment national; conserver, il est vrai, le respect des ancêtres, parce que ce sentiment s'impose à tout homme qui a gardé la dignité de sa nature, mais rompre forcément la chaîne de leurs traditions. De notre réunion, de notre agrégation dépend l'avenir.

On doit, quoiqu'il en coûte, tous être d'accord sur un point, et sur ce point il ne doit y avoir qu'un sentiment commun, c'est que le patriotisme, chez les nôtres, semble s'en aller. *Eso se va.* Il semble tomber comme un fruit gâté. À vrai dire, il est virtuellement mort et n'attend que le moment de mourir réellement; en tous cas il languit et périt d'énervement et de consomption dans un provisoire d'heure en heure. On nous dit: C'est une transition. En vérité, c'est une agonie, car l'agonie aussi est une transition.

C'est pour cela que la Société Saint-Jean-Baptiste de Bienfaisance de New-York devrait apporter son concours aux générations futures de notre colonie, et les guider dans des voies nouvelles, en plantant dans le sol de la nationalité, après l'avoir émondé de son gui et de son lierre parasite, ce tronc séculaire de la patrie absente, sur lequel ne manquera pas de venir se greffer de multiples et vivaces racines.

Qu'elle interroge incontinent ses nationaux et leur

demande: "Qui êtes-vous?" et après: "Que serez-vous?" Notre nationalité durera, elle vivra, si elle démontre par ses actes qu'elle n'est pas devenue inutile, qu'elle n'a pas terminé son œuvre.

❧❧❧

En 1900, la Société Saint-Jean-Baptiste de Bienfaisance de New-York célébrait ses "noces d'or," c'est-à-dire le cinquantième anniversaire de sa fondation, par une série de fêtes qui ont laissé d'heureux souvenirs parmi mes compatriotes des États-Unis et du Canada. On estime à plus de 2,000 le nombre de ceux qui sont venus du Canada et des différentes parties des Etats-Unis, féliciter la Société Saint-Jean-Baptiste de sa radieuse jeunesse de cinquante printemps et lui prophétiser un avenir couleur rose.

Le comité chargé de l'organisation de ces fêtes—MM. J. C. Hogue, président; Joseph Sausseville, vice-président; Wilfrid Collin, secrétaire; François Jobin, secrétaire-adjoint; Stanislas Viau, Louis Lemieux, Joseph Lamarche, Louis Gibeau, Arsène Dubois, Edouard L. Falardeau, Louis Bellemare, François Saint-Laurent, H. Duhamel et J. Labelle, le président de la Société à cette époque—s'est acquitté de sa tâche avec un tact et un jugement dignes des plus grands éloges. M. J. C. Hogue, l'âme dirigeante de ces fêtes superbes, avait mis dans l'exécution du programme arrêté tant de zèle et de dévouement, que ses collègues du comité furent forcés de l'imiter. Ce qui a fait que l'entente étant parfaite, rien n'a cloché. Aussi ces fêtes ont-elles été grandes d'inspiration, belles de résultat.

Je vais essayer de remémorer à mes lecteurs ce qui

a été fait et dit pendant ces quelques jours de fêtes charmantes, qui furent pour le peuple canadien comme l'application d'un nouveau scellé au pacte d'union de tous les Canadiens-Français en Amérique.

Donc, le 9 juin au matin, en l'an 1900, le comité d'organisation attendait, à la gare du New-York Central, où la première accolade eut lieu, l'arrivée des trains de Québec, Montréal et autres parties du Canada, du Vermont, de la Nouvelle-Angleterre et du nord de l'Etat de New-York. Après un fraternel échange de poignées de mains, les invités—nos frères du Canada et des Etats-Unis—se rendirent dans leurs hôtels respectifs, pour se refaire un peu des fatigues du voyage et se préparer pour la première réunion officielle, qui devait avoir lieu dans l'après-midi, au parc Brommer, à la 133e rue, où devaient se succédé sans interruption la fête champêtre et la grande fête de nuit.

Le parc fut rempli de bonne heure. Après que la musique eût soufflé ses dernières notes dans l'exécution d'un programme classique, M. J. C. Hogue, le président du comité des fêtes, dans un discours agré able et de bon ton, présenta à ses compatriotes de New-York, les visiteurs distingués du Canada et des Etats-Unis. M. L. G. A. Cressé, de Montréal, qui avait été nommé président-général de l'organisation de ces fêtes pour la province de Québec, fut le premier à répondre à M. Hogue. Il fut suivi par le Dr. L. de Grandpré, Louis Coderre, avocat, et bon nombre d'autres. Pendant tout ce temps le parc s'emplissait de nouveaux arrivés, et lorsque le bâton du chef d'orchestre se leva pour annoncer les premières mesures

d'une valse, la foule était immense. Toute la nuit on a dansé, fumé, bu et causé à n'en plus finir ; on avait tant de choses à se communiquer.

Le lendemain, dimanche, c'était fête religieuse à l'église Saint-Jean-Baptiste des Canadiens, où fut célébrée une messe en musique chantée par les élèves de l'Académie Sainte-Anne, sous la direction des Frères Maristes. La messe fut dite par M. le chanoine Petit, du chapitre de Saint-Denis, France. Au prône, M. l'abbé F. Tétreau, curé de la paroisse, fit une touchante allocution, au cours de laquelle il remercia les membres de la Société Saint-Jean-Baptiste de New-York, et surtout son comité exécutif, d'avoir organisé une si belle démonstration, et les délégués du Canada et des Etats-Unis d'être venus en aussi grand nombre. M. l'abbé Lepailleur, curé de Saint-Louis du Mile-End, prononça le sermon de circonstance, dans lequel il fut démontré que la religion catholique et la nationalité canadienne-française doivent rester inséparablement unies. Après la messe, on se rendit aux salles de réunions de la Société Saint-Jean-Baptiste, pour s'y rafraîchir et y fumer la pipe, et entendre un échange d'improvisations entre le juge Loranger, le Dr. de Grandpré, l'abbé Lepailleur, le juge Bélanger, de Cohoes, le Dr. Lamarche, l'échevin Gagnon et MM. J. C. Hogue, Joseph Labelle, J. B. Ledoux, Wilfrid Collin, Adolphe Bell, et bon nombre d'autres.

La journée du lundi fut employée à visiter la ville, en attendant le dénouement des fêtes—le banquet à l'hôtel Majestic, le plus chic de la ville.

M. Joseph Labelle, le président de la Société Saint-Jean-Baptiste, conduisait ses hôtes à la salle du ban-

quet à neuf heures précises, et faisait asseoir à sa droite l'honorable juge L. O. Loranger, le R.P. Mothon, O.P., le R.P. Sauval, O.P., et MM. Urbain J. Ledoux, consul américain aux Trois-Rivières, Léon Bossue dit Lyonnais et Joseph Sausseville; à sa gauche, MM. A. Jouve, vice-consul de France à New-York, Jean-Baptiste Ledoux, le R.P. Freeman, l'abbé F. Tétreau, le vicomte H. de Kératry et le juge Israël Bélanger, de Cohoes. Autour de cette table d'honneur étaient venus se grouper MM. L. G. A. Cressé, J. C. Hogue, Napoléon Thompson, Dr. C. E. Daunais, l'abbé F. X. Chagnon, les échevins A. Gagnon et E. Roy, le Dr. F. Levasseur, Stanislas Viau, J. D. Couture, Hormisdas Labelle, le Dr. P. M. Leprohon, Philippe Demers, le Dr. T. Chagnon, Auguste Giraldi, et des centaines d'autres. Au dessert, M. Joseph Labelle se leva pour souhaiter la bienvenue aux convives. Il remercia ses compatriotes d'être venus en aussi grand nombre rendre hommage à la doyenne des sociétés canadiennes-françaises aux Etats-Unis, et s'empressa d'ajouter que la colonie canadienne-française de New-York en était vivement reconnaissante.

M. Hogue, qui agissait en qualité de maître de cérémonie, porta le premier toast: Aux Etats-Unis, qui fut répondu par l'orchestre jouant l'hymne national; puis celui de: La France, réponse par le vice consul Jouve; celui: Le Canada, réponse par M. L. G. A. Cressé, qui nous conseilla de porter la tête haute et fière, car si les enfants de la grande république peuvent respirer aujourd'hui à pleins poumons le grand air de la liberté, ils le doivent à des Français. Si l'aigle américain peut prendre son vol altier du Golfe

du Mexique à l'Alaska, des côtes du Maine aux bords du Pacifique, c'est que Lafayette et Rochambeau lui en ont donné le droit à la mémorable journée de Yorktown. De fait, il n'est peut-être pas une étoile de la grande constellation américaine qui ne nous doive de son éclat et de sa splendeur. Marquette, La Salle, Joliet, Nicolet, les découvreurs du Mississippi et du Missouri; Lamothe Cadillac, le fondateur de Détroit; Pierre Ménard, le premier lieutenant-gouverneur de l'Illinois; Salomon Juneau, fondateur de Milwaukee; Vital Guérin, fondateur de Saint-Paul; Dubuque, qui a donné son nom à la capitale de l'Iowa; Michel Ménard, fondateur de Galveston, capitale du Texas; Beaubien, l'un des pionniers de Chicago, la reine de l'Ouest; Bougy, sénateur du Missouri, et tant d'autres, sont des gloires à la fois françaises et américaines.

Le toast: Les Canadiens aux Etats-Unis, fut répondu par le Dr. L. P. de Grandpré. M. Urbain J. Ledoux répondit aussi à cette santé.

Au toast: Les Sociétés Saint-Jean-Baptiste, ont répondu l'honorable juge Loranger, le Dr. Leclerc, le Dr. Baribault et M. Philippe Demers.

Le toast: Le Clergé Canadien, fut répondu par MM. les abbés F. Tétreau, F. X. Chagnon et Bourgeois et les RR.PP. Sauvale et Mothon.

M. Léon Bossue dit Lyonnais répondit au toast: Les Canadiens-français de New-York.

M. Geoffrion répondit au toast: Aux Dames, et M. Beauchesne à celui de la Presse.

Et ces belles fêtes étaient terminées.

VII

Mes concitoyens d'origine irlandaise ont célébré hier avec l'éclat accoutumé leur fête patronale. Un orgue de barbarie édenté est venu me l'annoncer au réveil, en grinchant sous mes fenêtres: *The Wearing of the Green.*

Saint-Patrice a dû être un personnage bien marquant pour recevoir, 1,500 ans après sa mort, les hommages qu'on lui rend encore aujourd'hui.

C'est à tort que l'on a prétendu que Saint-Patrice était né en Écosse. La biographie que nous en donne Saint-Evin, qui fut son contemporain, le fait naître près de Boulogne-sur-Mer. L'évêque Flach, de Sietty, un des contemporains et disciple de l'apôtre, a écrit, en vers gaëliques, une histoire de sa vie, qui commence par:

Genair Padraig i Nemthur
Patrice est né à Nemthur

Dans son *Confessio*, Saint-Patrice déclare lui-même qu'il est né à Bonnaven Taberniæ, qui a été identifié par Lampreire, Cellarius, Ainsworth et le docteur Alexander Adam, comme Boulogne.

Avant les Romains, dit Ainsworth, tout l'ouest et le nord de la Gaule était désigné sous le nom d'Armorique, et il se réfère au livre iv de Pline, comme preuve de ce qu'il avance. L'Armorique comprenait la Bretagne *(Britannia major* et *Britannia minor)*, la Picardie, Boulogne *(Moirni)*. Ce grand savant fait dériver le mot Armorique des mots celtiques *Ar*, qui

veut dire "sur ou le long," et *Mor*, "la mer." Pour dire "sur la mer" le gaëlique moderne emploie aujourd'hui la phrase: *Ar muir.*

La France s'appelait anciennement Gaule. Elle avait ses limites naturellement traçées au nord par le Rhin, qui la séparait de la Germanie, et par le canal britannique (la Manche), placé entre elle et la Grande-Bretagne; l'Océan Atlantique la baignait dans toute sa partie occidentale; au sud, les Pyrénées la séparaient de l'Ibérie (Espagne); la Méditerranée et la haute chaîne des Alpes achevaient son enceinte. La Gaule était donc plus étendue que la France actuelle; la Belgique s'y trouvait comprise, ainsi qu'une partie de l'Helvétie. Une population ibérienne ou espagnole, descendue de la population gauloise, habitait plusieurs cantons de la Gaule sous les noms d'*Aquitains* et de *Ligures* au sud. La population gauloise proprement dite se subdivisait en *Galls*, appelés aussi *Celtes* ou "habitants des forêts;" et en *Kimris* ou *Cimmériens*, originaires de l'Asie, et établis au nord de l'Europe occidentale, principalement en *Albanie* (Angleterre), en *Calédonie* (Ecosse), et en *Hibernie* (Irlande). Les Galls et les Kimris formaient deux races appartenant à une seule et même famille. Tous les peuples de l'occident de l'Europe semblaient parler une langue dont les philologues placent la source dans le *sanscrit*, idiome sacré de l'Inde. Le celtique et le cimbrique dérivaient de cette langue-mère commune.

Dans les *Commentaires sur la Guerre des Gaules* de César, on trouve que les Belges occupaient tout le territoire nord de la Gaule, jusqu'à l'embouchure de la Seine, qui formait la frontière entre les Celtes et

les Belges. Il faut bien se rappeler que l'ancienne Belgique était beaucoup plus considérable que celle d'aujourd'hui ; elle embrassait tous les ports maritimes du nord de la France et une partie de l'Allemagne actuelle.

Le père de Saint-Patrice se nommait Calphurnius, et le futur apôtre reçut à sa naissance le nom de *Succeath*, qui veut dire "courageux à la guerre." Les Hiberniens de cette époque, sous Niall des "Neuf Hôtages," descendants des O'Neills de Meath, faisaient de nombreuses incursions dans la Grande-Bretagne et poussaient même leurs ravages jusque dans la Gaule. Patrice fut un jour enlevé par eux alors qu'il n'avait que seize ans, et fut conduit en Hibernie, où il devint l'esclave de Milcho, qui lui substitua le nom de *Cotharig*, et où il fut réduit à garder les troupeaux. Plus tard, chez de nouveaux maîtres, on lui fit porter le nom de *Magonnus*. C'est le pape Célestin qui lui donna le nom de *Patricius*, lorsqu'il le chargea d'aller évangéliser l'Irlande.

Ce ne fut seulement qu'au bout de six années qu'il parvint à s'échapper de sa captivité. Il passa ensuite plusieurs années dans la maison de son père, et certaines visions qu'il eut alors, le déterminèrent à se vouer à la prédication de l'évangile. Après avoir reçu la double consécration de prêtre et d'évêque, il se rendit en Hibernie où il prêcha la foi de Jésus-Christ, en dépit des obstacles et des dangers de toutes espèces. Secondé par le fils de l'un des chefs de ces insulaires, qu'il avait réussi à convertir et qui avait nom Benin ou Benignus, il fonda plusieurs communautés, paroisses et couvents, et organisa toute l'é-

glise d'Irlande, dont plus tard il établit le siège archiépiscopal à Armagh.

Ce fut encore lui qui introduisit parmi les Gaels, peuple encore grossier et sauvage, les premiers éléments de la civilisation, l'art de l'écriture et celui de la lecture. Dans les divers monastères qu'il fonda la science ne tarda pas à fleurir, et des disciples accoururent de tous les points de l'Europe pour s'y former à l'apostolat. Parvenu à une extrême vieillesse, Saint-Patrice abandonna l'administration de ses ouailles à son coadjuteur Benignus, pour ne plus s'occuper que de la composition d'un ouvrage ascétique, intitulé: *Confessio*, et dans lequel on trouve aussi quelques indications sur les événements de sa vie. On n'est guère d'accord sur l'année de sa mort, non plus que sur l'histoire de sa vie; on présume, cependant, avec assez de raison, qu'il mourut en 483. Les ouvrages qu'on lui attribue—*Confessio;* sa lettre à *Coroticus*, le chef gallois, et le *Cri du Cerf*—furent publiés pour la première fois, avec des annotations critiques, par Wilkins (Londres, 1656); ils font également partie de la *Bibliothèque des Pères.*

Le *Breviarium Romanum* nous fait connaître que Saint-Patrice fit visite au monastère de Iona, bien avant que celui-ci fut fondé. On devrait se rappeler que Saint-Columcille (années 521-597), à la suite de la part qu'il prit dans la fameuse "bataille du livre," fut expatrié d'Irlande, et alla de suite chercher à opérer la conversion d'une colonie d'Ecossais à Dalraida. Il débarqua à Iona et y fonda, dès le début, le premier établissement religieux. La même autorité nous assure aussi que Saint-Patrice passa à Glas-

Université BIBLIOTHECA Ottaviensis

tonbury, où il fonda le premier ordre monastique; cependant, la tradition nous encourage à croire que Glastonbury a été fondé par Joseph d'Arimathie, le chef des douze apôtres, envoyé de la Gaule par Saint-Philippe. La légende que Saint-Patrice y a fondé un ordre monastique est aussi récusable historiquement que celle de Joseph d'Arimathie, car tout prouve aujourd'hui que ni l'un ni l'autre de ces apôtres n'eurent jamais l'occasion de visiter cet endroit. Retracer les voyages de Saint-Patrice par les endroits qui portent aujourd'hui son nom, ce n'est point fournir la preuve que ces localités ont été visitées par lui.

Trop souvent on semble oublier qu'il y eut un second Saint-Patrice, et peut-être un troisième. Les *Annales des Quatre-Maîtres* enregistrent la mort de *Senn Patraice* ou Vieux Patrice, en 457, et la même autorité fixe la mort de Saint-Patrice en 493. Un autre Patrice, un évêque du nom de *Palladius*, fut envoyé en Hibernie par le pape Célestin en 431, un an avant que Saint-Patrice y commença ses premiers travaux. Il ne faut pas perdre de vue, non plus, que *Patricius* (Patrice) n'est pas un nom d'homme, mais un titre de rang en usage chez les Romains.

Saint-Patrice n'est pas, toutefois, le seul patron de l'Irlande qui jouisse de la vénération du peuple irlandais. Ils sont au nombre de trois. Pour mieux confirmer la tradition du trèfle à trois feuilles, on lui a adjoint Saint-Columcille et Sainte-Brigitte.

Saint-Columcille était d'origine hibernienne. Il s'est rendu célèbre par son activité dans la fameuse "Bataille du Livre," dont je vous parlerai tout à l'heure.

Sainte-Brigitte, surnommée la fiancée de Kildare,

occupe la date du 1er février dans le calendrier catholique. On lui attribue une piété fervente et nombre de miracles. Elle fut enterrée à Kildare, où un feu perpétuel fut entretenu sur sa tombe jusqu'en 1220, quand l'évêque du diocèse ordonna son éteignement.

De ces trois saints, Saint-Patrice a le plus de miracles à son crédit; le plus étonnant de tous est celui que la tradition persiste à maintenir et dont les Irlandais ne veulent pas se dessaisir: *Il traversa à la nage la rivière Shannon avec sa tête suspendue à ses lèvres.*

À part ses trois grands saints—sans vouloir y ajouter Saint-Brandan, l'antique moine irlandais, qui est allé à la recherche du Paradis Terrestre, et dont on a raconté le voyage dans sa barque de cuir aux îles merveilleuses "où les brebis se gouvernaient elles-mêmes et où les oiseaux étaient des anges transformés;" Saint-Brandan que certaines autorités regardent encore de nos jours comme le véritable découvreur de l'Amérique—l'Irlande a eu ses trois grandes tragédies. Ce sont: La mort des enfants de Touran; la mort des enfants de Lir, et la mort des enfants d'Usnach.

Pendant longtemps on a cru que les Irlandais et les Espagnols avaient une commune origine. La théorie est très défendable; les deux races présentent de nombreuses analogies ethniques. Tout d'abord, il faut remarquer que l'Isle-Verte s'appelait, dans les temps anciens, l'Hibernie, et que les Espagnols furent longtemps désignés sous le nom d'Ibères. La mythologie grecque nous fournit un nouvel argument; elle nous apprend que l'Irlande fut colonisée par un roi

espagnol nommé Ibéros. Mais les savants ne se sont jamais mis d'accord sur ce point, non plus que sur la couleur et la forme de leur drapeau—une question qui vient d'être réglée historiquement par Myles Murphy, le plus érudit des historiens irlandais. La couleur nationale de l'Irlande, nous informe M. Murphy, et ce fait est confirmé par le gardien des sceaux au château de Dublin, M. G. D. Bentehaell, est bleu ultra-marin. Le vrai blason héraldique reconnu de ce jour officiellement en Irlande, est bleu ultra-marin portant à son centre une harpe d'or surmontée d'une ancienne couronne hibernienne, dénotant son droit à un royaume. Le plus ancien des drapeaux de l'Irlande, et celui qui a été porté pendant la plus longue période de son histoire, est le "drapeau soleil," portant sur fond d'azur le dieu soleil des anciens Gaëls. Ce drapeau fut pendant des siècles l'apanache des rois de la Verte-Erin, et flotta sur l'assemblée triennale de Tara. On n'a aucun document de son origine, et on ne peut que conjecturer qu'il fut apporté de la Milésie, ou encore par leurs devanciers, les anciens de Danaan, de leur point de départ en Orient.

Le héros de cette fameuse affaire de la "Bataille du Livre," dont j'ai fait mention dans l'article précédent, fut Saint-Columcille, communément appelé Saint-Colomban, que Hyde, à la page 616 de son *Literary History of Ireland*, déclare être "le plus renommé missionnaire, écrivain, savant, poète, homme d'état et fondateur d'écoles du sixième siècle." Il n'était pas comme Saint-Patrice, d'origine étrangère, ni comme Sainte-Brigitte, d'extraction semi-servile ; il était issu

du plus pur sang hibernien, étant fils de Telemidh, fils de Fergus, fils de Conall Gulban, fils de Niall des "Neuf Hôtages," et au temps de sa naissance, le 7 décembre 521, son demi-oncle régnait sur l'Irlande. De par sa mère, il descendait directement de Cathaoir Mor, de la famille royale régnante de Leinster.

La partie adverse dans ce premier litige du droit de propriété littéraire fut Saint-Finnian, le fondateur de la grande école de Maghbile, qui veut dire "la plaine du vieil arbre," en l'honneur sans doute de quelque vieux chêne tenu en révérence par les Druides, bien avant l'avènement de Saint-Patrice.

Saint-Finnian, né quelques années avant le commencement du sixième siècle, appartenait à la noble famille des Dalflatach, dynastes du district nord de Lough Cuan, et fut le précepteur de Saint-Columcille jusqu'à leur dispute sur le droit de propriété littéraire.

Avant de fonder son école à Moville (Maghbile), Saint-Finnian alla passer trois mois à Rome, pour y étudier les coutumes apostoliques et la loi ecclésiastique. Il en rapporta, à son retour au pays natal, un trésor d'une valeur inappréciable : une copie des Évangiles, corrigés par Saint-Jérôme, et dont l'authenticité du texte était sanctionnée par le pape. Le jeune Columcille, nature studieuse, passait la plus grande partie de son temps dans l'étude de Saint-Finnian à lire ce livre sacré, et il devint fort désireux d'en posséder une copie. Il demanda à son précepteur la permission de le transcrire; permission qui lui fut sévèrement refusée. Sans se décourager de cette rebuffade, Columcille conçut le projet de le copier en cachette, le soir, pendant le sommeil de son précep-

teur, et comme il maniait la plume fort habilement, la tâche qu'il s'était imposée fut terminée en peu de temps. Saint-Finnian s'aperçut de la supercherie de son élève juste au moment où la transcription était terminée, et réclama le travail de Columcille comme étant le fruit d'une usurpation de propriété; mais ce dernier refusa de lui remettre sa copie, prétextant qu'il n'avait nullement endommagé l'original. Las de se chicaner sans résultat, l'affaire fut soumise, de consentement mutuel, à l'arbitration du roi Diarmaid, à Tara, qui fut fort embarrassé de décider, ne trouvant aucun précédent dans le code Bréhon qui put l'aider dans son jugement. Après une longue journée de délibération, cependant, ce nouveau Solomon rendit le verdict suivant: *Gorab leis gach le abhar a mhaieleabhar, mar is le gach boinn a bonin.*—"A chaque livre son livre fils, comme à chaque vache son veau."

Cette décision, comme bien on le pense, ne fut pas du goût de Saint-Columcille, qui se révolta contre ce "despotisme de fait," et pendant qu'il ressentait encore vivement les affronts de cette humiliation, un incident fortuit vint achever de briser la carrière de ce brillant Celte.

Le fils du roi de Connacht, qui était présent à la grande convention de Tara, en violation des lois du sanctuaire, égorgea, à la suite d'une querelle, le fils de l'intendant du roi, et sachant que son crime comportait la peine de mort, alla chercher refuge chez les princes Fergus et Donall, qui le plaçèrent sous la protection de Columcille. Le roi Diarmaid, cependant, n'était pas de ceux qui font exception de personnes, et enlevant le prince assassin des bras de Co-

lumcille, lui infligea la peine de mort. Cette nouvelle humiliation, jointe à celle du jugement de son affaire du livre, excita l'impétueux Columcille au dernier degré. Se rendant chez les siens et chez ses alliés par le sang, il leur demanda de réparer par les armes ce double affront fait à la personne d'un prince du sang de la lignée de Conal Gulban, dont l'esprit de sainteté était déjà reconnu dans toute l'Hibernie. Une grande armée, commandée par les princes Fergus et Donall, tous les deux cousins-germains de Columcille, et ayant à sa tête le roi de Connacht, s'avança au-devant des troupes du roi Diarmaid réunies à Cuil-Dreimhne (Cooldreevna), comté de Sligo. Dans la lutte qui s'ensuivit les pertes furent considérables dans l'armée du roi Diarmaid, qui perdit la bataille. Le sang versé dans cette lutte fratricide pesa lourdement sur la conscience de Columcille, et pour le punir de la part prise dans cette sanguinaire affaire, il fut condamné, nous dit Keating, à l'exil perpétuel hors l'Irlande par Saint-Molaise. O'Donnell prétend que cette punition fut infligée par un synode de saints hiberniens, qui condamnèrent Columcille à "ne plus tourner les yeux vers sa terre natale, et à aller prêcher l'évangile en pays étranger."

Cette fameuse copie du livre de Saint-Finnian devint, comme de droit, la part de butin du roi victorieux, et elle existe encore, après être passée de descendant en descendant jusqu'à Sir Richard O'Donnell, de Newport, comté de Mayo, qui, pour mieux assurer sa sécurité, l'a placée sous la garde de l'Académie Royale Irlandaise de Dublin.

❧❧❧

Le purgatoire terrestre de Saint-Patrice, qui a fourni à Caldéron le sujet d'un drame, était établi, d'après la légende, dans un endroit que Dieu lui avait spécialement désigné, afin que les sceptiques pussent constater les effets de la punition divine infligée aux pêcheurs et que l'apôtre donnât ainsi la preuve oculaire de la vérité de sa doctrine. L'Europe a connu cette légende pour la première fois par un ouvrage de Henry de Saltrey (1150), moine cistercien anglais (une branche du fameux ordre des bénédictins établi à Cîteaux, près de Dijon, France, par Robert, abbé de Molesme) et dans lequel l'auteur dépeint, à la façon de Dante, les tourments de Sir Owain ou Owen, chevalier du roi Stephen, qui descendit dans ce purgatoire pour y expier ses fautes.

On y pénétrait par un couloir à Lough Derg, comté de Donegal, Irlande. Au moyen-âge on y construisit une église et une caverne artificielle, et ce lieu devint bientôt un but de grands pèlerinages. La caverne existe encore, mais le purgatoire a déménagé ailleurs.

❧❧❧

Il existe sur l'Irlande et la question irlandaise un grand nombre d'ouvrages, qui traitent leur sujet avec beaucoup de savoir. Mais plus on étudie cette question, plus on s'aperçoit qu'elle est extrêmement complexe, qu'elle amène à des conclusions contradictoires aussi justifiées les unes que les autres, et qu'il est quasi impossible de dégager les données du problème des obscurités dont les entourent les préjugés et les passions. Obstination théorique et incohérence pratique, voilà à peu près tout ce que l'on peut constater dans la résistance qu'oppose le peuple irlandais à la

domination anglaise. La situation politique et économique de l'Irlande, si navrante soit-elle, n'est pas uniquement due à la corruption et à la tyrannie de l'administration anglaise. Une bonne part de responsabilité revient aux Irlandais eux-mêmes, qui n'ont pas toujours donné la preuve d'un sens politique bien avisé, et ceux qui redoutent que, laissés à eux-mêmes, chargés de régler les affaires intérieures de leur île, les Irlandais ne compromettent le succès de leur régénération, ne manquent pas d'arguments pour soutenir leur thèse. Pour porter un jugement sain sur la question, il faudrait préalablement établir la psychologie du peuple irlandais, et la tâche est singulièrement malaisée, pour l'étranger surtout, à qui il est presque impossible de démêler le vrai du faux dans les polémiques intestines des partis, chacun clamant, avec la même énergie obstinée, d'incompatibles protestations. Le caractère irlandais est à la fois fort turbulent et fort indolent, et ce n'est pas toujours dans les ouvrages les plus scientifiques que nous en trouvons les raisons.

Les Irlandais tiennent dans leurs mains le gouvernement de l'Angleterre. Ils sont 103 députés entre deux groupes, dont l'un compte 274 unionistes et l'autre 313 radicaux et députés ouvriers. Quand ils le voudront, ils renverseront donc le ministère. Par Irlandais, il ne faut pas entendre tous les députés d'Irlande, et voilà le malheur; bon nombre d'entre eux ne réclament pas pour elle un gouvernement local indépendant du parlement anglais.

Le parti irlandais, dont l'importance est si grande dans la nouvelle Chambre des Communes, n'est pas

un parti politique. Il ne se propose pas, comme le font les partis ordinaires, d'accomplir certains changements dans le cadre donné d'une constitution. Les Irlandais ont de tout autres visées ; ils veulent s'échapper de l'Angleterre. Ils sont une race, une nation en révolte, dans les formes légales, contre les autres éléments ethniques de cette nation. Ils sont des séparatistes. L'Irlande est une mariée malgré elle qui voudrait divorcer et qui, pour préluder au divorce, demande cette séparation de corps à quoi équivaut l'autonomie.

On ne peut pas trouver mauvais que le peuple anglais soit invinciblement rebelle à donner la presque entière disposition de lui-même à un peuple voisin dont le cœur est gonflé de sentiments si malveillants. Mais quelques sympathies que l'on ait pour la perfide Albion, il est impossible de blâmer l'Irlande dans sa protestation inlassable contre une domination étrangère, dont le joug est resté pour le paysan aussi lourd au commencement du XXe siècle qu'au XVIIe. Le grand propriétaire, à qui l'homme du peuple anglais pardonne ses grandes richesses parce qu'il réside dans le pays, parce qu'il y dépense ses revenus, parce qu'on l'y voit, parce qu'il est resté une sorte de patriarche héréditaire dans son district ; ce landlord bienfaisant en Angleterre est malfaisant en Irlande, parce qu'il est absent, parce qu'il consomme hors de l'île les rentes qu'il en tire, parce qu'il est représenté auprès des fermiers par de durs intendants. Dans la coutume irlandaise il existe un usage qui a excité au plus haut point les ressentiments de la population agricole. Toutes les améliorations apportées à une terre

(irrigation, construction de bâtiments, etc.), passent à la fin du bail à l'avoir du propriétaire sans indemnité pour le fermier qui en a fait les frais.

L'Angleterre n'est donc pas innocente du mal intérieur dont elle souffre. Sa grande faute a été de ne pas traiter l'Irlande en associée, mais en sujette. Elle a accablé pendant deux siècles ce pays catholique de toute la haine qu'elle ressentait pour la papauté romaine. L'Irlande, on peut le dire, est la plus grande victime des guerres de religion.

Combien différente a été la conduite de l'Angleterre envers l'Écosse ! Pendant que l'Irlande perdait un million et demi d'habitants, l'Écosse en gagnait un million huit cent mille ; elle est riche, elle est une grosse partie prenante dans les revenus de la grande maison de commerce qu'est l'Angleterre. Et pour elle on est plein d'égards.

Bien qu'elle ait 500,000 habitants de plus que l'Irlande, elle n'a que 72 députés aux Communes. Mais, ces soixante-douze constituent un vrai petit parlement écossais dans le grand parlement impérial. Car les députés anglais s'abstiennent systématiquement de prendre part aux délibérations des projets touchant au gouvernement local de l'Écosse. On laisse les intéressés décider seuls sur les affaires intérieures de leur pays. Par contre, ces privilégiés ne se privent pas d'intervenir dans toutes les affaires impériales et même dans les affaires purement anglaises. S'ils considèrent que les Anglais seraient des intrus en Ecosse, ils se considèrent, eux, comme tout à fait chez eux en Angleterre.

L'Ecossais est Anglais ; il se prévaut de cette qua-

lité pour prétendre et arriver à tout; mais il n'admet pas qu'un Anglais soit Ecossais. Un natif de Londres ou de Manchester ne pourrait pas être facteur des postes à Edimbourg. A sa demande on lui répondrait que la loi réserve tous les emplois publics d'Ecosse aux enfants du pays.

Ce libéralisme qui a porté l'Angleterre à accorder tant de faveurs à l'Ecosse, elle ne l'a pas étendu à l'Irlande, et par là elle a fourni des excuses à tous les mauvais tours que les Irlandais lui ont joué et lui joueront encore dans l'avenir.

Depuis plus d'un siècle, c'est-à-dire depuis cent dix-sept années, l'Irlande a combattu de toutes les manières qui étaient en son pouvoir, pour le bill du *Home Rule*, tel que l'appelait Isaac Butt au temps de la Convention de 1873. Un coup d'œil rétrospectif sur l'histoire législative de l'Irlande jettera un peu de lumière sur la raison et le bien fondé de ce bill tout d'actualité à l'heure présente.

Que l'on se souvienne d'abord que le parlement irlandais prit naissance en 1295, en même temps que le parlement anglais, dont il fut l'égal jusqu'en 1495, quand la loi de Poynyng vint modifier l'état de ces deux parlements; cette loi stipulait que les articles de tous les bills qui seraient introduits au parlement d'Irlande devaient être approuvés par le roi et le conseil privé d'Angleterre.

A partir de cette date jusqu'en 1719, les droits du parlement irlandais ne furent plus attaqués; mais sous le règne de Georges I, il fut stipulé que le parlement anglais avait seul le droit de faire des lois pour l'Irlande. Les soixante années qui suivirent

furent des années de lutte, de sédition, de guerre, jusqu'à ce que Grattan, appuyé par les volontaires irlandais, parvint à faire passer, sous Georges III, un acte qui rappelait cette disposition restreignant les libertés irlandaises et qui pourvoyait à ce que " le peuple de l'Irlande ne fut lié que par les lois édictées par le roi et le parlement de ce royaume."

Dix-huit années plus tard, le parlement irlandais n'existait plus ; l'Acte d'Union venait de mettre fin à son existence.

Le présent bill du *Home Rule* trouve son origine dans la résolution de l'Union Fédérale formulée par Isaac Butt, pour la Convention de 1873 ; cette résolution avait été acceptée par Parnell et Gladstone, en 1883, et c'est sur elle que se sont basées depuis les demandes du parti nationaliste.

Sans être prophète, je crois bien que l'Angleterre finira, cependant, à accorder à l'Irlande son autonomie, afin d'apaiser l'opinion publique qui s'affermit de plus en plus. Il arrivera pour l'Irlande, avant bien des années, ce qui est arrivé aux Etats-Unis.

Quand les treize colonies révoltées de l'Amérique réclamèrent leur émancipation, les Anglais la refusèrent, luttant avec énergie pour les réduire à l'obéissance ; puis, convaincus par leurs échecs qu'ils faisaient fausse route, et que les colons insurgés devaient avoir pour eux le droit puisqu'ils avaient la force, ils s'empressèrent de reconnaître leur indépendance et de signer la paix. Sectateurs de l'*expediency*, les Anglais font fléchir la rigueur des principes devant la force des choses, et justifient par la toute-puissance de l'opinion publique les volte-faces les plus inattendues.

Ils l'ont bien montré en accordant, en 1867, au Canada l'acte constitutif qui le régit aujourd'hui et n'a plus laissé subsister qu'un lien nominal entre l'Angleterre et sa colonie.

Le droit accordé au parlement canadien d'administrer les revenus publics, de voter et de percevoir les droits de douane, d'assurer le service de la dette publique, a inauguré l'indépendance commerciale et cimenté l'union des provinces par la communauté des intérêts. Bien que le titre officiel du ministère soit encore celui de *conseil privé du roi*, ses membres ne sont responsables que vis-à-vis du parlement canadien. Ils sont pris dans les rangs de la majorité, gouvernent avec elle et se retirent devant son vote hostile. En théorie, ils sont nommés par le gouverneur-gén´ral ; dans la pratique, le rôle de ce dernier se borne à confier au chef de la majorité la mission de constituer un ministère et de choisir lui-même ses collègues-

VIII

La semaine dernière, j'éprouvai une grande paresse, la plus voluptueuse de toutes les passions, nous assure un écrivain éminent ; la seule qui n'apporte ni fatigue ni désespoir.

"Incapable de supporter la chaleur accablante qui m'étouffe, je sors pour quelques jours de New-York, pour aller dormir quelque part." Voilà l'avertissement que je donnai au personnel de mon établissement d'imprimerie polyglotte, l'accompagnant de quelques recommandations d'urgence, confiant particulièrement à leurs bons soins, pendant mon absence, les intérêts de ma maison.

Et je partis pour la gare de la Quarante-deuxième rue, sans trop savoir où j'allais. En y entrant, je me heurtais à une énorme malle portant l'étiquette : Saratoga ! Cet incident fut une révélation. "Parbleu ! me dis-je, voilà mon voyage tout indiqué. Va pour Saratoga." Et j'allai consulter l'affiche : le train express pour Saratoga était prêt à partir dans quelques minutes. Un train express ! Comme les arbres affolés allaient fuir sous les étoiles ! Je ne suis pas une âme sans poésie, et je ne puis vous dissimuler que c'est pour moi un grand plaisir de voir le paysage courir comme s'il voulait toujours aller se mettre à la queue du train.

Je sommeillais déjà quand le conducteur nous cria : Saratoga ! Je descendis du train et me trouvai en plein milieu du village qui porte ce nom et qui est

devenu le rendez-vous du monde fashionable pendant la saison de l'été.

À part ses hôtels et ses sources d'eaux minérales et sulphureuses, Saratoga, comme site, n'a rien d'attrayant, et je suis fort perplexe de vous expliquer les raisons qui portent tant de personnes à s'y choisir une résidence pendant la chaude saison. Les eaux de la mer ne s'y rendent point, et cependant on appelle cet Éden américain une place d'eau, à cause, probablement, du lac du même nom, situé à six milles des hôtels et qu'on a inclus, pour donner du ton à la chose, dans la topographie du village. Ne disons pas de mal de ce lac; il est beau, grand et poissonneux, et pour s'y rendre on voyage sur un chemin uni, sans poussière, arrosé à l'huile chaque matin, coupé travers un paysage historique et offrant une superbe vue du champ de courses. Mais visitons d'abord le village, nous irons ensuite sur le lac.

En 1767, Sir William Johnson, l'ami des peaux-rouges, apprit d'eux qu'il existait à cet endroit des sources d'une eau merveilleuse guérissant toutes les maladies. Il s'y fit transporter et goûta, le premier des blancs, de l'eau qui s'échappe de la source qu'on nomme High Rock aujourd'hui, et qui fut la première découverte en cette localité. L'eau, avec le temps, s'est frayé un passage à travers un énorme cailloux pesant au juger quinze ou vingt tonnes, et sous lequel on a trouvé, il y a quelques années, en l'élevant de sa base, quatre billots superposés à angle droit, les uns sur les autres, et évidemment placés de main d'homme. Sous ces billots on rencontra sept pieds de terre argileuse et sablonneuse, puis encore

un billot, et plus bas trois pieds de roc solide, et au-dessous de ce roc, c'est-à-dire à dix-sept pieds du sol, les restes d'un ancien feu—des cendres et des bois calcinés. La formation de ce terrain étant la même que pour la stalagmite, on eut recours au même procédé pour en découvrir l'âge. On trouva vingt-et-une couche au pouce, et prenant pour base ce premier calcul, on a obtenu le résultat suivant:

Cailloux, cône quatre pieds, 80 lignes au pouce...	3,840 ans
Terre argileuse et sablonneuse, sept pieds.....	400 "
Sable jaune, deux pieds, vingt-cinq lignes au pouce	600 "
Terre argileuse, un pied.....	130 "
Sable jaune, trois pieds.....	900 "
	5,870 ans

Par qui ce feu a-t-il été allumé ? Mystère inexplicable. Car si l'on fait un retour de six mille ans dans le passé, on va rencontrer, à coup sûr, Adam et Ève se promenant dans le paradis terrestre revêtus de la feuille de vigne légendaire. Pour le moment, il faut se contenter de croire à l'existence de ces restes de feu; je ne puis, pour ma part, vous en expliquer davantage.

En 1789, Gideon Putnam y construisit la première habitation *(log cabin)*, et en 1803 bâtit un hôtel qui eut pour enseigne l'Union. À cette époque on allait à Saratoga pour bénéficier des propriétés médicales des eaux minérales et sulphureuses qui s'échappent de la terre en vingt-cinq endroits différents. C'était le pèlerinage, à la fin du printemps, des dyspeptiques, des rachitiques et des convalescents. Les eaux eurent du succès; cela mit de la foi dans l'estomac des gens et de la curiosité dans la tête des sceptiques. Chaque année on s'y porta en plus grand nombre.

Mais c'était bien monotone, cette imbibation d'eau quelque peu salée ou ayant léger goût de soufre, et graduellement, le lieu devenant plus populaire chaque saison, le génie de la spéculation vint s'y implanter, et l'on construisit des hôtels, petits d'abord, puis ceux qui sont aujourd'hui un sujet d'étonnement et d'admiration pour les touristes.

L'hiver tout est morne et silencieux; les hôtels et la plupart des résidences sont fermés. L'été, tout est plaisir, vivacité et commotion; c'est le seul commerce qui s'y fait. Par exemple, l'hôtellerie est une science que l'on ne connaît qu'à Saratoga. On peut dire, sans crainte d'exagérer, que Saratoga a les plus beaux hôtels du monde, de véritables palais russes, quoi! Les deux plus spacieux et plus riches, comme construction et aménagement, sont le Grand Union et le United States—le train s'arrête à la porte de ce dernier. La façade du Grand Union, sur Broadway seul, est de 800 pieds, et en comprenant les rues Congress, Federal et Washington, sa façade totale offre un périmètre de 2,400 pieds de longueur. On peut se faire une idée de la grandeur de cet hôtel en apprenant qu'il renferme deux milles de corridors; que les tapis couvrent une étendue de douze acres; que la salle à manger a 275 pieds de longueur et qu'on peut y servir sept cent personnes.

Les Juifs ne sont pas admis dans cet hôtel.

Le United States est non moins considérable, mais il jouit encore d'une plus grande popularité à cause de ses magnifiques jardins italiens, parterres et promenades, et de sa situation beaucoup plus belle. On compte dans cet hôtel, 1,200 chambres, 1,850 fenêtres

et 2,500 portes. La salle à manger mesure 212 pieds sur 51; la salle de danse 112 pieds sur 52; le salon 85 pieds sur 60. Pour couvrir les planchers il a fallu acheter 30,000 yards carrés de tapis. Cet hôtel est divisé en cinq compartiments, séparés de haut en bas par des murs à l'épreuve du feu. Ce qui ajoute à sa popularité, ce sont ses nombreux cottages sur le terrain même de l'hôtel et qui sont fort prisés par ceux qui préfèrent la vie en famille à la vie d'hôtel. Je ne parlerai que de ces deux hôtels, bien qu'il y en ait cinquante autres, tous plus ou moins considérables.

On s'est demandé souvent d'où venaient ces eaux minérales, toutes différentes en chaque puits, et comment il se fait que ces sources ne tarissent jamais? On a fourni déjà plus d'une explication vraisemblable, mais la plus cocasse est celle d'un sceptique endiablé qui fit publier dans un journal que le tout était de création américaine; qu'une machine hydraulique puisait dans un réservoir approvisionné de vieilles chaussures, ferraille, soufre, sel, etc., caché quelque part, ce liquide concentré, pour le conduire dans des tuyaux où il était poussé par l'action des gaz d'acide carbonique. Et le drôle s'est fâché parce que l'on n'a pas voulu le croire.

Les anciens géologues ont généralement considéré les sources thermales comme dues à l'action du feu central, sans d'ailleurs préciser cette action. Dans les temps modernes, beaucoup d'autres, partisans exclusifs des causes actuelles, ont repoussé cette opinion et ont admis que les eaux minérales, froides ou chaudes, proviennent de l'infiltration des eaux superficielles: eau de pluie ou eau de mer; après un trajet

plus ou moins irrégulier, dissolvant au passage les substances qu'elles traversent et se réchauffant au contact des couches profondes, ces eaux reviendraient au jour grâce à leur plus faible densité et grâce aussi à la pression des gaz et des vapeurs produits par l'échauffement.

Cette manière de voir est encore très répandue actuellement, malgré les impossibilités qu'elle renferme. Depuis longtemps, Elie de Beaumont a cependant fait remarquer l'union constante des sources thermales avec les filons métallifères et les produits d'origine franchement volcanique. Il y a une douzaine d'années, un des maîtres en matière de géologie, Edouard Sness, a démontré que ces eaux thermales étaient bien des produits volcaniques. Suivant lui, à travers toutes les fissures de l'écorce terrestre, montent sans cesse des profondeurs des gaz et des vapeurs, entre autres des vapeurs de soufre, des hydrocarbures, de l'hydrogène. En arrivant dans les zones superficielles, ce dernier donne, par oxydation, de la vapeur d'eau, qui ne tarde pas à se condenser. Ainsi apparaissent à la surface du sol des eaux nouvelles, des *eaux juvéniles* comme dit Sness, qui n'avaient encore jamais vu le jour et qui s'apprêtent à y jouer le rôle que l'on sait.

La conception à laquelle arrive M. Armand Gauthier est un peu différente. Pour lui, les sources thermales sont entretenues par une sorte de distillation des roches les plus profondes, et leur minéralisation est le résultat même des réactions qui ont donné naissance à ces roches. Avant toutes choses, M. Armand Gauthier établit, par une série d'exemples, que la production des eaux thermales est une suite atté-

nuée de phénomènes éruptifs. Reste à établir comment se fait la minéralisation de ces eaux. Un fait est d'abord à constater. L'attaque d'une poudre de granit par l'eau chauffée à 300 degrés en tube scellé donne une eau sulfureuse qui diffère à peine des eaux sulfureuses actuelles. Là encore on est en droit de conclure de l'analogie à la communauté d'origine.

La présence de l'hydrogène s'explique aisément par l'action de l'eau sur les composés ferreux. Au même temps peut prendre naissance du soufre, qui se fixe sur les métaux sous forme de sulfures. Dans la nature, la production de l'hydrogène paraît due surtout à l'action de l'eau sur des silicates ferroso-magnésiens, tels que l'amphibole ou le pyroxène. D'autre part, un grand nombre de réactions peuvent donner naissance à l'acide carbonique, toujours accompagné d'ailleurs d'oxyde de carbone et d'oxi-sulfure de carbone, par suite de réactions secondaires. Ce dernier produit donnera d'ailleurs, au contact de l'eau, de l'hydrogène sulfuré, commun dans un grand nombre d'eaux thermales. Au surplus, l'eau est décomposée au rouge par le gaz sulfhydrique, avec production d'hydrogène et d'acide sulfureux. La série des réactions établies montre que, contrairement à l'opinion généralement admise, la formation de l'eau, de l'acide carbonique et de l'acide sulfureux se font en profondeur, en l'absence complète d'oxygène libre, l'eau résultant de la réduction des oxydes et de l'acide carbonique par l'hydrogène issu des régions incandescentes—l'acide carbonique provenant de l'oxyde de carbone dans certaines conditions—l'acide sulfureux résultant de l'action de l'hydrogène sulfuré sur la vapeur d'eau au

rouge. Parmi les gaz que dégagent les eaux minérales, il en est qui offrent un intérêt spécial au point de vue des indications qu'ils peuvent fournir sur leur origine. Parmi eux figurent l'azote, l'argon et l'hélium, et M. Armand Gauthier a réussi à les extraire de diverses roches éruptives. Ils doivent donc provenir des régions centrales du globe. D'après ce court examen, on arrive à la conclusion que tous les produits contenus dans les eaux minérales sont d'origine interne, profonde.

Il y a pour le moins vingt-cinq de ces sources d'eaux minérales ou thermales, chacune rendant une eau d'un goût différent. Je me reconnais trop mauvais juge pour essayer de vous renseigner sur la meilleure. En outre de ces sources d'eau, dont on fait grand usage, il y a par la ville de nombreux bazars d'objets de luxe et de curiosité, que les voyageurs achètent comme souvenirs, et des théâtres et des salles de concert.

Pour me distraire, le soir de mon arrivée, j'allai au concert. Un Kubelick et un Paderewski quelconques devaient s'y faire entendre. Dans la salle tout, hormis les fauteuils de velours poussiéreux, spectateurs ancestraux et philosophes de théories, de génies au maillot et de génies chenus, se pare d'un éclat neuf; les lumières, les pierreries, les femmes avec leurs épaules nues, fardées, émergeant de soies, de velours, de mousselines aux tremblantes paillettes, leurs crinières cuivrées, peroxydées, leurs mains lourdes de bagues, aux ongles fraîchement vernis; les hommes avec leurs moustaches cirées, leurs cheveux cosmétiqués, leurs chemises trop glaçées où saillent les traditionnels chaînons ou perles. Et cette chambrée semi-

exotique, s'emplit de pépiements que scandent le cliquetis des colliers, le froufrou des étoffes.

Enfin. Ils apparaissent... Tous les deux saluent. L'un accorde son violon tandis que l'autre prélude au piano.

Le violon se fait entendre. Et de l'instrument s'échappent les sons en tourbillons effarés. Parfois s'aligne une phrase bien carrée, bien miaulante, bien altruiste, une de ces phrases que les plus rebelles mémoires savent retenir, fermée par un *rallentendo* pâmé remorquant l'inévitable cadence où s'accrochent les unes dans les autres, en une interminable chaîne aux maillons serrés, les notes, très vexées de cet emprisonnement.

Et les vieilles dames dodelinent de la tête, sourient béatement, en pensant au temps béni, hélas enfin—pas tout à fait—des roulades éperdues.

L'opérateur a terminé.

Applaudissements... Cris divers... Mouchoirs jetés... Fleurs semées...

Les parfums variés, un tantet mêlés de poussière, montent au nez de l'idole, qui ne s'aperçoit pas du léger relent de bazar de cet encens.

Les jeunes femmes, les poitrines palpitantes, les cils charbonnés battant d'émotion, s'écartent un peu, avec mépris, de leurs époux, hommes terre à terre, dont, parfois, les bedons gonflent les gilets, et lorgnent l'Artiste. Il est si joli, l'adolescent, avec son visage que hante le rêve. Il sait déjà éveiller les tendres âmes inquiètes de ces dames !

Les ingénues aux paupières baissées sont en extase ; dans leurs cœurs candides se tatoue l'image du triom-

phateur. Innocemment une s'exclame: "Il est prodigieux! Quels doigts! Quelle mémoire! Je voudrais bien être comme lui, moi qui ai tant de peine à apprendre un morceau!"

Nouvelle rentrée en scène... L'enthousiasme, avec ses roulements de grosse caisse, éclate à nouveau, frénétique... Les jacassements du public cessent; le piano les reprend. Et tandis que luttaient ainsi les bavardages des gens et ceux de l'instrument, véritable concerto, je songeais à la Musique. Où était-elle, à l'heure présente, la douce déesse?

Alors, des hurlements, des trépignements, des bousculades me rappelèrent à la réalité. Je fus poussé dehors. Devant la caisse un monsieur solennel faisait tinter des pièces d'or. Dans la rue, des automobiles à la trompe discordante s'ébranlaient. Et je compris que je venais d'entendre, à charivarique orchestre, la symphonie Réclame, dont les derniers accords s'enfuyaient en répandant une odeur de pétrole.

À la porte de mon hôtel, une femme à jupe-fourreau prêchait assez hardiment la croisade féministe. Elle haranguait un groupe qui s'élargissait toutes les minutes. Je me mêlai à l'auditoire et j'écoutai:

"Le triomphe intégral du féminisme m'apparaît comme l'aboutissement logique du courant, qui, en l'espace d'un siècle, a transformé la condition de la femme plus qu'elle n'avait évolué depuis l'âge des cavernes jusqu'à la Révolution française...

"On sait quelle était la condition de la femme dans les civilisations primitives. Nous pouvons nous en faire une idée exacte d'après les mœurs actuelles des Papous. Chez ces répugnants indigènes, le mâle

épris d'une vierge s'embusque au coin d'une forêt, la guette, l'assomme à demi, l'amène chez lui et s'en sert alternativement comme bête de plaisir et comme bête de somme en la rouant de coups quotidiennement. À l'occasion, son utilisation prend un autre caractère. On a remarqué dans certains cimetières australasiens la rareté des tombes de femmes. C'est que les épouses ont facilement pour champ de repos l'estomac de leurs maris. Elles sont mangées assez jeunes pour n'être pas trop dures...

"Avec les atténuations variées qu'y apporta le progrès des mœurs, on peut dire, en effet, que, jusqu'à une époque extrêmement récente, la femme fut considérée, presque universellement, comme un être inférieur destiné à la commodité de l'homme. Dans toutes es civilisations de l'antiquité, dans la civilisation chinoise comme dans la civilisation grecque ou romaine, l'éducation de la femme est limitée à la préparer à sa tâche familiale, réduite à des proportions fort modestes. En vain le christianisme lui ouvre le royaume des cieux et la proclame l'égale de l'homme. Les pères de l'Église et les docteurs du moyen âge après eux se souviennent de ses anciennes relations avec le serpent et ne cessent pas de suspecter en elle *aliquid diabolicum*. En pleine Renaissance, un esprit hardi comme Agrippa d'Aubigné compare volontiers les dames "à ces temples égyptiens splendides au dehors et à l'intérieur desquels il y a un singe, un chat, un bouc et une cicogne." Un Bossuet rappelle rudement à la modestie la créature tirée "d'un os surnuméraire de l'homme"...

"Dieu merci, nous avons changé tout cela. La

femme a bénéficié de tout l'élan d'humanité qui, à des liens de dépendance traditionnelle établis entre certains êtres, a prétendu substituer un régime égalitaire et fraternel. Nous avons affranchi les nègres, établi le suffrage universel, organisé le quatrième état et proclamé les droits des animaux eux-mêmes. Comment la femme serait-elle oubliée ?...

"N'est-ce pas avec une certaine fierté que Miss Lydie Becker, féministe anglaise, constate, dans les annales du turf, qu'il y a autant de pouliches victorieuses que de poulains."

Jusques ici j'étais tranquille, mais je trouvai quelque chose d'un peu inquiétant dans la complaisance avec laquelle elle fit ressortir la supériorité physique de l'araignée femelle qui dévore son mâle quand il a cessé de lui plaire, et j'allai en toute hâte me jeter sur mon lit.

Le jour, à Saratoga, c'est quelque peu ennuyeux, car, en cet endroit soi-disant récupérateur de la santé, on se couche juste à l'heure où la nature se réveille. On ne vit que le soir; mais aussi, après dîner, oh! là, là! c'est la folie déchaînée: La valse joyeuse toujours amoureuse, la musique qui enivre, les pièces pyrotechniques qui énervent, les toilettes et les lumières qui éblouissent, les punchs et les glaces qui rafraîchissent, les aromes des fleurs, du moca et des londrès qui parfument, les rires joyeux et bruyants, les caresses des zéphirs jointes aux dernières notes de la nature qui s'endort, forment un spectacle féérique qui donne le vertige et, sans le savoir ni le vouloir, on se sent entraîné dans ce simoun de la folie humaine. A Saratoga, on vit pendant sept heures environ, le reste des

vingt-quatre, à l'exemple de la grenouille pendant l'hiver, on est physiquement mort.

Et l'on ne dira pas que ce lieu est fréquenté par des intelligences médiocres. C'est la fleur du pavé, l'élite de notre monde politique, religieux et social, la haute bourgeoisie, gavée de luxe, étourdie de plaisir, béate d'opulence, qui s'y donne rendez-vous. On fuit les villes sous prétexte d'aller reprendre des forces et se dissiper le cerveau des occupations journalières de la vie, et on entre dans Saratoga—" l'enfer" de Dante et bien sûr " le paradis perdu" de Milton.

C'est quelque chose d'incroyable que la mode, et cette nouvelle science étonnerait bien aujourd'hui nos premiers parents, surtout à Saratoga. Les femmes, règle générale, qui visitent Saratoga, sont plus jolies qu'ailleurs, et elles ont un chic et une toilette... je ne vous dis que ça. A Saratoga, une femme qui se pique d'élégance change de toilette toutes les heures —robes de tulle lamé d'argent, robes de satin blanc garnies de coquillés paille, robes de tulle brodées en soie, robes de taffetas écossais rose et vert, garnies de ruches découpées et double tulle au corsage, robes marcelline lilas, etc., etc. (J'ai noté un soir une association de couleurs et d'étoffes, d'un effet ravissant à la lumière. Sur une jupe de voile de soie rose, alourdie de larges plis religieuse, on avait jeté une tunique de voile rayé d'un jaune affaibli, le ton d'une rose Maréchal Niel; la tunique remontait jusqu'aux épaules, serrée par une ceinture de soie souple d'un mauve effacé dont les pans disparaissaient sous l'étoffe et ne s'apercevaient qu'en transparence; le soir, on ne savait si la robe était rose ou jaune, sa nuance douce, fondue,

tout-à-fait neuve, était charmante.) Aussi, comme le cher papa est heureux de présenter sa fille, ensevelie toute vivante sous les dentelles de point d'Espagne et les cachemires des Indes; mais, j'en suis sûr, il doit éprouver moins de satisfaction en se voyant présenter la note de son embonpoint.

Le soir, on danse, on dîne et on fume; on joue au billiard et aux quilles jusqu'à épuisement; on parle très haut et on boit beaucoup. Le jour on assiste régulièrement aux courses de chevaux qui ont lieu à midi, quoique presque toujours en ce lieu dénué d'arbres le soleil s'amuse avec le thermomètre à des libations capricieuses sur le numéro quatre-vingt-dix. Ces courses, quelquefois intéressantes pour la nature froide ailleurs, sont généralement à Saratoga un délire qui outrepasse les plus grands enthousiasmes d'une élection présidentielle ou l'ovation faite autrefois à P. T. Barnum dans les villes qu'il visitait avec son Jumbo.

Lorsqu'on voit défiler devant les tribunes de Saratoga les microscopiques jockeys aux casaques multicolores, on s'étonne que d'aussi petits bonshommes puissent diriger, arrêter et dompter les terribles pur-sang qu'ils montent. On peut en effet s'étonner, car ces nains accomplissent une besogne de géants. Les chevaux les plus nerveux, les plus emballeurs, les plus obstinés deviennent sages et dociles dès qu'ils ont sur le dos le poids infinitésimal de leur infinitésimal cavalier. Et ces mêmes chevaux désarçonnent en un clin d'œil les écuyers les plus brillants! Ces gamins d'une douzaine d'années n'ont point une heureuse existence, mais en revanche, ils reçoivent des

appointements qui dépassent quelquefois $15,000 et des pourboires d'égale valeur; ce n'est pas vilain à un âge où les enfants sont encore en classe! Mais le cauchemar du jockey, c'est la graisse! Il leur faut demeurer maigres—cadavériques, disent quelques-uns! Dans les courses plates, le poids minimum est de 80 livres. En obstacles, l'échelle part de 120 livres. Le jockey de plat qui pèse plus de 106 livres, le jockey d'obstacle qui dépasse 140 livres, doivent renoncer à monter. Alors, finie la gloire, finie la fortune! Pour rester maigres, les jockeys s'astreignent à un régime non point sévère, mais même meurtrier. Je sais des jockeys qui font vingt kilomètres tous les matins, à pied, sous plusieurs épaisseurs de tricots! J'en sais aussi qui, devant monter dans une grande épreuve, restent deux jours sans manger! Ce régime fait bien des victimes, outre les accidents qui sont assez fréquents en obstacles. Mais ce sont là les revers de la médaille... Et la médaille est belle.

Le lendemain de mon arrivée, on a couru un prix important, une bourse assez rondelette. Il y avait sur la piste bon nombre de chevaux, piaffant du pied, qui allaient se disputer ce trophée. Le signal est donné, tous s'élancent; les hommes de battre des mains, les femmes d'agiter leurs mouchoirs. Mais lorsque le vainqueur toucha le but et triompha, une sorte d'ivresse archi-capiteuse s'empara brusquement de l'énorme masse de spectateurs et de parieurs, qui se précipita sur le héros quadrupède au risque de l'étouffer! Vous vous rappelez ce que l'on dit d'un âne attaché au centre d'un feu d'artifice? En proie à un indicible ahurissement, il brait, il rue, il sursaute.

Le triomphateur aurait pu agir de même en présence du feu d'artifice de cris et de bravos qui l'enveloppait. Mais non, c'était tout le contraire, absolument. Tandis que les beaux messieurs et les belles dames lui prodiguaient les flatteries et les caresses jusqu'à tapoter de la main son encolure et baiser sa crinière, lui demeurait immobile, l'œil terne et la tête basse; la sueur coulait dans les sillons sanglants causés par la cravache et l'éperon; puis, tout-à-coup, une réaction de la nature projeta au dehors quelque chose qui tomba indiscrètement sur les bottines des dames... Ce fut le seul témoignage que la foule adoratrice obtint de son idole!...

Et puis on rentra à l'hôtel pour se préparer aux amusements de la nuit.

Et voilà comment cet automne, au premier froid qui traversera le cachemire, on retournera à sa résidence faubourienne parfaitement refait en imagination, ne songeant plus qu'à une chose: y retourner l'an prochain.

IX

Les États-Unis accusaient aux premiers jours de l'an 1911, en dedans de leurs frontières continentales, une population catholique de 14,618,716, que l'*Official Catholic Directory* de 1912 corrige par les chiffres de 15,015,569, une augmentation sur l'année précédente de 396,808. Si on y ajoute le nombre de ceux qui sont aux Philippines, à Porto-Rico et aux îles hawaïennes, le grand total du chiffre des catholiques sous le drapeau étoilé de l'Oncle Sam est de 22,886,027, l'état de New-York venant en première ligne avec 2,778,973.

Constatons toutefois que cette énorme augmentation provient presque exclusivement de l'immigration ; le nombre des conversions est extrêmement faible. Le catholicisme, en florissant sur le sol américain, s'y est peu à peu américanisé ; il y a pris certains caractères bien tranchés qui lui donnent une physionomie très spéciale, admirée de certains catholiques européens, considérée avec méfiance par beaucoup d'autres.

Les catholiques américains montrent en toutes circonstances une grande largeur d'idées, qui se double d'une extrême tolérance ; leur clergé cherche à entretenir des relations cordiales avec les ministres des autres confessions, à se concerter avec eux pour toutes sortes d'œuvres, non seulement sociales ou charitables, mais même religieuses, pourvu qu'elles n'affectent pas un caractère strictement confessionnel.

Leurs traditions de libéralisme remontent d'ailleurs à plusieurs siècles ; dès 1649 les colonisateurs catho-

liques du Maryland proclamaient la liberté de toutes les églises chrétiennes afin, disait leur charte, "d'assurer les bienfaits de la liberté et de la charité réciproque parmi les habitants." Au fameux *Congrès des Religions* de Chicago, le cardinal Gibbons acceptait de présider la séance d'ouverture, et dans son discours rendait grâces à Dieu qu'il y eût "au moins un terrain sur lequel tous pouvaient se trouver unis: celui de la charité, de l'humanité et de la bienveillance réciproques;" et, dans la dernière séance, Mgr. Keane, président de l'Université Catholique de Washington, déclarait "que la condition indispensable pour réaliser l'unité dans la vérité, c'est d'écarter tout esprit d'hostilité et de suspicion."

Les catholiques ont toujours été de loyaux citoyens de la République américaine, très fiers de leur pays et acceptant sincèrement tous les principes qui sont à la racine de sa Constitution, y compris la séparation des églises et de l'état. Comme preuve, je citerai le Rév. Père Malone, de Brooklyn, qui, en dépit de sérieuses remontrances, a tenu tout le temps de son pastorat le drapeau étoilé attaché à la flèche du clocher de son église; et ce discours prononcé il y a à peine quelques semaines, à la messe dite en plein air aux chantiers de la marine américaine à Brooklyn, par le Rév. Père Alexander Doyle, C. S. P., autrefois éditeur du *Catholic World* et aujourd'hui directeur des Missions Apostoliques à l'Université Catholique de Washington: "Je parle au nom des 15,000,000 de catholiques sur cette terre de liberté, en affirmant qu'il n'y a aucun conflit entre l'Eglise catholique et le gouvernement des Etats-Unis, et que tous les cœurs

catholiques acceptent en toute sincérité la forme et l'esprit du gouvernement américain. L'Eglise catholique ne demande aucune faveur de l'Etat; ce sont, et ils doivent rester, deux institutions séparées. L'une et l'autre sont suprêmes. On nous a accusés de vouloir faire servir l'Etat aux fins de l'Eglise; rien n'est plus faux. S'il était aujourd'hui en notre pouvoir de changer l'ordre des choses, nous ne consentirions jamais à l'union de l'Eglise avec l'Etat."

"J'ai toujours appelé l'Amérique la nation providentielle," a dit Mgr. Ireland, archevêque de Saint-Paul, Minnesota. "Comme je crois que Dieu règne sur les hommes et les nations, je crois aussi que la République des Etats-Unis a une mission divine à remplir. Cette mission consiste à préparer le monde par l'exemple et l'influence morale, au règne de la liberté humaine et des droits de l'homme."

Les catholiques américains sont des hommes d'action qui ne mettent rien au-dessus de l'action et sont portés à faire bon marché de la piété spéculative ou mystique. "Notre siècle," écrivait Mgr. Ireland, "n'est pas un siècle de martyrs, d'ermites, de moines. Ce ne sont vraisemblablement plus les types de la perfection chrétienne. Le sermon par excellence qu'on doit prêcher aux catholiques d'aujourd'hui, c'est le sermon de l'action laïque."

Les questions sociales tiennent le premier rang dans les préoccupations du clergé américain. "Les grandes questions de l'avenir seront celles qui concernent l'amélioration du sort des multitudes populaires," a dit Mgr. Keane; et il ajoutait: "Il est d'une importance capitale pour l'Eglise de se ranger constamment e

avec fermeté du côté de l'humanité et de la justice à l'égard des masses." Aussi, lorsque Rome après avoir condamné au silence le Rév. Père McGlynn, voulut lancer un décret d'excommunication contre l'association des *Chevaliers du Travail*, le cardinal Gibbons s'interposa, appuyé par soixante-dix évêques américains sur soixante-seize, et le pape mieux informé renonça à sévir.

C'est dans cet esprit d'action sociale et d'apostolat très moderne que le fameux R.P. Hecker, ex-rédemptoriste, fonda, vers 1860, la *Congrégation des Paulistes*. "L'Eglise," disait-il, "pourvoit au salut de l'âme par des moyens spirituels, tels que la prière, la pénitence, l'eucharistie et les autres sacrements; il lui faut maintenant pourvoir au salut et à la transformation du corps par des sacrements terrestres." Un autre trait du catholicisme américain, c'est la ferme intention de "marcher avec le siècle," et de réconcilier l'Eglise avec la culture moderne. "Nous, les Américains," écrivait Mgr. Keane, "nous croyons dans la simplicité de notre cœur, que nous ne saurions trop étroitement sympathiser avec les idées du siècle où la Providence nous a fait naître."

Tout cet ensemble d'idées religieuses et sociales qu'on a appelé l'*américanisme* est battu en brèche par d'énergiques adversaires. Les jésuites s'y montrent en général très hostiles et, aux Etats-Unis, le clergé catholique allemand, fort nombreux, lutte de tout son cœur contre l'*américanisation* religieuse aussi bien que contre l'américanisation nationale.

❧❧❧

L'an dernier, une église protestante située à l'angle

de la Vingt neuvième rue et de la Cinquième avenue, étalait avec ostentation à sa porte une affiche qui annonçait que, fondée en 1626, elle était la première église érigée en Amérique. Si par Amérique on comprend le Mexique et les différents pays de l'Amérique du Sud, cette assertion est indiscutablement erronée, car il existait déjà dans ces contrées des diocèses d'établis et de fort belles cathédrales, dont la construction remonte à 1526. Le diocèse de Saint-Domingue a été fondé en 1494 et a eu une succession régulière d'évêques depuis. Si on a voulu limiter le mot Amérique aux Etats-Unis d'aujourd'hui, l'erreur est encore manifeste, car la Floride et le Nouveau-Mexique possèdent des églises qui datent de bien avant 1600.

Mais peut-être le révérend ministre retrécit-il son Amérique aux limites de la ville de New-York ; dans ce cas, je ne chercherai pas, pour le moment, à nier la valeur de ses prétentions. Cette église peut cependant s'enorgueillir d'une chose : son service continu depuis la date de sa fondation. Au début de son histoire, elle occupait presque seule Garden street, qui a changé son nom depuis en Exchange Place, à cause de sa proximité du centre des finances et de la Bourse. C'est *the original church in the Fort* dont il est fait mention dans l'histoire de la ville. Son titre corporatif est encore aujourd'hui *The Reformed Dutch Church in Garden Street.* Un urne baptistaire dont on se servait dans cette église et qui date de 1696, fait aujourd'hui partie de la collection des reliques au Musée Métropolitain.

Ce révérend monsieur ne peut pas même revendi-

quer pour son église l'honneur d'avoir été la première du culte protestant dans l'état de New-York; cette distinction, si c'en est une, revient historiquement de droit à Jamestown.

La question est souvent débattue, surtout parmi les protestants, de savoir qui célébra la première messe, où elle fut célébrée et en quelle langue. Les écrivains anciens les plus autorisés ont soutenu l'opinion que le saint-sacrifice fut célébré la première fois par le chef des apôtres, Saint-Pierre, et que le cénacle fut choisi comme lieu du sacrifice. Quant au langage employé, Eckius, religieux allemand du XVIe siècle, maintenait que, dans les premiers temps de l'Eglise, la messe était partout célébrée en hébreu. Cette opinion n'est point partagée par les meilleurs écrivains liturgiques, qui prétendent que, du temps des apôtres la messe était célébrée dans le langage des contrées où se trouvaient les apôtres; de sorte qu'à Jérusalem on la disait en syriaque; à Antioche, Alexandrie et autres villes grecques, en grec; et à Rome, en latin. En conséquence, on croit que la première messe fut célébrée en syriaque.

On se rappelle que c'est dans le cénacle que notre divin Maître institua la sainte-eucharistie. Un écrivain contemporain dit que le cénacle, qui s'élève sur la montagne de Sion, est aujourd'hui l'un des plus grands objets de vénération de la Terre-Sainte. Il est remarquable comme le lieu probable où fut tenu le Dernier Souper; où Notre-Seigneur apparut à ses disciples après sa glorieuse résurrection le lundi de Pâques; où le sacrement de pénitence fut institué, et

où l'on vit Notre-Seigneur converser la dernière fois avec ses serviteurs choisis avant de monter au ciel. C'est également dans ce lieu béni que Saint-Jacques-le-Mineur, appelé le frère de Notre-Seigneur, fut sacré premier évêque de Jérusalem, et une pieuse tradition nous rapporte que c'est là que le "disciple bien-aimé" dit la messe en présence de la Sainte-Vierge qui, dit-on, mourut dans ce saint lieu. La pièce, dit le Père Vétromite, est grande et divisée par une espèce d'alcove. Comme on le sait généralement, la messe ne fut célébrée qu'après la descente du Saint-Esprit, pour les raisons données par de sérieuses autorités—que les apôtres n'osaient pas accomplir un acte aussi auguste avant d'avoir reçu la plénitude du Saint-Esprit; et en second lieu, que, du fait que l'ancienne loi touchant la prêtrise ne pouvait être entièrement révoquée qu'après la descente du Saint-Esprit, le jour de la Pentecôte, on ne jugeait pas convenable de commencer les ministères sacrés avant l'accomplissement de cette révocation.

Le cardinal Bona, parlant des cérémonies et des objets employés dans la première messe, dit que la chasuble de Saint-Pierre fut transportée d'Antioche à l'église Sainte-Geneviève, à Paris, où elle fut soigneusement conservée. Nous avons bien peu d'informations sur les objets employés dans la célébration de la messe dans les premiers temps, mais il est évident qu'elle était célébrée d'une manière en harmonie avec l'office divin, surtout si nous considérons que les apôtres connaissaient tous l'étalage somptueux des sacrifices juifs de la loi mosaïque.

⁂

Il y a quelques semaines à peine, l'Ordre de l'Alhambra, recruté parmi les Chevaliers de Colomb, a fait placer à droite de l'entrée principale du bureau général des douanes à New-York, une tablette en bronze qui indique le lieu où fut dite la première messe dans la métropole américaine, et sur laquelle on peut lire: "A l'intérieur du Fort James, situé en cet endroit, fut offert le premier saint-sacrifice de la messe en 1683, dans la résidence du gouverneur Thomas Dongan, par son chapelain, le R.P. Thomas Harvey, de la Société de Jésus. Erigée par l'Ordre de l'Alhambra en 1912."

Le R.P. Harvey naquit à Londres (Angleterre), en 1635, et fit voile pour la Nouvelle-Hollande durant la vingtième année de l'occupation de celle-ci par les Anglais, pour être le chapelain du gouverneur Thomas Dongan—le seul gouverneur catholique qu'ait jamais eu l'état de New-York—et dit sa messe pour la première fois en cette ville dans la résidence du gouverneur quelques jours après son arrivée. Il était connu sous le nom de John Smith, pour obéir à la loi qui voulait, à cette époque, que le prêtre catholique eut un nom laïque; mais personne dans la colonie n'ignorait son caractère sacerdotal.

⁂

On sera peut-être curieux de savoir où fut dite la première messe sur différents points du continent. Voici ce que j'ai pu noter jusqu'à présent, en faisant d'autres recherches:

Californie, à Monterey, le 16 décembre 1601.

Canada, à Rivières-des-Prairies, le 24 juin 1615; à Montréal, le 18 mai 1641.

New-York (état), dans l'Onondaga, le 14 novembre 1655.

Vermont, Fort Anne, île LaMotte, le 26 juillet 1661.

Michigan, Baie Keweenan, le 24 juillet 1664.

Illinois, Chicago, le 15 décembre 1673.

Louisiane, à l'embouchure du Mississippi, le 3 mars 1699.

Mississippi, à Biloxi, le dimanche de Pâques, 19 avril 1700.

Pennsylvanie, à Philadelphie, en 1706.

L'église Saint-Jean-Baptiste des Canadiens, le seul monument national que les Canadiens-Français possèdent en la ville de New-York, a pris naissance, comme celle de l'Enfant-Jésus, dans une étable. Le premier qui pensa à réunir et à grouper les Canadiens-Français de la ville de New-York en un faisceau religieux fut le R.P. Nicholas, un vieux missionnaire français. Mais la tâche était rude, disséminés comme nous l'étions à cette époque et nous ignorant les uns les autres. Cependant, son travail ne fut pas infructueux. Il eut pour résultat de rapprocher de nous, au commencement de 1882, M. l'abbé Cazeneuve, Provincial des Pères de la Miséricorde aux Etats-Unis, qui conçut le projet de fonder une mission catholique pour les besoins de la colonie canadienne-française de New-York, qui commençait à faire noyau. A cette fin, il convoqua une réunion des Canadiens-Français les plus en vue de la colonie. Douze répondirent à son appel et appuyèrent de tout cœur le projet de ce zélé missionnaire : MM. Joseph Robidoux, Stanislas Viau, André Vertefeuille, Amable

Charbonneau, Emile Contant, Docithé Contant, Télesphore Julien, François Thériault, Elzéar Jalbert, Félix Charbonneau, Noël Bertrand et Jean-Baptiste Champagne. Ce furent les fondateurs de l'église Saint-Jean-Baptiste des Canadiens à New-York.

On improvisa tout de suite une petite chapelle au No. 202 Est Soixante-dix-septième rue. C'était au-dessus d'une écurie; en bas la vache, le cheval piaffait pendant le service divin; le foin et la paille s'obstinaient à s'accoler aux chaussures et nous suivaient à la chapelle quoi qu'on fit; cette atmosphère chaude et sensiblement puante créée par les animaux du bas, nous reportait involontairement au lieu de naissance de l'Enfant-Jésus, et d'instinct on baptisa notre première église: "La Crèche de Bethléem." C'est le 22 février 1882—un mercredi des cendres—que fut dite la première messe pour la colonie. Quelques mois plus tard, M. l'abbé Cazeneuve, dont la santé était chancelante, fut rappelé en France, où il mourut le 10 juillet 1882, huit heures après son débarquement au Havre.

Le soin de perpétuer son œuvre fut confié à M. l'abbé Delacroix de Castrai. Ce dernier, sitôt nommé curé de la nouvelle paroisse, trouva trop modeste la "Crèche de Bethléem," et avec l'approbation des paroissiens et la permission du cardinal-archevêque McCloskey, l'emplacement sur lequel est sise l'église aujourd'hui, fut acheté avec le produit d'une souscription versée par la colonie. Le 1er octobre 1882, un contrat fut signé pour la construction de l'église actuelle, dont les gros frais allaient s'élever à $20,000. Deux mois après le solage était monté et prêt à rece

voir la pierre angulaire. Cette cérémonie fut l'occasion d'une grande fête. Sa Grâce l'archevêque Corrigan, alors coadjuteur de Son Eminence le cardinal-archevêque de New-York McCloskey, officia. Après la pose et la bénédiction de la pierre, le R.P. Aigueperse fit un éloquent sermon sur le texte du premier verset du psaume 126: *Nisi Dominus ædicaverit domum, in vanum laboraverunt qui ædificant eam.* Puis M. l'abbé Kelly, de Brooklyn, passa en revue les faits patriotiques de la race française dans l'Amérique du Nord et fit l'éloge des Canadiens-Français. L'église des Canadiens-Français à New-York était fondée sous le vocable de Saint-Jean-Baptiste.

Le premier baptême enregistré à l'église Saint-Jean-Baptiste des Canadiens, est celui de Joseph-Arthur, fils de M. Félix Charbonneau, né le 8 mars 1882 et baptisé le dimanche suivant, le 12, après les vêpres. Le premier mariage est celui de M. Louis-Alphonse Laurencelle, autrefois de Montréal, et aujourd'hui très bien situé dans le monde des affaires à New-York, avec Mademoiselle Adèle-Alice-Henriette Gingras, fille de feu André Gingras, autrefois menuisier-contracteur de Québec.

Le 17 août 1883, M. l'abbé Delacroix de Castrai résignait en faveur de M. l'abbé F. Tétreau, qui en fut le pasteur jusqu'en 1900, époque à laquelle les RR.PP. du Saint-Sacrement lui succédèrent. L'église est maintenant desservie par eux. Elle va s'agrandir bientôt. En face de sa location actuelle les RR.PP. du Saint-Sacrement sont en train de bâtir une nouvelle église, qui remplacera la première et qui va coûter plus de $500,000, y compris le presbytère, qui

sera la maison mère de la Société du Saint-Sacrement aux Etats-Unis. Dans ce montant n'est pas compris le prix des dix propriétés qu'il a fallu acheter et raser pour l'érection de la nouvelle église, qui sera en forme de croix. L'extérieur sera de pierre grise d'Indiana et la tour centrale, de 42 pieds de diamètre, s'élèvera à 172 pieds au-dessus du niveau de la rue. Deux clochers de 150 pieds de hauteur domineront l'entrée principale sur Lexington avenue.

Je ne me rappelle plus le nom de tous les vicaires qui ont aidé ces divers missionnaires dans leur apostolat, mais il en est un dont le nom est resté profondément gravé dans le cœur de la colonie : M. l'abbé E. O. Corriveau, de Québec. Directeur de conscience pendant son séjour chez nous, qui a été de trop courte durée, il a répondu à toutes les personnes qui s'adressaient à lui, donnant aux unes des raisons de croire, aux autres des moyens de vivre chrétiennement au milieu du monde. Il a mesuré ses conseils aux forces de chacun. Il a dirigé toutes sortes d'âmes ; à toutes il a dit ce qu'il convenait. Les âmes mortes, il les a réveillées ; celles qui revenaient à la vie, il les a aidées ; les âmes tièdes, il les a secouées ; les âmes malades, il les a guéries, ou tout au moins soulagées ; les âmes fortes, il les a conservées ; les âmes héroïques, il les a gardées. Aux âmes délicates, il a donné un pain léger ; aux âmes mystiques, il a parlé un langage divin. Rien n'a pu calmer les ardeurs et les enthousiasmes de son cœur. Sa pensée entière était pour ses amis, dans sa personne, dans ses entretiens. Cette piété qui touchait à la sainteté se manifestait dans le

geste et le regard, dans ses traits et dans sa figure plus éloquente encore que sa parole si douce et si empreinte d'onction apostolique. De là les attraits uniques de son commerce et de sa conversation ; de là l'amour, la vénération et le dévouement qu'il inspirait, et dont on ne cesse de parler encore aujourd'hui.

Il y a quelques années, alors qu'il était curé à Sainte-Pétronille-de-Beaulieu, Île d'Orléans, près de Québec, il vint passer ses vacances à New-York pour nous témoigner encore une fois de ses belles et chaudes sympathies. Un dimanche, pendant qu'il offrait le saint-sacrifice de la messe à l'église Saint-Jean-Baptiste des Canadiens, le R.P. Letellier, le supérieur de la Société du Saint-Sacrement, commença son sermon par ces sympathiques paroles : "Nous avons ici au milieu de nous un bon et digne prêtre que vous avez possédé pendant trois ou quatre ans. Son ministère à New-York a été très actif et personne, je le sais, n'oublie le zèle et le dévouement qu'il a déployés pour ses compatriotes. La preuve en est dans les réceptions qu'on lui a offertes depuis qu'il est au milieu de nous. Nous récoltons en ce moment ce qu'il a semé et je suis heureux, tant en votre nom qu'au mien, de le remercier publiquement, et prions Notre-Seigneur ici présent de le récompenser, de le bénir, et de bénir ses travaux dans la paroisse qu'il dirige au Canada."

J'espère que ces quelques lignes pauvrement écrites lui tomberont sous les yeux, pour qu'il apprenne que le souvenir du Père Corriveau est aussi vivace aujourd'hui que jadis parmi les membres de la colonie canadienne-française à New-York.

Le 28 janvier 1887, Son Eminence le cardinal-archevêque Taschereau, de Québec, arrivait à New-York, en route pour Rome, où Elle devait assister pour la première fois au Consistoire, et en même temps y recevoir le chapeau de cardinal, et Elle voulut bien honorer l'église Saint-Jean-Baptiste des Canadiens en y disant la messe le lendemain de son arrivée.

Son Eminence fit son entrée solennelle à huit heures, accompagnée des abbés Marois, Tétreau et Corriveau. De l'entrée de l'église au sanctuaire, sur l'allée principale, des jeunes filles vêtues de blanc formaient une double haie et saluèrent Son Eminence au passage en jetant sous ses pas une profusion de fleurs et de petits bouquets. L'église décorée avec un goût parfait, avait un air de fête tout particulier, avec ses gracieuses guirlandes de fleurs, de verdure et de feuilles d'érable. Au-dessus du maître-autel on lisait les inscriptions suivantes : *Rome et Québec* et *Bénis tes enfants.* Sur les murailles : *Tu es la gloire de notre Canada* et *We give to thee our loving allegiance.*

Son Eminence célébra le saint-sacrifice—une messe basse avec chants et musique—assistée de M. l'abbé Marois, son secrétaire, qui devait l'accompagner jusqu'à Rome, et de M. l'abbé E. O. Corriveau, vicaire de l'église Saint-Jean-Baptiste des Canadiens. Dans le chœur on remarquait MM. les abbés F. Tétreau ; L. Z. Chandonnet, de Amawalk Station, N. Y. ; Joseph Brouillet, de Worcester, Mass. ; W. Smith, de Brooklyn, N. Y. ; L. Acorsini, de Paterson, N. J. ; RR.PP. Anacletus et Pamphilus, O.S.F. ; aussi les Frères Justin, visiteur des écoles de la doctrine chrétienne de la province de New-York, Antonin et Jérémie, du

Collège Manhattan; et à la place d'honneur, M. Henri Hoguet, président du Catholic Protectory.

À la fin de la messe on transporta le Saint-Sacrement de l'église à la sacristie, et Son Eminence alla s'asseoir sur un trône magnifique, surmonté de ses armes, et préparé pour la circonstance. M. Léon Bossue dit Lyonnais entra alors dans le sanctuaire et prenant la parole au nom de la congrégation canadienne, remercia Son Eminence d'avoir bien voulu honorer notre modeste église de sa présence, et offrit ses plus respectueuses et cordiales félicitations sur son élévation au cardinalat. Il termina son discours en priant Son Eminence d'accorder sa bénédiction à la colonie canadienne de New-York.

Une élève de l'école paroissiale, dirigée par les Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame, Mademoiselle E. Lamothe, présenta à son tour au cardinal, en l'accompagnant d'une jolie allocution enfantine, les armes de Son Eminence, superbe écusson en fleurs naturelles, portant en inscription sa devise: *Tales ambio defensores.* Tous les élèves de l'école entonnèrent alors *Vivat pastor bonus* et la foule des fidèles s'agenouilla religieusement pour recevoir la bénédiction du cardinal-archevêque. Son Eminence répondit à ces adresses en termes émus, exhortant les Canadiens-Français à conserver leur langue et leur foi.

Tous les assistants furent alors présentés à Son Eminence par M. l'abbé Tétreau, et chacun eut le bonheur d'aller s'agenouiller à ses pieds et de baiser son anneau pastoral.

Après avoir déjeûné au presbytère de l'église, Son Eminence se rendit au Couvent des Sœurs de la Con-

grégation Villa-Maria pour y bénir cette institution. Les élèves formèrent cercle dans le grand salon, et après que Son Eminence eut pris son siège, Mademoiselle Octavie Barbe, jeune élève de la communauté, déclama à ravir une magnifique adresse et offrit au cardinal un joli petit bateau fait de fleurs et portant ces mots: *Bon voyage!* Une autre jolie adresse fut lue en anglais par Miss Mary O'Brien.

Le lendemain Son Eminence partait pour l'Europe.

Quelques jours plus tard, l'église Saint-Jean-Baptiste des Canadiens recevait la visite de Mgr. Grandin, évêque du Territoire du Nord-Ouest. Il était accompagné de son grand vicaire, M. l'abbé J. M. Lestanc, et de M. l'abbé H. Beillevaire, curé de Edmonton. Ce dernier allait dans sa famille, à Sainte-Pazanne, Loire-Inférieure, France. Mgr. Grandin et son grand-vicaire se rendaient à Rome pour assister au Conseil Général des Oblats.

M. Geo. M. Fairchild, jr., qui s'est si chaudement intéressé à la cause des Canadiens tout le temps qu'il a habité New-York, donna le soir même de l'arrivée du distingué prélat un grand dîner en son honneur, à sa magnifique résidence de Hackensack, N. J., auquel étaient invités en outre de Sa Grâce, M. l'abbé F. Tétreau et M. Léon Bossue dit Lyonnais. Monsieur et Madame Fairchild, qui est la petite-fille du nestor de la presse canadienne, le patriote John Neilson, firent les honneurs de leur maison avec une grâce toute princière. La famille Fairchild habite aujourd'hui le Canada, et son absence de New-York est vivement regrettée par la colonie bilingue canadienne,

parmi laquelle elle a laissé d'agréables souvenirs.

Mgr. Grandin dit la messe à l'église Saint-Jean-Baptiste des Canadiens le lendemain matin et reçut dans la journée la visite de Gabriel Dumont, le lieutenant de Riel. Ils conversèrent longtemps ensemble dans la langue maternelle de Dumont, le Cris, du Nord-Ouest et de l'insurrection de 1885.

J'eus alors une belle occasion de causer avec Mgr. Grandin des troubles du Nord-Ouest. Sa Grandeur attribuait les conséquences funestes de ce soulèvement regrettable, moins aux mauvaises dispositions du gouvernement fédéral qu'à l'incurie et à la mauvaise volonté des employés du gouvernement dans le Territoire—bureaucrates prévenus et méchants—qui traitaient les métis d'une manière peu justifiable, les pri vant de leur liberté civile et gênant même leur liberté religieuse. C'était bien aussi l'opinion de Louis Riel, à qui j'ai souvent eu le plaisir de rendre visite lors de son internement sous le nom de Drouin, à l'Asile des Aliénés de Québec; mesure qui avait dû être prise pour lui sauver la vie, car il avait rudement excité ses ennemis—les fanatiques orangistes—en allant, en dépit des conseils de ses plus chers amis, à la Chambre des Communes prêter serment comme représentant de Régina, alors que sa tête était à prix. Mais ce dernier tenait, non sans quelque raison, le gouvernement d'Ottawa responsable des actes de ses subordonnés.

X

Il avait fait ce jour-là une chaleur accablante, et l'air qui ne semblait pas assez pur pour être respiré à Manhattan, avait décidé mon ami Jules et sa femme à traverser la baie, autant pour se rafraîchir que pour me demander l'hospitalité du repas du soir.

En sortant du bateau, à Saint-Georges, ils furent tout surpris, en regardant le firmament, d'y découvrir d'épais nuages se jouant dans l'espace, s'étendant et se resserrant avec une incroyable activité, comme un cœur qui palpite. Ce qui les inquiéta quelque peu, car la femme de mon ami a une peur atroce des grondements du tonnerre, et mon ami Jules lui-même, sans être superstitieux, préfère une musique plus calme et moins énervante.

Ils avaient à peine franchi le seuil de ma modeste maison de campagne qu'on entendit de sourds roulements, des craquements clairs et précipités, et par la fente de la nuée déchirée par l'éclair, on ne voyait plus du ciel qu'une fournaise ardente, une plaine de lave et de feu, aurait dit Alphonse Karr, s'il eût fait route avec eux.

—" Dieu, quelle tempête ! " s'écria madame, toute blanche de terreur. " Fermez-vite vos fenêtres."

—" Calmez-vous," lui dis-je. " Ce n'est pas si dangereux que cela."

Et à table, chacun émit son opinion sur ce phénomène tant redouté des natures superstitieuses ou simplement nerveuses.

—Je ne connais pas, lui dis-je, de timidité plus pitoyable que celle éprouvée, pendant un violent orage, par les personnes qui ont été élevées dans la crainte des effets de la foudre, ou dont les nerfs sont trop sensitifs pour en subir le choc. Il est vrai qu'aujourd'hui encore l'éclatante lumière de l'éclair s'enveloppe pour nous dans les ténèbres d'un impénétrable mystère. Mais, avant tout, il est bon de vous faire remarquer, ma chère amie, que ce n'est pas le bruit du tonnerre qui est à craindre, mais le jet de l'éclair. Bien que les grondements du tonnerre effrayent toujours, lorsqu'on entend le tonnerre tout danger est passé pour l'instant; le danger n'existe même plus pour une personne qui a vu l'éclair, car si elle devait être foudroyée, elle ne verrait ni n'entendrait le coup dont elle serait frappée. Il est démontré aujourd'hui par un grand nombre d'observations, que l'homme atteint par l'éclair de manière à perdre à l'instant même connaissance, tombe sans avoir rien vu, rien entendu, rien senti. Cela s'explique facilement, puisque l'électricité est animée d'un mouvement aussi rapide que la lumière et beaucoup plus rapide que le son. "L'œil et l'oreille," dit Camille Flammarion, "sont paralysés avant que l'éclair et le tonnerre aient pu faire impression sur eux, de sorte que quand les foudroyés reprennent connaissance, ils ne peuvent s'expliquer l'accident dont ils ont été victimes."

Et l'ami Jules, pour me fournir l'occasion de goûter à mon plat, et excuser sa timidité involontaire, nous raconta un fait dont il avait été témoin dans la Gaspésie, quelques années auparavant:

Il revenait de la pêche avec d'autres personnes

quand l'orage se déclara. Dans un champ qu'ils avaient à traverser pour se rendre à l'habitation, ils rencontrèrent un laboureur dans la posture ordinaire d'un homme qui a tenu les mancherons de la charrue; il ne bougeait pas et son attelage continuait lentement sa route. Le malheureux avait été frappé par la foudre et cloué sur place. Evidemment ils ne purent comprendre comment un cadavre humain restât debout, un peu penché, sans un appui pour empêcher sa chute, puisque cette posture est en contradiction avec les lois de l'équilibre...

—Mais avec un agent aussi fantastique que celui dont nous nous occupons actuellement, lui répondis-je, rien n'est surprenant, on peut s'attendre à tout.

—En touchant le cadavre, continua Jules, il perdit son équilibre et retomba dans le sillon qu'il venait de tracer avec sa charrue. On le transporta chez lui et le médecin de l'endroit qui en fit un examen minutieux, déclara que l'énergie électrique n'avait produit aucune brûlure, que l'épiderme était même vierge de la carbonisation si fréquente en pareil cas; ses vêtements seuls dégageaient une odeur nauséabonde semblable à celle du soufre enflammé. Mais, chose incroyable, la foudre lui avait complètement rasé les cheveux et la barbe aussi correctement que si la victime, avant l'accident, eut demandé à un barbier de le rendre chauve pour le reste de ses jours.

—Votre récit est fort intéressant, mon cher Jules, mais ne prouve en aucune façon que le danger par la foudre soit inévitable, lui expliquai-je. Que le fluide subtil, accumulé en grandes masses dans les nuages, tue un homme, cela ne doit pas nous étonner, quand

nous contemplons les merveilleux résultats et les prodiges de force accomplis par l'électricité, incomparablement plus faible, de nos laboratoires. Ce qu'il y a d'étonnant dans la foudre, c'est sa variété d'action. Si la foudre cause quelquefois la mort, il ne faut pas oublier qu'elle exerce parfois une influence bienfaisante sur les malades qu'elle frappe. L'histoire nous rapporte qu'un homme paralysé de tout le côté gauche depuis son enfance, fut foudroyé dans sa chambre à Boston, Mass., le 10 août 1807. Il perdit connaissance pendant vingt minutes; mais au bout de quelques jours, il retrouva graduellement, et pour toujours, l'usage de ses membres. Par contre, il fut atteint de surdité. Une autre personne, pour n'en pas citer d'autres, paralysée pendant trente-huit ans, retrouva subitement, à l'âge de quarante-quatre ans, et à la suite d'un coup de foudre, l'usage de ses jambes. Ce fait est raconté par le docteur Wm. B. Neftel, célèbre par ses nombreux ouvrages de thérapeutique galvanique, qui n'a jamais pu s'expliquer de quelle façon le fluide subtil avait accompli ce véritable miracle.

Faut-il attribuer ces guérisons à l'émotion, à un bouleversement général qui ramène la circulation à son cours normal? Ou bien faut-il accorder à la substance électrique encore bien inconnue des physiciens et des physiologistes, une action propre capable de triompher des maux les plus enracinés?

D'autres vous répondrons.

Du reste, continuai-je, il est parfaitement établi que les fenêtres fermées, les lits de plumes, les paratonnerres et autres engins préventifs, n'offrent aucune immunité pour ceux que la foudre a choisis pour vic-

times. Car s'il en était autrement, comment pourrions-nous expliquer les causes qui produisent les perturbations magnétiques, les *affolements* de l'aiguille, comme les appellent les marins ? Il est certain que les courants d'air n'y sont pour rien ; par les ouragans les plus forts, on voit souvent l'aiguille rester en repos.

La théorie de l'éclair est aujourd'hui assez bien établie. Pendant l'orage les nuages représentent la région de la charge positive et la terre celle de la charge négative, et comme l'air est toujours un sentier relatif de forte résistance, l'éclair parcourt de préférence un chemin moins lourd à traverser lorsqu'il le trouve ; de là son choix de hauts arbres, poteaux télégraphiques, clochers d'église, ou même les mâts d'un navire pour descendre à terre.

Pour qu'une décharge électrique entre de son propre gré par la fenêtre sur les ailes d'un courant d'air, il faudrait de toute nécessité que ce courant d'air eut un plus fort pourcentage d'humidité que le corps de l'atmosphère. Or ceci est peu probable par un temps pluvieux. Il est donc raisonnable de croire que ceux qui laissent leurs fenêtres et portes ouvertes pendant l'orage, ne courent guère plus grand risque que ceux qui les tiennent fermées. Soyez bien persuadés que si la foudre prend fantaisie de se choisir un gîte, elle ne sera pas cérémonieuse sur la façon d'entrer chez vous, et qu'elle aura bientôt raison de vos volets et de vos verroux.

Je vous le répète, une peur irraisonnable et illogique de la foudre est à déplorer. Les personnes qui en souffrent ont droit à nos sympathies sans doute, mais elles sont bien coupables de l'encourager. Ceux qui

succombent à cette faiblesse, se privent, pour éviter un danger trop minime pour lui donner même une expression arithmétique, de contempler l'un des plus beaux comme des plus étonnants spectacles de la nature et d'entendre la plus merveilleuse des symphonies. Ecoutez :

Le tableau se déroule presque toujours dans un prélude mineur d'une tristesse lointaine *(andante agitato)*, alors que l'accumulation des vapeurs de la terre se lève de l'ouest pour obscurcir le soleil et se r pandre en pleurs sur la terre. La nature silencieuse devient morne devant ce boursoufflage tumultueux des nuages, se roulant les uns sur les autres, s'entrechoquant, illuminant par intervalles le firmament de simples lueurs diffuses ou de plaques lumineuses, tantôt de rayons frémissants d'une éclatante blancheur qui parcourent tout l'espace en partant de l'horizon, comme si un pinceau invisible se promenait sur la voûte céleste ; quelquefois les rayons inachevés n'atteignent pas le zénith, mais le jeu se continue sur un autre point ; un bouquet de rayons s'élance, s'élargit en éventail, puis pâlit et s'éteint. D'autres fois, de longues draperies dorées flottent au-dessus de la tête du spectateur, se replient sur elles-mêmes de mille manières, et ondulent comme si le vent les agitait. En apparence, elles semblent peu élevées dans l'atmosphère, et l'on s'étonne de ne pas entendre le frôlement des replis qui glissent l'un sur l'autre.

Alors se fait entendre le trémolo du bruissement des feuilles qui frissonnent par anticipation de la secousse qu'elles vont éprouver, quand à peine un léger zéphir rase la terre *(allegretto tranquillo)*. Le vent en

tourbillons s'avance *(allegretto scherzando)*, enlevant de terre toutes choses de force inférieure pour les faire pirouetter dans l'espace aussi gracieusement que pourrait le faire un jongleur de foire foraine. La pluie commence à tomber, timidement d'abord *(lento)*, puis s'animant de seconde en seconde jusqu'à ce qu'elle ait atteint son paroxysme, se répand généreuse et puissante aux accompagnements des éclats de la grosse caisse et des cymbales de la nature *(presto furioso)*. Ces quelques mesures de cacophonie wagnérienne terminées, l'orage se calme peu à peu, les basses-tailles électriques changent de diapason, se mettent à la sourdine et se font entendre plus faibles *allegro ma non troppo)*. Alors succède à cette bacchanale de la voie éthérée l'entrée triomphante du soleil, ce roi des planètes, traînant à sa suite la nature rafraîchie et purifiée *(allegro maestoso)*. Ceux qui dans un pareil moment se couvrent la tête d'un édredon ou qui se renferment dans des chambres noires, au risque d'y suffoquer, se refusent un spectacle incomparable, qu'ils ne peuvent se payer dans aucun théâtre du monde...

—Eh ! mais, dites-donc, me lança madame quelque peu irritée de ma philosophie contrariante, vous qui défendez si bien la foudre, pourquoi pleut-il ?

—Il n'est pas en notre pouvoir, ma chère amie, de remonter à la cause première, pas plus du reste pour ce phénomène que pour tous les autres phénomènes naturels, mais on sait au moins dans quelles conditions se forme la pluie. Dans l'opinion courante, on se représente les nuages comme de grands réservoirs remplis d'eau, qui vident une partie de leur contenu

en passant sur nos têtes. Cette manière d'expliquer la pluie est très simple, mais absolument inexacte. On a mesuré, en effet, la quantité d'eau que contiennent les nuages; même pour les plus gros elle est réellement insignifiante. Supposons qu'un nuage épais de mille mètres " crève," pour employer l'expression usuelle, et crève si complètement que toute l'eau qu'il contient tombe sur le sol, laissant à sa place le ciel bleu. Même dans ce cas extrême et qui ne se produit jamais, il est à peine besoin de le dire, la quantité d'eau totale que ce nuage verserait sur la terre y ferait une couche de trois à quatre millimètres d'épaisseur seulement. Or des chutes de pluie de dix ou vingt millimètres ne sont pas rares. Ce ne sont donc pas les nuages qui nous versent directement la pluie. On sait que l'air contient en tous temps une quantité plus ou moins grande de vapeur d'eau invisible et qu'un refroidissement suffisant détermine la condensation de cette vapeur en eau liquide. Une carafe d'eau froide, transportée dans une pièce chaude, se recouvre immédiatement d'une couche d'eau provenant ainsi de la condensation de la vapeur qui existe dans l'atmosphère; la quantité d'eau condensée est d'autant plus grande que l'atmosphère est plus humide et le refroidissement plus intense. Or il existe, dans l'atmosphère, une cause incessante de refroidissement : les mouvements ascendants dont l'air peut être animé. La pression atmosphérique diminue à mesure qu'on s'élève ; une masse d'air qui monte augmente ainsi progressivement de volume, " se détend," pour employer l'expression technique, et cette détente est accompagnée d'un refroidissement impor-

tant. La détente d'un gaz est le procédé de réfrigération le plus puissant que l'on connaisse ; l'industrie l'emploie couramment et, avec des dispositions convenables, on obtient par ce moyen des températures de plus de deux cents degrés au-dessous de zéro.

L'air se refroidit donc toutes les fois qu'il est forcé de monter ; c'est pour cette raison que la température est de plus en plus basse à mesure que l'on s'élève. Dans notre atmosphère, l'abaissement de température est au moins d'un demi-degré par cent mètres, souvent même beaucoup plus grand. Après une ascension de trois mille mètres, par exemple, l'air se trouvera donc plus froid de quinze degrés au moins.

Telle est la cause véritable de la production de la pluie. Dans une colonne d'air qui monte, la condensation de la vapeur d'eau commence à l'altitude où le refroidissement a atteint une valeur suffisante. Il se forme alors une multitude de gouttelettes d'eau extrêmement petites dont l'ensemble constitue un nuage. Ce nuage grossit et devient de plus en plus dense, tant que le courant ascendant continue. Dès que la quantité d'eau ainsi condensée dépasse quatre grammes environ par mètre cube d'air, les gouttelettes deviennent trop grosses pour rester en suspension dans l'atmosphère, la pluie commence. Ce n'est pas en réalité le nuage qui verse l'eau qu'il contient ; celle-ci tombe de l'endroit où le nuage se forme et représente l'excès de l'eau condensée sur la quantité qui peut rester dans le nuage lui-même. Un nuage ne diminue pas à mesure que la pluie tombe ; il ne perd rien en réalité...

Cette conversation aurait duré toute la nuit, si le

temps ne se fut tout-à-fait remis au beau. Mes hôtes en profitèrent, et après nous avoir souhaité une bonne nuit, ils reprirent le chemin de leur foyer.

⁂

Dans les dernières semaines de l'année 1800, un jeune Breton vint à Paris pour solliciter du ministre de la police sa radiation de la liste des émigrés. Il s'appelait le chevalier Joseph Picot de Limoëan. Le chevalier, qui avait alors trente-deux ans, nous raconte G. Lenôtre, à qui j'emprunte les éléments de cette chronique, était un de ces gentilshommes qui, dès leur vingtième année, lancés dans la chouannerie bretonne, avaient mené la vie aventureuse des partisans, connu les nuits sans repos, les hivers sans abri, proscrits, traqués, mis hors la loi, devenus bandits. Il avait beaucoup fait la guerre aux Bleus, un peu attaqué les diligences, sport très en honneur au temps du Directoire, et conspiré contre tout le monde. Très assagi depuis la pacification de la Vendée, il disait à tout venant qu'il rêvait de la vie régulière; il se targuait d'être soumis aux lois, d'admirer Bonaparte et de ne fréquenter qu'un monde choisi de royalistes venus à récipiscence et de bonnes dames dont la Révolution faisait toute la politique. Le chevalier de Limoëan poursuivait, au reste, un autre rêve, en séjournant à Paris, que d'y assurer "la tranquillité la plus absolue;" il y venait pour assassiner le Premier Consul.

Le 3 nivôse de l'an IX, Limoëan, Saint-Réjant et un nommé Carbon, qui avait été domestique de Limoëan, mirent à exécution le projet conçu d'avance d'assassiner le Premier Consul, qui devait, ce soir-là, se

rendre à l'Opéra de la rue de la Loi, pour la première audition d'un oratorio de Haydn : *Saül.*

Sur une charrette traînée par un cheval de piteuse apparence, on avait placé une futaille remplie de poudre, fortement cerclée de fer et couverte d'une bâche supportée par des cerceaux rivetés. Limolëan, Carbon et Saint-Réjant s'engagèrent avec cette charrette dans la rue Nouvelle-Egalité. Limolëan tenait le cheval par la bride, les deux autres ramassaient les " grès et les cailloux qu'on trouvait " et les glissaient, tout en marchant, sous la bâche. On se rendit de la sorte place du Carrousel. Les trois chouans se séparèrent alors. Limolëan posté au coin du Carrousel doit avertir de l'arrivée du Consul son compagnon Saint-Réjant, qui, sa pipe à la bouche, bien en feu, est chargé d'allumer la fusée d'amadou. Huit heures sonnent; les cavaliers de l'escorte sortent déjà de la Cour des Tuileries. Saint-Réjant guette le signal que doit lui donner Limolëan... Mais Limolëan ne bouge pas. Déjà les grenadiers de la garde approchent au grand trot de leurs chevaux ; ils s'engagent dans la rue Saint-Nicaise. Saint-Réjant, surpris, saisit la fusée, approche sa pipe... et une détonation formidable fut perçue bien loin hors de Paris. La voiture du Consul était passée. Comment? On ne sait.

Le 1er avril, le tribunal criminel condamna à mort Carbon et Saint-Réjant. Toutes les recherches faites pour retrouver Limolëan avaient été vaines, et l'on se plaisait à conclure qu'il s'était fait justice en se jetant à l'eau du pont Royal; cette opinion réconfortait l'amour-propre déçu des policiers, mais elle était d'ailleurs complètement erronée. Grâce au crédit du

Père de Clorivière, qui était son oncle et parrain, il avait trouvé un refuge dans les caveaux abandonnés de l'église Saint-Laurent, où il resta quatre mois. Dévot autant que fier, ne voyant dans son action que la volonté de Dieu, il ne voulait pas se soumettre au jugement des hommes. Le fait est que son âme, depuis la nuit du crime, s'était transformée ; de pieux il était devenu mystique. Le P. de Clorivière qui, sans nul doute, fut l'enthousiaste artisan de cette conversion, aurait seul pu dire quelles en ont été toutes les étapes : la première fut le remords, le remords né dans le cœur de Limolëan à la minute précise de l'attentat. Il est avéré qu'en apercevant l'escorte du Consul sortant des Tuileries, il ne donna pas le signal qu'attendait Saint-Réjant ; celui-ci ne fut averti de l'arrivée de la voiture que lorsqu'il la vit ; lui-même d'ailleurs confia au P. de Clorivière, qu'en allumant sa fusée, il avait adressé "une prière à Dieu pour lui demander de détourner le coup si Bonaparte était nécessaire au repos de la France."

Surprenants revirements de conscience qui font apprécier le mot de Bonald : "Des sottises faites par des gens habiles ; des extravagances de la part des gens d'esprit ; des crimes commis par d'honnêtes gens, voilà toute la révolution."

La seconde station de la pénitence de Limolëan fut une cruelle déception d'amour. Désespéré, Limolëan partit pour Saint-Malo, s'engagea comme simple matelot sur un bateau marchand qui le transporta en Angleterre, d'où il s'embarqua pour l'Amérique, vivant plusieurs mois à New-York, dans une mansarde de la rue Williams, sous le nom de Guitry ; il dessinait avec

talent et gagnait sa vie en peignant des portraits. Il était, cependant, manifestement en proie à une obsession qui l'empêchait de se fixer, vivait en nomade, " l'air inquiet de quelqu'un qu'on poursuit."

En 1806, il est à Savannah, en Géorgie; un an plus tard il parcourt la Caroline du Sud; puis on le trouve à Baltimore, où l'idée lui vient d'entrer au séminaire des Sulpiciens de Sainte-Marie, pour une " retraite de quelques jours et penser à ce qu'il doit faire." La retraite dura trois mois; il s'était remis au latin et décidé à prendre l'habit religieux.

Aux États-Unis, on ignora toujours—et on ignore encore—sa véritable identité; il s'était inscrit au séminaire de Baltimore sous le pseudonyme de Clorivière; c'est sous ce nom qu'il reçut la tonsure au carême de 1807. Le 1er avril 1812, il était ordonné prêtre et l'archevêque de Baltimore, Mgr. Carroll, lui confiait la cure de Charleston, dans la Caroline du Sud. Le hasard le servait mal; la population de Charleston, naissant à peine à la civilisation, manifestait à cette époque des tendances ultra-révolutionnaires, et ce prêtre, émigré français, ami avéré des Bourbons, fut mal reçu; sa charité et sa piété ne purent vaincre ces préjugés; on huait ses sermons, on l'injuriait pendant la messe, et il en était réduit, pour tout ministère, à enseigner le catéchisme aux petits enfants. Un jour, c'était dans l'été de 1814, un journal parvint à Charleston, annonçant la chute de Napoléon et le rétablissement des Bourbons. Limolëan, exultant, ivre de joie, fou, ne put retenir en pleine rue un cri enthousiaste de *vive le roi !* qui lui valut aussitôt trois coups de fusil; ses ouailles par-

laient de le lyncher Une famille catholique lui offrit un asile, mais, découragé, il pria ses supérieurs de le relever de ses fonctions; il lui tardait, d'ailleurs, de rentrer en France. Sa place était retenue, ses bagages embarqués à bord d'un navire en partance pour le Havre, quand une personne pieuse le supplia "de ne pas quitter un pays où le besoin de prêtres se faisait si cruellement sentir et d'accepter la direction des Sœurs de la Visitation à Georgetown." Limolëan—ou plutôt le P. de Clorivière, puisque c'est sous ce nom seulement que son souvenir a survécu aux États-Unis—jugea le sacrifice digne de sa pénitence; il courba le front et accepta; jamais il ne revit sa Bretagne. Les Dames de la Visitation considéraient leur aumônier comme un saint, et un peu aussi comme un martyr; quoiqu'il fut encore éloigné de la soixantaine, il avait l'allure d'un vieillard, cassé, dolent, et hanté de souvenirs pesants; rien, paraît-il, ne peut exprimer "l'air de piété humble et fervente dont il officiait la nuit de Noël;" pendant toute la soirée qui précédait la messe, il restait prosterné, en prières devant le tabernacle; et nul ne pouvait soupçonner le tragique pèlerinage qu'accomplissait alors sa pensée; il revivait la nuit du 3 nivôse, revoyait l'angle du Carrousel, la charrette avec sa bâche; il songeait à l'échafaud de ses deux amis. Il mourut en septembre 1826; on l'enterra dans la crypte de la chapelle qu'il avait élevée, et depuis lors, paraît-il, sa tombe n'a jamais manqué de fleurs fraîches ni de cierges allumés.

XI

Vous souvient-il encore de la grande visite que nous fit, le 6 janvier 1887, le club de raquettes "Le Canadien," de Montréal, entraînant à sa suite presque tous les clubs de raquettes de la Province de Québec ?

Certains sceptiques prétendirent—bien que l'invitation ne vînt pas de nous—que cette hospitalité était fort intéressée et que, New-York étant un grand bazar, ses habitants en accueillant les visiteurs avec amabilité, voire même avec empressement, se conduisaient en négociants habiles qui savent que les mouches ne se prennent pas avec du vinaigre. Il y eut même des jaloux pour dire que cette série de fêtes n'avait été qu'un prétexte à une colossale exploitation des touristes généreux par une population avide et indélicate. Mais laissons les mécontents à leurs mécontentements, et demandons-nous si l'hospitalité canadienne en cette occasion spéciale n'a pas dépassé de beaucoup une hospitalité qu'une très vieille forme de langage prête exclusivement à l'Ecosse.

Certes, je ne m'occuperai pas des voyageurs descendus dans les hôtels; les hôteliers de New-York, comme leurs confrères de tous les pays, savent faire payer en beaux écus sonnants l'hospitalité qu'ils donnent. Ceux dont je veux parler, ce sont les braves gens qui ont fait à leurs parents et amis de New-York la bonne surprise de tomber chez eux à l'improviste, de s'installer dans leurs chambres, d'occuper leurs lits, de boire et manger à leurs tables, et de les

instituer leurs guides dans les promenades que leur curiosité ou leur caprice leur faisait désirer.

Quand les gens vont s'installer à la campagne, ils ont toujours soin de créer des chambres d'amis. Pourquoi ? Tout simplement parce qu'ils savent que la villégiature les ennuiera, et qu'avec quelques visiteurs l'ennui sera moins lourd à supporter. Mais la réciproque n'est pas vraie à New-York ; nous ne nous ennuyons pas, et quand il nous vient des hôtes, nous nous efforçons de leur prouver qu'il en est ainsi.

De longtemps on n'avait vu à New-York démonstration aussi pittoresque, aussi imposante et aussi enthousiaste que celle qui eut lieu lors de cette agréable visite. La grande métropole, d'ordinaire toute aux affaires et à la spéculation, semblait être ce jour-là en grand chômage, et une foule curieuse, mais fort sympathique se pressait sur la route parcourue par les visiteurs, ouvrant de grands yeux, battant des mains à tout rompre, ne sachant quoi le plus applaudir, ou la belle tenue et les singuliers costumes des hommes, ou l'admirable précision avec laquelle jouait l'excellent corps de musique de la cité de Montréal, qui, entre parenthèses, a capté la plus haute appréciation pendant les deux jours qu'il a été parmi nous.

Bien avant six heures du matin, la députation chargée de les recevoir—

DE LA PART DU CANADIAN CLUB.

MM. Arnold J. Gates, président ; Dr. R. B Cummings, secrétaire ; Thomas W. Griffith, Dr. S. R. Ellison, James Hagan, C. J. Rechenberg, W. W. Scott, William J. Palmer, Eugene M. Cole, J. Thomson Willing, Edward Litchfield, John R. Steven, E. E. Williams, Vincent W Fox, Tucker David, A. M. Steward, F. G. Gillespie, James T. Longley.

DE LA PART DU CLUB DE RAQUETTES ORITANI.

MM. Geo. M. Fairchild, jr., président ; M. Balch, secrétaire ; Dr. Frank Ferguson, James Fraser, Wm. B. Ellison, Jackson Wallace, Wm. P. Ellery, William Allaire Shortt, W. J. Weldon, I. W. Bingley, E. E. Williams.

DE LA PART DE LA COLONIE CANADIENNE-FRANÇAISE.

MM. Joseph Payez, sr., président ; Léon Bossue dit Lyonnais, secrétaire ; l'abbé F. Tétreau, Stanislas Viau, Joseph Sausville, Maxime Délaurier, Joseph F. Dalbec, Théophile Baillargeon, P. F. Delfausse, Elzéar Drolet, David Rousseau, Chas. G. Lécuyer.

—était aux aguets à la gare, épiant chaque train qui entrait, cherchant des yeux à découvrir si un capot de couvertures ou une paire de raquettes en sautoir n'en descendrait pas. On est porté à croire qu'à une heure si matinale, il n'y avait que peu de personnes en attente ; on se trompe tout simplement. Il y avait là 500 à 600 Canadiens qui avaient laissé le lit, le travail et les soucis pour venir saluer au passage nos frères du Canada, et qui les ont accueillis à leur arrivée d'une acclamation qui indique qu'il y a bien peu de poitrinaires chez nos gens.

Le train était en retard de deux heures. Pourquoi et comment, nous n'avons pas eu le temps de nous en informer, tant nous étions pressés de serrer la main à ces bons amis que nous n'avions pas vus depuis des années déjà. Ce fut pendant une demi-heure un tohu-bohu général, des serrements de mains, des accolades à n'en plus finir. C'était la patrie qui nous revenait. Il aurait fallu avoir le cœur bien dur, bien réfractaire à toutes les impressions les plus douces pour ne pas être touché jusqu'aux larmes par ce spectacle saisissant.

Ce premier témoignage d'affection donné, on se mit en marche vers l'hôtel dans l'ordre suivant : M. Geo.

M. Fairchild, jr., vice-président du Canadian Club et président du club de raquettes Oritani, et M. Joseph Payez, sr., président du comité de réception de la colonie canadienne-française, appuyant à gauche et à droite, M. Achille Dorion, le président du club de raquettes Le Canadien, de Montréal; le porte-drapeau; le corps de musique de la cité de Montréal; les délégués du Canadian Club; les délégués du club de raquettes Oritani; les délégués de la colonie canadienne-française, suivis de trois ou quatre cents membres de la colonie; le club de raquettes Le Canadien, et les autres clubs de raquettes qui l'avaient accompagné: St. George, Montreal, Emerald, Le Trappeur, Argyle, Crescent, Gordon, St. Charles, Garrison, Artillery, Prince of Wales, Royal Scots, Hawthorne, Royal, Halley, Lachine, Lilac, Etoile, Le Chasseur, de la ville de Montréal; Aurora, Waverley, Quebec, Lévis, Emerald, Le Canadien, Voltigeurs, Union Commerciale, Montagnais, Huron, Jacques-Cartier, Frontenac, de la ville de Québec; Le Canadien et Le Trappeur, de Saint-Hyacinthe; Le Canadien et Frontenac, d'Ottawa; Saint-Jean-Baptiste et Saint-Maurice, de Trois-Rivières; Le Canadien, de Saint-Henri; Le Canadien, de Sorel; Iroquois, de Troy, N. Y., et une forte délégation des clubs de Beauharnois, L'Assomption, Sherbrooke et Valleyfield.

La procession s'étendait sur plus d'un mille. Rendus à l'hôtel on déjeûna non sans avoir, cependant, avalé le traditionnel cocktail. Le déjeûner terminé on fut visiter le pont de Brooklyn, puis saluer Son Honneur le Maire. Malheureusement, M. Hewitt était retenu à la maison par un rhumatisme, et ce fut le président

du conseil des échevins qui souhaita la bienvenue aux visiteurs, après que ceux-ci lui eurent été présentés par M. Erastus Wiman. M. Beekman, le maire suppléant, les accueillit d'une manière très digne et exprima le regret que la ville ne fut pas suffisamment enneigée pour leur permettre d'exécuter leurs évolutions. Il termina en leur offrant les franchises de la cité. M. Raymond Préfontaine, pro-maire de la cité de Montréal, répondit à M. Beekman. On poussa de formidables hourrahs pour le maire de New-York, le maire de Montréal, les Américains et les Canadiens. Le corps de musique joua "Yankee Doodle" et "Vive la Canadienne," et l'on partit pour la Bourse, après s'être fait photographier en groupe sur les marches de l'Hôtel-de-Ville. Le *World*, dans son numéro du lendemain, eut la franchise d'avouer "que le corps de musique de la cité de Montréal était le plus remarquable groupe de musiciens qui se trouve au nord des États-Unis."

Le cortège défila par Broadway, puis descendit Wall street, pour s'arrêter à la Bourse. Les courtiers étaient en pleine opération. La hausse et la baisse allaient leur train. La fortune ou l'infortune de milliers d'individus se décidaient à tour de rôle. Tous les rois de la finance jetaient sur table peut-être un dernier et formidable atout... Eh bien! le croiriez-vous? Les Canadiens arrêtèrent tout cela. La séance orageuse de la Bourse fut suspendue pour un temps, et nos gens firent dévier un moment l'axe commercial. Ce fut une scène indescriptible. Les huissiers se mirent gaiement à danser une ronde au son des chants canadiens. Le champagne coulait à flots. On se

précipitait les uns sur les autres. On s'empara de trois ou quatre des plus gros bonnets de la finance, puis on les fit sauter en l'air comme des outres. En un mot on proféra, selon l'expression du *Herald*, "plus d'acclamations qu'il n'en faudrait pour pousser les voiles d'une chaloupe à patiner à un mille de distance."

Remarquons, en passant, que c'est la première fois dans l'histoire de la Bourse que pareille tolérance ait été faite et qu'il fut permis d'interrompre les affaires de cette colossale institution. En permettant aux visiteurs de pénétrer dans ce sanctuaire de la finance on leur fit le plus grand honneur.

De là les visiteurs se rendirent au Produce Exchange, puis au Cotton Exchange, où se renouvela le même enthousiasme, la même réception. Là aussi on enfreignit les usages et l'on sauta par-dessus la barrière des règles établies. Tout semblait permis aux Canadiens ce jour-là, même de faire les yeux en coulisse aux New-yorkaises, qui paraissaient rendre gaiement œillades pour œillades, sourires pour sourires.

Un train de wagons aériens, pris d'assaut au pont de Brooklyn, nous conduisit chez les Canadiens-Français, qui avaient préparé une réception à la canadienne, dans le soubassement de leur église de la Soixante-seizième rue. Nous y entrâmes d'autant plus aises que le besoin de se reposer se faisait un peu sentir après la marche forcée que nous venions de faire. Le curé Tétreau souhaita la bienvenue aux visiteurs. Les élèves de l'école des Sœurs, costumés, portant une bande avec l'inscription "Bienvenue," se firent entendre dans des chansons canadiennes. Ces petits bonshommes avaient à peine poussé leur der-

nière note que M. Corriveau, du club de raquettes Le Trappeur, de Montréal, monta sur l'estrade et demanda la permission d'offrir, au nom du club qu'il représentait, une médaille d'or, que M. le curé voudrait bien se charger de donner au plus méritant des enfants de la classe. Inutile de dire que la permission fut octroyée au milieu d'applaudissements. Puis se succédèrent d'excellents discours par MM. Geo. M. Fairchild, jr., président du club de raquettes Oritani, de New-York; Raymond Préfontaine, pro-maire de la cité de Montréal; Achille Dorion, président du club de raquettes Le Canadien, de Montréal; J. U. Gregory, chef du bureau du ministère de la marine à Québec; et Léon Bossue dit Lyonnais, rédacteur de *La Feuille d'Érable*, et secrétaire général du comité de réception. Pendant tout ce temps le champagne coulait, ne cessant de mousser en cascades de perles dans des centaines de verres canadiens. Un gigantesque gâteau, portant en inscription artistique: "Au club de raquettes Le Canadien, de Montréal, les Canadiens de New-York," fut également très goûté, à en juger par les vigoureuses marques d'estime qui lui furent prodiguées. Ce gâteau magnifique, qui pesait plus de cinquante livres, sortait de l'établissement de M. Stanislas Viau, qui en était le gracieux donateur. M. Léon Bossue dit Lyonnais présenta alors aux visiteurs Gabriel Dumont, le lieutenant de Riel dans les troubles du Nord-Ouest, qui avait voulu être de la fête et qui venait saluer ses amis du Canada. Il n'eut pas le temps de parler, on se rua sur lui, et il ne put que murmurer à ceux qui se pressaient autour de lui au risque de l'étouffer, pour lui serrer la main: "Mes

amis, soyez braves ! " Alors ce fut une scène indescriptible. Jamais nous n'avons vu sur figure humaine l'expression d'autant de joie, d'autant de contentement. Des tuques de différentes couleurs poursuivaient les bouchons dans l'espace ; les acclamations se mêlaient aux cliquetis des verres ; la musique se mit à jouer les airs du répertoire canadien, et un arc-en-ciel vivant s'épanouit dans un joyeux quadrille. Rien ne manqua ; on mangea, on but, on fuma à gogo. Les rires et les pleurs, les chants et les danses se mêlèrent tous à la fois dans un pandémonium inénarrable. En sortant de l'église on alla saluer les Révérendes Dames de la Congrégation Villa-Maria, puis on se rendit au Central Park. Malheureusement, il n'y avait pas assez de neige, et les évolutions promises ne purent avoir lieu. Des courses de raquettes très intéressantes furent néanmoins organisées, qui eurent un beau succès. Nous avions obtenu la permission de parcourir le Parc en tous sens, et de profaner de nos raquettes ses solitudes, permission qui n'a jamais été accordée à aucune autre société. Les Canadiens sont les seuls à qui cet honneur ait jamais été fait. M. Erastus Wiman se montra ici fort galant. Il fit monter les dames qui accompagnaient les excursionnistes dans des voitures et leur fit faire une jolie promenade.

Après la visite du Central Park, eut lieu la soirée à Steinway Hall. Cette coquette salle de musique avait été décorée avec un goût parfait. Les murs étaient tapissés d'écussons canadiens et américains et de trophées de raquettes ; de la voûte étaient suspendus des drapeaux de toute origine, parmi lesquels

dominaient ceux du Canada et des Etats-Unis; la scène avait été transformée en un véritable bosquet de verdure et de fleurs, que le proscénium encadrait de sa guirlande de feuilles d'érable. M. Erastus Wiman, le président du Canadian Club, ouvrit la séance par un discours admirable d'à-propos, au cours duquel il se plut à faire le plus bel éloge des Canadiens-Français. M. Joseph Payez, sr., prononça à la suite un discours de bienvenue en français et offrit en terminant à M. Achille Dorion, le président du club de raquettes Le Canadien, une magnifique corbeille de fleurs naturelles, confectionnée par M. Edouard Falardeau, un compatriote qui s'est fait une belle réputation à New-York dans cette spécialité. Ce cadeau était de la part des dames canadiennes-françaises de la ville de New-York, qui avaient profité de cette occasion pour s'associer à la fête. MM. Dorion et Préfontaine répondirent aux adresses de MM. Wiman et Payez. Le programme, très varié dans sa composition, fut exécuté avec un grand brio. Les chants canadiens, les tableaux vivants d'une belle originalité et l'impeccable exécution du corps de musique de la cité de Montréal, soulevèrent des tonnerres d'applaudissements. Mais le clou de la soirée fut sans contredit M. Bengough, le caricaturiste du *Grip*, de Toronto, qui amusa fort l'auditoire par ses fines réparties et son beau coup de crayon. La salle était bondée d'un auditoire d'élite. Les Canadiens d'origine française et anglaise faisaient un heureux mélange et se confondaient dans une patriotique homo généité.

Cette soirée terminée on se rendit au Metropolitan

Hotel pour assister au dîner offert par le club de raquettes Oritani, dont M. Geo. M. Fairchild, jr., était le président. Ce banquet, auquel prirent part plus de sept cents convives, fut présidé par M. Griffith, l'un des vice-présidents du Canadian Club. Les tables étaient abondamment servies des mets les plus recherchés et des vins les plus généreux. De nombreux toasts furent portés auxquels répondirent MM. l'abbé F. Tétreau, G. W. Griffith, Achille Dorion, Eugène Chinic, Geo. M. Fairchild, jr., Dr. Ellison, A. M. Stewart, Léon Bossue dit Lyonnais, Ed. Litchfield, F. Ferguson, J. U. Gregory, Charles Lamothe, Wm. P. Ellery, P. Farley et Joseph F. Dalbec. Entre les discours tout le répertoire lyrique canadien, anglais et français, y passa. Ce qui prolongea si bien cette agape que, lorsque l'heure du départ sonna, l'Aurore aux doigts de roses, s'échappant des étreintes de Titon, sortait de son lit.

⁂

Il y a des juges à New-York, aussi bien qu'à Berlin, n'en déplaise à Tammany Hall.

L'autre jour, à la police correctionnelle du Jefferson Market, l'un d'eux condamnait un citoyen qui avait permis à un poulet de goûter à une boisson alcoolique. Quand l'homme fut arrêté, le poulet indiquait par des signes manifestes qu'il avait fait, si l'on peut dire, un séjour trop prolongé dans les houblons du Seigneur. L'homme d'ailleurs plaida coupable. Il était en train de savourer une pinte d'ale quand le poulet qu'il tenait sous le bras, manifesta, par un allongement caractéristique de son cou, le désir de se désaltérer dans ce liquide impur. Par curiosité l'homme laissa

faire le volatile et celui-ci ingurgita de copieuses gorgées de bière. Une pensée coupable traversa alors le cerveau de l'homme. Quelle serait, pensait-il, l'attitude du poulet devant un verre de whiskey. Et quelque diable le poussant, il présenta une coupe de cette boisson pernicieuse audit animal. Derechef, le poulet but copieusement. Il s'enivra. Et pour corriger le volatile, le bon juge a puni l'homme.

À la cour municipale, un nom est crié et du banc des accusés se lève un homme bourgeoisement vêtu, figure attirante, de celles qui trompent au premier abord. Il est accusé d'avoir pénétré dans le calme de la nuit chez un citoyen tripoteur d'affaires, connu dans le quartier pour avoir "tué le mandarin," avec l'intention évidente de le dépouiller de son argent et autres objets de valeur. Son invasion dut être bruyante, puisqu'elle réveilla le maître de céans qui, revolver en main, confronta l'intrus avec cette interrogation dont la réponse est presque toujours difficile: "Qu'êtes-vous venu faire chez moi à cette heure indue? Que me voulez-vous?" L'interpellé sans s'émouvoir lui répond: "Vous avez là un bien joli revolver, voulez-vous me le vendre? Je vous en donne cinquante dollars." Et retirant de son gilet une liasse de greenbacks, il la passa au nez du bonhomme pas encore tout à fait revenu de sa surprise. Ce dernier flairant une vente avantageuse, tendit le pistolet d'une main pour accepter de l'autre l'argent du voleur présumé. Aussitôt en possession de cette arme qu'il n'avait plus à craindre, le coquin ordonna au trop confiant barboteur d'affaires de lui remettre son argent et en plus de lui découvrir ses petites cachettes, desquelles il fit

une rafle de bon rapport. Sa besogne terminée, il remercia le dépouillé de sa charmante hospitalité, salua avec la dignité d'un pacha, et s'esquiva par la fenêtre qui lui avait servi d'entrée, pour tomber malheureusement dans les bras d'un policier que le hasard avait conduit là. En entendant le récit de cette affaire, le juge se mit à sourire et instruisit le jury d'acquitter l'inculpé, qui avait bien mérité cette faveur par la hardiesse du coup et l'intelligence de son procédé.

Il y a quelques semaines, une femme, lasse du joug conjugal, demandait le divorce à un juge de la cour suprême. Les témoignages rendus faisaient connaître que le mari irrité des accusations d'infidélité que la jalousie faisait porter sans relâche à la femme, la mit un jour à travers ses genoux et de ses pantoufles lui administra une belle fessée. Le juge prit la cause en délibéré et quelques jours plus tard rendit l'opinion suivante : " Le châtiment corporel donné à une femme, lorsqu'il est provoqué par de fausses accusations d'infidélité, est plutôt disciplinaire qu'abusif et cruel, et je me sens incapable de sympathiser avec celles qui le reçoivent. Ce n'est pas mon intention de justifier aucun acte de violence personnelle entre l'homme et la femme, actes qui sont toujours regrettables. Mais il se rencontre des occasions où la perversité des enfants et assez souvent des adultes ne cède à rien autre chose que le fouet. Il est possible que dans ce cas-ci la correction ait été nécessaire." Le divorce ne fut pas prononcé et les époux finirent par se raccorder. Ce qui a donné beaucoup à penser aux gens, c'est que ce juge pratique est marié.

A la cour des enfants mineurs, une mère de famille,

une tigresse en jupons, est accusée d'avoir battu igno minieusement son enfant, un garçon de dix ans, qui exhibe ses coups et blessures au magistrat.

Dans la salle on ne voit que des visages pâles et des yeux hagards, des charpentes maigres et osseuses, des physionomies de vieillards sur des têtes d'enfants, des êtres difformes dont les membres sont emprisonnés dans des ferrements orthopédiques, des yeux chassieux, des becs de lièvre, des pieds-bots, toutes les difformités et les contorsions physiques qui expliquent sans la justifier l'aversion dénaturée des parents, groupe juvénile malheureux recueilli par les agents de la Société Protectrice de l'Enfance.

Le petit, d'abord craintif sous les regards de sa mère, s'encourage aux paroles paternelles du juge, et il répond en sanglotant: "Je ne me rappelle pas une caresse du temps où j'étais tout petit. Je n'ai jamais été dorloté, tripoté, baisoté, mais j'ai été beaucoup fouetté. Ma mère dit qu'il ne faut pas gâter les enfants et elle me fouette tous les matins; quand elle n'a pas le temps le matin, c'est pour midi, rarement plus tard que quatre heures. Madame Robert, la femme d'en bas, enduit mon corps de suif après l'opération." Madame Robert est une bonne vieille de soixante ans; elle demeure au-dessous de cette mère inhumaine. Elle répond au juge avec franchise que d'abord elle était contente de ces voies de fait; comme elle n'a pas d'horloge, ça lui donnait l'heure. V'lan! V'lan! Zon! Zon! voilà qu'on fouette le petit chose: il est temps de faire mon café au lait!

L'accusée est une détraquée aux formidables égoismes, qui s'accorde une étonnante généalogie et

s'extasie en l'admiration d'elle-même. Elle eut ce rejeton d'un homme débonnaire qu'elle fatigua à la longue, l'ayant trop environné de tumulte et d'un continuel vol d'assiettes au visage. L'homme consomma la rupture, mais le petit resta en otage aux mains de la harpie, qui tous les jours le mâte par une avalanche de fers à repasser, tisonniers, pincettes, ciseaux, manches à balai. Les instruments les plus divers, tout ce qui se rencontre sous la main, servent à cet usage.

Le juge se contenta de sermonner cette mégère et de lui reconfier l'enfant.

Il serait puéril de philosopher sur l'instinct de cruauté qui sommeille en nous et qu'un incident fortuit suffit à éveiller. Tout homme que ses pareils investissent d'une possession, à moins qu'un sentiment inusité de justice ne l'anime, a des propensions immédiates à en abuser. Cette règle constatée dans la société entière, peut être également vérifiée dans la famille. Là, la cruauté s'exerce sur les deux pôles de l'âge, deux faiblesses la subissent: celle de l'aïeul et celle de l'enfant. Le vieillard, battu, séquestré ou simplement abandonné, si des infirmités ou la déperdition de ses facultés mentales ne le lui défendent pas, garde par devers lui la possibilité de réclamer justice et secours. L'enfant, au contraire, reste la victime muette et terrorisée de ses tourmenteurs.

C'est pourquoi je dis, à quelque classe qu'ils appartiennent, point de pitié pour les tortionnaires de l'enfance. Travaux forcés et réclusion assagiraient leur monomanie de battre. La bonne éducation n'implique pas la nécessité des châtiments corporels.

Et dire qu'il nous faut des procès de cour d'assises dont le retour est presque périodique pour que certaines atrocités ne nous paraissent pas sorties simplement du cerveau, en mal d'horrifiques inventions, de nos reporters incorrigibles.

Certain jour, la femme d'un boulanger de Harlem ayant été assassinée, on ne tarda pas à arrêter le mari, malgré ses protestations indignées, et l'on ne manqua pas d'assurer que si cet homme se refusait pour l'instant à reconnaître son crime, il serait contraint de le faire avant longtemps, en raison de la gravité des présomptions relevées à sa charge. Seulement, ce boulanger avait un certain entêtement, qui le poussa à ne rien avouer du tout, attitude scandaleuse que la justice est toujours disposée à considérer comme offensante pour sa dignité. Aussi, garda-t-on le coupable présumé en prison, en attendant la confirmation des soupçons mentionnés plus haut. Les terribles présomptions de la première heure diminuèrent à mesure que le temps s'écoula, si bien qu'au bout d'un mois il fallut relâcher le boulanger.

En revanche, la justice furieuse de son four, et ne pouvant pas pardonner à cet audacieux mitron d'être sorti d'un pareil pétrin, le fit surveiller ouvertement par la police, ce qui voulait dire : " C'est un abominable gredin, que nous pincerons un de ces quatre matins ! " On ne pinça rien du tout, attendu qu'un jeune garnement, arrêté au Canada, se déclara coupable du meurtre de la boulangère pour lequel il vient d'être condamné aux travaux forcés à perpétuité.

A l'audience, le procureur général a adressé des excuses publiques au mari de la victime, ce qui n'em-

pêche pas ce dernier d'avoir été arrêté, détenu arbitrairement, soumis à une surveillance outrageante et considéré comme un assassin. Je ne vois pas comment les excuses faites au procès peuvent réparer ces divers dommages. Je ne vois pas, surtout, en vertu de quel droit on peut arrêter, si légèrement, les gens, quitte à les relâcher après des semaines de prison, sans avoir à leur payer une indemnité. Il est probable que si les erreurs de la justice entraînaient des conséquences de ce genre, on y regarderait à deux fois, avant d'en user de telle sorte avec la liberté des citoyens.

On annonçait récemment qu'un comité de criminologie allait être constitué au sein du Conseil-de-Ville, parce que la municipalité justement émue du nombre toujours grossissant des crimes, voulait rechercher tous les moyens susceptibles d'enrayer ce progrès malsain, au risque de passer pour rétrograde aux yeux des messieurs les voleurs et les assassins. Il paraît que cette institution nouvelle coûtera plus de vingt-cinq mille dollars. Elle pourrait en coûter quatre fois autant, si le résultat poursuivi devait être atteint, car il est certain que la criminalité nous obsède quotidiennement.

Mais, en attendant, ne pourrait-on pas demander à la justice, et tout spécialement aux jurés, d'avoir la main plus ferme et de ne pas prêter une oreille trop complaisante aux explications atténuantes que les avocats des gredins sollicitent des médecins experts? Dès qu'un bandit a commis un crime, on le fait examiner par un docteur, lequel, dans la plupart des cas, lui découvre une quantité extraordinaire de tares,

diminuant sa responsabilité dans des proportions fantastiques. Les jurés ont assurément une vague sympathie pour les victimes, mais comment, dans la bonté de leur cœur, ne se lamenteraient-ils pas sur le sort de ces malheureux assassins, condamnés à tuer parce qu'ils boivent trop ou parce qu'il leur manque un œil.

L'autre jour, en raison du verdict des jurés, influencés par les appréciations du médecin, un abominable meurtrier a été condamné à dix-huit mois de prison, en tout et pour tout.

Cet individu, brute sombre et dangereuse, en était déjà à sa septième condamnation pour coups et blessures. Entrant dans un bar, il chercha querelle à un pauvre consommateur paisible, et comme ce dernier ne lui répondait pas, il le tua avec tranquillité.

Sans aller jusqu'à l'électrocuter—et encore la perte n'eut pas été grande—on pouvait tout au moins le séquestrer dans un pénitencier. Mais l'expert est venu dire que cet assassin infortuné étant borgne et alcoolique, méritait la plus grande indulgence. En conséquence, il s'en est tiré avec dix-huit mois de prison.

Il est évident qu'aussi longtemps qu'on agira ainsi envers les criminels, le comité de criminologie perdra son temps et ses peines.

Et je partage entièrement l'opinion de L. Roger-Milès, qui a déclaré un jour que le jury, tel qu'il est constitué, n'est qu'une magistrature boiteuse, soumise à des vertiges de bon sens, et dont la conscience semble parfois singulièrement obscure. Le législateur qui a voulu que des citoyens honnêtes, jouissant de

leurs droits civils et politiques, fussent appelés, dans les cas les plus graves, à guider les conseillers des assises de leurs lumières, ce législateur a eu une grande et généreuse pensée. Mais dans son rêve d'égalité, il n'a fait, à tort, aucune distinction : il ne s'est pas dit qu'un parfait honnête homme peut être un parfait imbécile, et que tel individu, très habile dans l'art de fabriquer un beau meuble ou une belle pièce de mécanique, peut être absolument incapable d'émettre une idée juste sur les problèmes de psychologie et de psychopathie qui sont la besogne ordinaire des cours d'assises.

Bien souvent, à la lecture de verdicts incroyables, prouvant les plus étranges contradictions d'une audience à l'autre, de très honnêtes et très paisibles bourgeois, devant Dieu et devant les hommes, sur leur âme et sur leur conscience, ont réclamé la suppression du jury. A mon avis, cette suppression serait anti-démocratique, et je ne la désire pas ; mais ce que je voudrais, c'est que pour cette difficile magistrature, qui a deux responsabilités, l'une envers la société, et l'autre, surtout, envers l'équité, dans le sens le plus élevé de ce mot, le mode de recrutement fût modifié; c'est que les citoyens appelés à siéger comme jurés fussent des hommes capables de discuter avec leur conscience, des hommes à qui leur culture intellectuelle et morale pût garantir une conscience, ce qui n'est peut-être pas si commun que cela en a l'air.

S'il en était ainsi, nous n'aurions pas ce triste spectacle de voir certains crimes, très fréquents, assurés de l'impunité et d'en voir certains autres, beaucoup moins graves, écartés systématiquement du bénéfice

des circonstances atténuantes et frappés avec une excessive et inhumaine sévérité.

⁂

Sait-on qu'il y eut un jour un procès jugé à New-York par un jury exclusivement féminin ? C'est le 13 mars 1789, devant la cour d'oyer et terminer, présidée par le juge-en-chef Richard Morris, que la chose s'est passée. Comment les juges se rendirent coupables de cette plaisanterie, c'est ce qui n'a jamais été expliqué ; mais, chose certaine, la farce ne s'est plus jamais depuis renouvelée. Il s'agissait du procès d'un nommé John Meeker, un petit bout d'homme, accusé par une femme colosse du nom de Jessie Angel, " d'abduction et d'atteinte à sa réputation."

L'accusé avoua avoir rencontré, par un beau jour d'hiver, l'engageante Jessie sur les eaux congelées de la rivière du Nord, et de s'être laissé entraîner, tout en patinant, au dehors des limites de la ville. L'aimable Jessie voulut qu'il renouvela l'expérience le lendemain et les jours suivants, mais celui-ci ayant refusé d'obtempérer à son désir, elle le traduisit en cour criminelle.

Pour que la punition fût proportionnée à l'action commise, le juge Morris et ses collègues du banc imaginèrent de le faire juger par un jury de femmes mariées. La cause fut entendue sans trop d'embarras et le jury se retira sagement pour déterminer la responsabilité de chacun. Il était onze heures du matin quand le jury sortit de son banc pour aller se mettre en consultation dans une chambre voisine, et la cour attendit patiemment sa décision jusqu'à sept heures du soir. Las d'attendre et de ne rien voir venir, la

cour ordonna au shérif d'aller s'informer de la cause de ce retard. En entrant dans le cénacle des jurés, ce bon fonctionnaire trouva ces dames fort agitées et en grande discussion. Depuis leur départ de la cour, elles avaient occupé tout leur temps à passer en revue la toilette de la plaignante et oublié complètement le sort du malheureux Meeker. A l'annonce du shérif, le jury mit fin à ses débats, ajusta sa coiffure, et alla gravement informer la cour de la non-culpabilité de l'accusé. Ce n'est qu'à ce moment que ces braves femmes réalisèrent l'absence du pot-au-feu, n'ayant goûté à rien depuis leur léger repas du matin.

Un jury d'hommes n'aurait peut-être pas rendu un verdict plus sage, mais à l'heure des repas il n'aurait pas oublié de faire venir du restaurant des réconfortants solides et liquides et de bons cigares. Pourquoi se gêner. La justice n'enlève pas son bandeau pour vérifier de telles additions.

⁂

Les New-Yorkaises subissent en ce moment une curieuse crise psychologique : elles veulent à tout prix grandir, car elles trouvent que leur stature n'est plus à l'échelle avec les colossales bâtisses qui de toutes parts dans la ville égratignent audacieusement le ciel. Un cercle féministe vient de se former à New-York dont l'unique but est d'encourager la croissance. Chaque jour les sociétaires se livrent à des exercices d'allongement les plus variés, après quoi elles passent sous la toise. Il paraît que deux d'entre elles sont parvenues à grandir de quelques millimètres. Aussi le club a-t-il donné une très grande fête à cette occasion.

XII

Il existe là-bas, là-bas, dans l'Extrême-Orient, une race d'hommes au teint doré, aux cheveux noirs et droits, sur le compte de laquelle nous avons les idées les plus étranges. Rien ne ressemble moins aux Chinois que ces monstres ventrus, absorbés dans une contemplation idiote, peints sur les postiches qui garnissent nos étagères. Les Chinois sont de bonne taille, grands plutôt que petits, bien proportionnés, vigoureux, toujours agissants, toujours de bonne humeur. C'est la nation la plus active, et après la France, la plus gaie du monde.

Les Jésuites qui s'établirent en Chine vers la fin du seizième siècle, en 1581, y furent bien accueillis, et, pendant le dix-septième et le dix-huitième, malgré les embarras que leur suscitèrent les vues étroites et les attaques inconsidérées d'un ordre religieux rival, ils y jouèrent un rôle important, utile à un double point de vue ; ils apportèrent aux Chinois des notions scientifiques qui leur manquaient, et par leurs immenses et conscientieux travaux ils firent connaître à l'Occident l'histoire, le caractère, les mœurs, la civilisation d'une population nombreuse, digne à tous égards de notre attention et de notre intérêt.

Depuis la Chine n'a cessé de préoccuper, à des points de vue divers, les nations de l'Occident. Les philologues cherchent dans sa langue des arguments à l'appui de leurs systèmes ; le philosophe étudie avec intérêt cette civilisation si différente de la nôtre ;

l'industriel y voit un marché sans limites pour l'écoulement des produits d'une fabrication effrenée, et nos gouvernants la contraignent à nous ouvrir ses portes, avec l'intention louable de faire prévaloir par tous les moyens les intérêts de notre commerce, et de faire goûter quand même à sa population arriérée les bien faits de l'ordre de choses industriel, politique et moral qui nous rend si heureux. Leurs efforts n'ont pas été vains. Les barrières qui interdisaient aux Occidentaux l'accès de l'Extrême-Orient n'existent plus. La Chine est ouverte. Elle a compris que la lutte était inutile et elle en a pris bravement son parti. Sachant bien qu'à certains égards nous sommes plus avancés qu'elle, elle s'est décidée de bonne grâce à nous demander ce qui lui manque. Elle nous prendra nos sciences et leurs applications utiles. Pour l'art et la littérature, elle nous laissera faire. Quant à nos systèmes religieux, philosophiques et politiques, sur lesquels nous ne sommes pas encore tout-à-fait d'accord entre nous, elle attendra.

Telle est la nation avec laquelle nous allons nous trouver de plus en plus en contact. Les relations établies ne pourront que se développer. Elles se développeront plus rapidement qu'on ne le suppose au début, et d'une façon inattendue. Le trop-plein d'une population immense va se déverser sur l'Amérique. Malgré les précautions prises par les Américains pour arrêter leur immigration, plus de cent mille Chinois sont établis à cette heure sur le sol des Etats-Unis. Ils y sont arrivés dans les conditions les plus défavorables. Ils y ont débuté par les métiers les plus humbles; mais ils sont actifs, industrieux et sobres,

prudents et tenaces. Ils y font maintenant fort bonne figure. Ils excellent dans l'agriculture et l'industrie; ils sont habiles commerçants, et, à part quelques exceptions, de paisibles citoyens.

J'avais autrefois souvent occasion, lorsqu'il nous venait des visiteurs du Canada, où je compte encore bien des amis, de leur servir de cicerone et de les conduire à travers la ville. Un jour, je reçus la visite d'un ancien compagnon de classe, qui voyait New-York pour la première fois, et je n'ai pas besoin de vous dire qu'il fut émerveillé de tout ce que je pus lui faire voir. Ce qui parut l'intéresser le plus, cependant, ce fut notre tournée à travers la colonie chinoise, tournée que mes lecteurs pourront faire aussi bien que lui en lisant ces pages.

La colonie chinoise de New-York a été fondée par Quimbo Appo, natif de Chu-Fi, un village de l'intérieur de la Chine, d'où il avait fui pour échapper à la justice qui voulait le punir pour la commission d'un crime. Il débarqua en Californie en 1844, où il se fit marchand de thé, accumula une jolie fortune, et disparut tout-à-coup. On apprit par la suite qu'il s'était engagé comme cuisinier à bord du navire *Valencia*, en route pour New-York. Arrivé en cette ville, Appo fit de nouveau le commerce du thé et ajouta considérablement à sa fortune. C'était un homme d'une singulière dualité. Dans ses moments de sobriété, le parfait gentilhomme se faisait sentir; causeur aimable autant qu'intéressant, chacun aimait l'entendre raconter ses voyages et ses exploits. Mais quand il avait bu, c'était un véritable Caliban, sourd à toutes

les émotions humaines ; tout son être se transformait en bête féroce, avide de sang. Malheur à celui qui croisait ses pas. On n'a jamais rien connu de sa parenté, et l'on ne peut dire si son infirmité morale était héréditaire, ou simplement l'effet d'une tendance criminelle spontanée et accidentelle.

Quimbo Appo épousa une dame du trottoir, un débris de vices, à qui il coupa la gorge dans un moment de rage. Pour cet amusement il fut condamné à être pendu, mais en plaidant justification et se laissant convertir à la "christianité des Tombs," comme on nomme les conversions de prisons, on lui accorda un second procès. Cette fois, il fut trouvé coupable de meurtre au second degré et condamné à dix ans de pénitencier. En 1863, grâce à l'intervention de ses amis chrétiens, il obtint son pardon et retourna à ses vieilles habitudes. Un peu moins d'un an après sa sortie de prison, il se prit de querelle avec un Polonais qu'il tua sans pitié. Pour ce crime il eut à subir cinq ans de prison. Rendu à la liberté il se maria de nouveau avec une Irlandaise du nom de Cork Mag. Cette femme avait ceci de commun avec son mari : quand elle avait bu—ce qui lui arrivait plus que souvent—elle était d'une cruauté terrible. Un jour, étant tous les deux ivres, ils s'engueulèrent d'une vilaine façon ; exaspérée, Cork Mag s'empara de son mari et le planta sur un poèle rouge. Rendu fou de rage et de souffrance, il plongea un long couteau dans le ventre de sa femme qui, singulièrement, en réchappa. Appo fut logé pendant un an en prison pour ce méfait. En 1875, il fut de nouveau condamné à sept ans de pénitencier pour l'assassinat de madame Fletcher, une

voisine. Durant la troisième année de cette dernière incarcération, sa raison l'abandonna et on dut l'enfermer à la prison des aliénés criminels à Matteawan, où il est mort

Le deuxième Chinois qui vint à New-York pour y demeurer, fut un matelot du nom de Lou Hoy Sing. Il déserta son navire en 1862 et se fixa dans Cherry street.

Wo Kee fut la raison sociale du premier établissement mercantile purement chinois de la ville de New-York. Fondée dans Oliver street, près de Cherry street, cette maison de commerce qui prenait de l'importance, déménagea dans Park street et peu de temps après se transporta au No. 8 Mott street, où elle existe encore. La petite colonie chinoise qui, comme la boule de neige grossissait en voyageant, vint se camper en dernière étape autour de cette maison de commerce. C'est de ce noyau que sortirent les fondements de la colonie chinoise à New-York, qui s'étend aujourd'hui sur les rues Mott, Pell et Doyer et Chatham Square. On compte plus de quinze mille Chinois aujourd'hui dans la métropole des États-Unis.

Les Chinois de New-York ont leurs sociétés littéraires, de bienfaisance et d'amusement; leur cour d'arbitration ou tribunal de Hop-pe-tung; deux ou trois temples où "Joss," un affreux mandarin à plusieurs boutons, étale ses formes plantureuses et bizarres, à la vénération des disciples de Confucius leurs débits de thé et restaurants; leur journal et leur théâtre national. Ils ont pour se protéger contre les vicieux préjugés de notre race des interprètes en assez grand nombre, et ils vivent généralement entre

eux, pour eux et par eux ; ils se cramponnent avec force aux traditions de leur pays et luttent en désespérés contre la civilisation américaine, qui fait cependant chaque année de larges trouées dans leurs rangs.

A l'entrée de Mott street, nous fîmes la rencontre d'un blanchisseur chinois, marié avec une Irlandaise, qui avait habité près de chez moi assez longtemps et qui m'honorait de son estime. Il s'offrit de nous conduire; cette courtoisie nous fut profitable : il parlait très bien l'anglais et avait ses coudées franches dans toute la colonie.

Histoire de se mettre en train, nous commençâmes par prendre quelques verres de samshu et de vin de roses dans un débit voisin. En dégustant ces liqueurs exotiques, mon ami du Canada s'aperçut qu'il avait oublié de se raser, et comme c'était un garçon soigné, il fallut le conduire chez le barbier. Le Figaro chinois fit asseoir son client sur un tabouret et se mit en voie de lui faire la toilette de la tête. À la place du blaireau, le Chinois se sert d'une brosse è dents avec laquelle il applique l'eau chaude sur la figure ; l'écume de savon n'est pas d'usage chez le Chinois. Son premier instrument fut un large rasoir ressemblant à une herminette canadienne en miniature, qu'il changea successivement jusqu'à ce qu'il arriva à une lame microscopique avec laquelle il lui rasa les poils des oreilles et du nez. Le barbier chinois ne se contente pas de vous raser la barbe, mais il vous brosse encore les dents, masse les mains et rogne les ongles, nettoie les oreilles, allonge les doigts, et fait l'épilation de tous les poils importuns de la figure. Cette toilette faciale avait coûté à mon ami vingt-cinq sous.

En sortant de chez le barbier nous allâmes prendre une tasse de thé au Tuxedo.

L'arbrisseau qui nous donne le thé, s'appelle *Chao ;* c'est un arbuste touffu ressemblant au rosier. Sa feuille approche de celle du cerisier, et sa fleur est celle de l'églantier, si commun dans nos haies le printemps. Les Chinois, de même que les Russes et les Japonnais, prennent le thé toute la journée, pendant et après les repas, sans être incommodés de "nervosisme" comme les Américains, qui ne peuvent en abuser ainsi. Les Chinois le boivent sans sucre, et sans crême ni lait.

Une Mandchourienne assez jolie, du moins d'une beauté de modèle, avec sa poitrine bombée, ses hanches fortes, ses pieds très petits et ses mains fuselées, vint s'informer de la qualité du thé que nous désirions boire, car il est bon de vous dire qu'un bol de thé, qui est une quantité suffisante pour trois ou quatre personnes, se vend depuis dix sous jusqu'à un dollar cinquante. En buvant notre thé je m'aperçus que cette orientale fille d'Ève était portée à la coquetterie, à en juger par les nombreux bijoux qu'elle portait : boucles d'oreilles immenses, bagues et bracelets, et toute une ferblanterie attachée à une espèce de châtelaine suspendue à un bouton de la robe. Notre cicerone nous apprit que la femme mandchoue ne se lave point, mais se nettoie pour ainsi dire à l'inverse, et comme on reblanchit les façades des maisons. Chaque jour, elle ajoute sur le fard ancien une couche de fard nouveau, qu'elle étale avec la paume de la main. Elle se débarbouille par superposition. Il est aussi d'usage qu'elle agrandisse de carmin sa lèvre inférieure.

C'est dans ce restaurant que j'entendis pour la première fois un orchestre chinois qui jouait les classiques de l'Empire du Milieu. Il est malheureux que cette musique n'ait pas été notée, car les anciens livres de Chine parlent éloquemment des procédés d'harmonisation de la musique chinoise d'autrefois. Confucius avait composé, paraît-il, tout un système, mais la théorie seulement a survécu à la mort des siècles et les auteurs de l'époque sont maintenant inconnus ; ce n'est que par hasard qu'un littérateur fasse mention des grandes fêtes du passé et cite le nom d'un compositeur.

Lorsqu'on étudie les différents éléments que comporte la musique chinoise, on ne peut s'empêcher, cependant, de poser la question: s'agit-il, en l'espèce, d'un art ou d'une simple fonction rituelle ? La musique est elle pour ce peuple exotique une distraction ou bien leur constitue-t-elle plutôt un appoint aux diff - rentes manifestations de la vie publique et familiale ? En effet, plus on pénètre cette musique chinoise, et plus on la voit créée dans le but de célébrer des événements de la communauté familiale, tels que fêtes de mariage, solennités funèbres, etc. ; de la commune, tels que naissance impériale, avènement au pouvoir d'un nouveau souverain, son mariage, son enterrement, puis enfin des fêtes rituelles. Il demeure infiniment rare de se trouver en face de ce que nous appelons l'art pour l'art. Les arts exotiques ont des visées utilitaires bien prononcées. Et non seulement les mélodies, mais même les instruments, les matériaux en lesquels ils sont construits et les formes qu'on leur donne, tout est symbolique et rituel, avant d'être

artistique ou en rapport logique avec les exigences de la sonorité. Ainsi voici le classique *kin* à sept cordes. Le fond en est de forme plane, représentant la terre qui, dans la vieille acception chinoise, n'était qu'un immense plateau; la table d'harmonie affecte une forme hémisphérique, ayant à représenter le ciel que les Célestes s'imaginent être une coupole immense, rejoignant à l'horizon le plateau terrestre. Cet instrument devait avoir 3m. 66 de longueur, selon son inventeur, l'empereur Fou-hi (3468 av. J.-C.), pour symboliser les 366 jours de l'année; huit pouces de largeur à la tête étaient prescrits en souvenir des huit demi-trimestres; quant aux quatre saisons, les quatre pouces de largeur à l'autre extémité se chargent de les signifier. En tout cela aucune préoccupation de la sonorité de l'instrument; aussi cette dernière est-elle d'autant plus défectueuse que les minces cordes de soie n'admettent qu'une faible tension et que leur excessive longueur ne favorise pas la sonorité. Cinq cordes avaient à représenter les cinq éléments, les cinq hiérarchies, les cinq couleurs, le chiffre cinq en toute chose; les deux cordes supplémentaires symbolisaient les fameux *Yang* et *Yin*, les principes mâle et femelle, noir et blanc, fort et faible, en un mot les contraires partout où il s'en peut trouver. Voilà donc un instrument dont toute la construction se base sur des symboles plus ou moins fondés et qui forment une matérialisation de données peu apte à faire un véritable instrument de musique. Le but musical semble moins recherché que l'engin sonore capable de résonner de ses 3m. 66 de longueur! Il y a là une lourde erreur, une conception qui a pesé à telle

enseigne sur la musique chinoise qu'elle n'a jamais pu se libérer depuis cinq mille ans de sa formation première. Et qu'on ne nous accuse point d'avoir choisi à dessein un instrument servant plus spécialement notre démonstration, non. Tous les instruments chinois se réclament de la même conception : la glorification de la nature par l'emploi des éléments qu'elle produit ; les callebasses et roseaux du petit orgue portatif *(Cheng)* pour célébrer les herbes et plantes de moindre envergure ; les instruments en bois, symboles de la forêt ; *huan*, sorte d'occarina en terre cuite, hommage à la terre nourricière, etc. La musique, pour les Chinois, n'est donc pas un art, mais une simple fonction, collaborant à l'exercice de fonctions supérieures. La musique chinoise traversa des époques plus ou moins heureuses ; elle vit les temps de l'empereur Won-Y, où elle n'était plus là que pour ponctuer les saturnales qui précipitèrent ce monarque et son entourage vers une fin tragique méritée. A d'autres monarques la musique fut indifférente.

La musique, en Occident, sera et restera le patrimoine d'une aristocratie intellectuelle, groupant en un élan commun les élites des divers domaines de la pensée ; elle aura accompli un rêve beau entre tous : les arts et les sciences communiant en une même émotion. Mais, en Chine, la musique ne modifiera rien, car elle n'est pas innée ; elle demeure pour les penseurs du Céleste-Empire une source de divagations mathématiques, encore que l'harmonie, la polyphonie et l'hétérophonie leur soient lettre morte : les spéculations philosophiques et symboliques dont elle est issue, lui furent comme un lit de Procuste, et comme

les fameux petits pieds, la musique resta emprisonnée en des données qui l'empêchèrent de devenir ce qu'on voulait cependant qu'elle fût: un facteur éducateur pour l'élite intellectuelle. Tout enfant encore, on lui demanda une tâche au-delà de ses forces; on la tua dans le berceau, simplement.

Il était déjà midi et la faim se faisant sentir, nous entrâmes au restaurant Prince Arthur, le Delmonico du quartier, pour y goûter de la cuisine chinoise. "Dis-moi ce que tu manges, et je te dirai qui tu es," a dit Brillat-Savarin. Est-ce Brillat-Savarin qui a dit cela? Peu importe. Longtemps, nous avons tenu les Chinois pour un peuple étrange, fantastique et grotesque. Pourquoi? Parce que, sur la foi des voyageurs, nous nous représentions les "Fils du Ciel" comme faisant leur ordinaire de nids d'hirondelles, d'ailerons de requin, de vers blancs et de chiens farcis. Mais vous représentez-vous le citoyen français se nourrissant exclusivement de truffes et de foies gras? Les nids d'hirondelles sont les "truffes" des Chinois. Je ne sais si un mandarin soupe chaque soir d'un chien farci, après avoir déjeûné le matin d'un nid d'hirondelles; mais on peut supposer à bon droit que le vulgaire ne fait pas de ces mets dits "nationaux" sa pitance habituelle. L'idée de croquer, en manière de "frites," des sauterelles grillées ou de se délecter d'un salmis de serpents, n'a rien qui nous séduise. Mais nous faisons bien aux escargots, aux huîtres, à l'anguille, aux grenouilles, l'honneur que les Chinois accordent aux sauterelles et aux couleuvres, et, quand on ne recule pas devant une bécasse "à point" ou devant certains fromages aux parfums

plutôt asphyxiants, on n'est guère autorisé à reprocher aux autres de préférer des œufs pourris aux œufs frais. Si les Chinois recherchent avec une appétence spéciale les tétines de truie, les mamelles de vache, la membrane interne du gésier des oiseaux et de l'estomac des ruminants, les yeux de poisson, etc., nous sommes mal venus de discuter leurs goûts parce que nous préférons la crête de coq, les pieds de cochon et les tripes à la mode de Caen.

Mais il ne faut pas juger de la cuisine chinoise par les "petits plats." C'est d'une vision culinaire trop restreinte. En fait, le régime alimentaire des Célestes est surtout végétarien. D'abord, les Chinois ne mangent pas de pain; ils ne connaissent ni levain ni pâte fermentée. Mais ils excellent à faire des galettes, des bouillies et des pâtes avec la farine de froment et toutes les céréales, seigle, avoine, maïs, sarrazin. Jamais, non plus, ils ne mangent de légumes crus et rarement des fruits crus. D'une manière générale, ils s'abstiennent de toute crudité. Sans se soucier de nos discussions ostréicoles sur la bactériologie des mollusques, ils ont pris le parti le plus sage : ils ne mangent les huîtres que cuites. Quant à la viande, ils n'en font qu'un usage modéré. Mais admirez avec quel art ils l'accommodent ? Toutes les viandes sont cuites à l'étuvée, et la cuisson en est toujours complète. Parfaitement désossées et débarrassées des graisses, des tendons, des peaux, des cartilages, elles sont coupées en morceaux de la grosseur d'une bouchée, toutes prêtes à être ingérées et digérées. Le travail de mastication, dont l'insuffisance est la cause de tant de dyspepsie, se trouve assez singulièrement

abrégé, et la digestion gastrique de ces petits cubes de viande se fait sans pesanteurs et sans crampes d'estomac.

Le restaurant Prince Arthur, dont tout l'ameublement, les boiseries, les décorations et la batterie de cuisine, ont été importés de Chine, occupe tout un étage, le second ; le premier étant occupé par leur magasin de marchandises mongoliennes, où l'on peut se procurer à peu près tout ce qui se fabrique dans le vaste empire tartare et mandchourien. La première pièce du restaurant, grande de cinquante pieds sur vingt-cinq, est le lieu où l'on mange ; la seconde sert de cuisine. Une cinquantaine ou plus de petites tables de formes rondes ou oblongues, en ébène ou de surate poli, sont disposées autour de l'appartement ; quatre ou six chaises ordinaires s'inclinent à la manière américaine vers chaque table ; au-dessous de celles-ci on trouve deux ou trois hauts tabourets. Tout le monde peut se servir des chaises, mais les Mongoliens préfèrent ces sièges sans dos. Le Chinois bien élevé, un peu particulier de sa personne, arrivé à table, enlève ses sandales, enfourche son haut tabouret et s'asseoit les pieds sous lui à la façon des tailleurs. A l'une des extrémités de cet appartement sont suspendues à un crochet de fer ouvragé deux immenses lanternes chinoises en bois d'ébène, ornées de glands de soie aux couleurs variées. Les murs sont décorés de nombreuses affiches sur papier rouge, longues de cinq à six pieds et sur lesquelles sont écrits en noir et en caractères mongoliens des épigraphes appelant sur le restaurant toute espèce de bonne chance.

L'écriture des Chinois est tout aussi primitive que leur religion et leur langue. Elle est idéographique. Tandis que la nôtre peint la *parole*, la leur, comme autrefois celle des Egyptiens et des Mexicains, peint la *pensée*. Jamais le Chinois n'a pu s'approprier le système abstrait de l'écriture qui représente la parole au lieu de l'idée, et qui représente la parole au moyen de syllables et de lettres.

Les Chinois attribuent l'invention de l'écriture à Thsang-hie, ministre de l'empereur Hoang-ti. Bien que le système de l'écriture chinoise n'ait pas changé depuis plus de quarante siècles qu'elle existe, la forme des caractères a beaucoup varié. L'écriture *li*, légèrement modifiée, est celle qu'on emploie actuellement. On en distingue deux variétés: le *soung pan*, écriture carrée qui sert à l'impression, et qui n'a pas varié depuis dix siècles, époque de l'invention de l'imprimerie en Chine, et le *hing-chou*, écriture courante, moins raide et plus élégante que le *soung-pan*.

Les Chinois tracent les caractères de leur écriture de haut en bas à l'aide d'un pinceau. Les colonnes ainsi formées se suivent de droite à gauche. La première page d'un livre chinois serait la dernière d'un livre français. Le pinceau, préalablement trempé dans l'encre de Chine, est tenu verticalement perpendiculaire au papier.

Nous allâmes nous asseoir à l'une des tables, donnant pleine autorité à l'aimable blanchisseur de commander le dîner. Mon Chinois se mit alors à crier sur tous les tons de la gamme chromatique, en arpèges et en staccato, quelque chose qui sonna à mes oreilles occidentales comme: *Yong Chow Wor Ming; Chop*

Suey; Lot Ju Ngow Yok; Bark Charm Gai; Foo Yung Dam; Hung Yan Gai Ding; Hang Yen Soo; Bark Tong Go; Sup Kim Chow, et peut-être autre chose, je ne me rappelle plus bien.

On nous apporta aussitôt bon nombre de ragoûts de viande, de poisson et de légumes, servis dans une douzaine, pour le moins, de grandes soucoupes, avec une tasse du nectar chinois, le *sioü-hen-tsou*, qui se prend toujours chaud. Cette boisson, légèrement acidulée, est extraite du maïs; elle a un goût assez agréable, produit rarement l'ivresse, et ajoute même à la vigueur du corps, à ce qui nous fut expliqué. Puis le thé préparé comme à l'ordinaire: on verse de l'eau bouillante sur ses feuilles et on le présente dans de grandes tasses à couvercle.

D'abord, ce fut du riz bouilli servi avec du poisson salé; puis des fricassées de poulet, mouton, bœuf, porc, jambon non salé, pattes et estomacs d'oie; un poisson bouilli dont je n'ai pu déterminer l'espèce et farci d'une manière mystérieuse; pigeons rôtis avec des bourgeons de bambou, des châtaignes d'eau tranchées, et des herbes qu'il me serait bien difficile de classer; une omelette avec queues d'oignons, jambon pilé, et des herbes (toujours des herbes), ces satanées herbes dont je ne connais ni le nom ni la provenance; puis un autre plat de poisson devant lequel la sole ou même la raie au beurre noir se voilerait la figure. Puis vinrent les dixième, onzième, douzième services. Je ne pus les compter, les sauces m'intriguaient trop. Durant ce défilé j'avais déjà maintes fois plongé ma tasse. Il est bon de savoir qu'au restaurant chinois, quand on y met le prix, le *sioü-hen-tsou* se vide

dans un grand bol placé au centre de la table; que chaque convive est muni d'un bol minuscule pouvant contenir un peu plus que n'en tiendrait le dé d'une couturière, et qu'après chaque plat, il est d'usage de plonger sa tasse dans le réservoir commun.

Le plus joli de notre dîner fut ce bol couvert qu'on nous servit en dernier lieu; ce bol contenait des crevettes cuivrées qu'on essayait de faire noyer dans un vin aromatique. En ouvrant le couvercle du bol, elles se mirent à sauter dehors et à gambader follement. C'est à ce moment qu'un amateur expérimenté les aurait rattrapées en l'air au bout de ses bâtonnets; mais nous n'étions pas de cette force. Quant à me mettre ces bêtes vivantes et frétillantes dans la bouche, rien ne pût m'y déterminer.

Au moment du dîner on couvre les tables de cuillers en faïence ou en émail, de tasses pour les vins aromatisés, et de baguettes dont les Chinois font usage en guise de fourchettes; elles ont environ deux décimètres de longueur et sont ordinairement en os ou bien en ébène, à pointes d'argent, entièrement rondes, et se tiennent parallèlement sous le pouce de la main droite, et appuyées sur l'index et le doigt du milieu; l'aliment se prend avec les deux baguettes; la main gauche sert à tenir une cuiller sous l'aliment pour empêcher le jus de tomber.

Chose étonnante, bien que le raisin abonde en Chine, on n'y fait pourtant pas de vin; les Chinois emploient leurs ananas, leurs oranges et beaucoup d'autres fruits à préparer diverses infusions et liqueurs fortes, entre autres le *negus*, vin jaune distillé du maïs indien; le "vin de roses," et le *samshu*, un spiritueux

distillé du riz ; le *sioü-hen-tsou*, le *no-maedo*, et une infinité de vins aromatisés et de liqueurs de fruits.

J'allais oublier de dire qu'à ce repas on nous fit aussi manger une espèce de ver marin—*bêche-de-mer*—une substance marine gluante et forte qui se trouve sur les bancs de sable et près des îles de l'archipel Chinois et de l'océan Pacifique ; c'est sur les côtes de la Nouvelle-Hollande que la pêche en est le plus abondante. Ce mets est très apprécié des Chinois et aussi des Portugais.

Après le dîner, mon ami chinois qui devenait de plus en plus complaisant, nous dit : "Voulez-vous, pour vous distraire, visiter une fumerie d'opium ?" Nous ne demandions pas mieux. Il nous conduisit dans un sous-sol écœurant de Doyer street. Nous voilà devant le bouge, et le blanchisseur s'excuse en nous prévenant que ce n'est pas un lieu aristocratique, comme il s'en trouve dans les quartiers plus fashionables de la ville, mais enfin qu'on y verra fumer de l'opium.

Par la porte basse s'entrevoit un vague rougeoiment. Nous franchissons le seuil, il écarte une draperie. En face de nous, c'est une salle éclairée par des quinquets fumeux. Des lits, ou plutôt des litières de bêtes, s'allongent sur le sol de terre séchée, recouvert par endroits de paillassons graisseux. Près de chacun, la lampe, la pipe et l'aiguille. Cela sent le poivre et la pourriture. Les parois de la demeure sont branlantes, et l'on se croirait dans une hutte abandonnée si l'on ne discernait à terre, çà et là, quelque chose comme des formes humaines. Deux filles à face ignoble nous accueillent. Chaque fois

qu'elles se déplacent, elles troublent des nappes flottantes de fumée, et les déchirent en volutes qui s'enroulent autour d'elles. Mon ami du Canada refoule une nausée.

Une victime s'étend déjà. Une des filles s'approche. Elle prend l'aiguille, la trempe dans un petit pot plein d'une pâte brune, et tourne, tourne. A la pointe de l'aiguille s'est agglomérée une boulette. La boulette, tenue au-dessus de la lampe, brunit, bourgeonne et crépite. Voici de nouveau l'aiguille dans le pot. Dès qu'une nouvelle couche d'opium a recouvert la sphère tiède, l'aiguille est de nouveau offerte à la flamme. Il suffit maintenant d'enfoncer la boule dans une urne minuscule fixée au bout d'un tube, pour que la pipe soit prête. La pauvre victime s'en empare, et elle sombre aussitôt dans une béatitude supra-terrestre; le mouvement de ses joues qui se creusent pour aspirer est la seule manifestation de vie perceptible en toute sa personne.

Saisis à la gorge par la puanteur irritante et effrayés de voir les araignées, qui répandaient entre les nattes leur noir grouillement, nous sortîmes précipitamment pour boire comme un cordial l'air vierge de la rue.

Beaudelaire est coupable de cette strophe:

L'opium agrandit ce qui n'a pas de bornes,
Allonge l'illimité,
Approfondit le temps, creuse la volupté
Et, de plaisirs noirs et mornes
Remplit l'âme au-delà de sa capacité.

Mais l'opium, qui est tiré d'un pavot qui se cultive en Perse, aux Indes Anglaises, en Chine, et dans quelques endroits de l'Egypte, renferme de la morphine, de la codéine, de la thébaine, de la laudanine,

de la chelidonine, en tout vingt-trois alcaloïdes! Chaque bouffée de vapeur aspirée répand dans l'organisme le redoutable composé de vingt-trois puissances hostiles! On ne saurait se rendre compte des ravages que la mauvaise drogue exerce sur les nations aussi bien que sur les individus. La passion pour l'opium, comparable à la passion pour l'alcool, asservit les races, étouffe en elles l'esprit d'activité, détruit les intelligences en même temps que les corps. Avant que la Compagnie des Indes—compagnie anglaise—eût importé l'opium en Chine, les Célestes n'usaient de ce stupéfiant que comme médicament. Au bout de trente ans de trafic, c'était deux cent quatre-vingt huit mille kilos par an qu'introduisaient les Anglais, avec un bénéfice net de trente-cinq francs par kilo. Déjà, presque tous les mandarins, goûtaient dans l'ivresse de l'opium un plaisir élégant parfumé d'érotisme. Un interdit fut pris contre ce négoce. Les Anglais se firent des complices de certains fonctionnaires, moyennant d'adroites gratifications. Pour vaincre la criminelle insistance de ses marchands de poison, l'empereur n'eut qu'un moyen: déclarer la guerre. On sait ce qui s'ensuivit: défaites sur défaites; il dut contresigner sous les murs de Nankin, les conditions de paix que lui imposa Pottinger.

Les premières bouffées procurent au fumeur d'opium, après un peu d'agitation, une sorte de torpeur. Il se laisse maîtriser par un sommeil du corps où l'esprit semble s'éveiller. Un bien-être féérique l'envahit. Une langueur insidieuse chemine dans ses veines. Les craintes et les angoisses s'engourdissent. Il éprouve la sensation délicieuse de pouvoir discourir comme

Mirabeau, chanter comme Caruso, penser comme Pythagore. Le taudis se transforme en un palais merveilleux, où deux femmes aux figures de déesses dispensent la volupté, sous un toit d'or, sur des lits de soie et d'ivoire. Et, dose par dose, le malheureux sombre dans un perfide Nirvannâh. Lorsqu'il se réveille, retombé sur terre après huit heures de paradis, il sent cruellement la tristesse animale qui succède aux meilleures joies des hommes. Alors, il n'a plus qu'un désir, redemander à l'opium un peu de merveilleux. Il est pris par la drogue comme un amant par sa maîtresse. Il pleurera, suppliera, volera pour en avoir. Il attendra, fébrile, l'heure de fumer, ainsi qu'on attend un rendez-vous d'amour. Ce n'est plus un homme, c'est une loque humaine.

Comme s'il eut voulu nous faire demander pardon aux dieux de Confucius d'être entrés dans ce bouge, mon ami chinois nous fit entrer dans la maison de "Joss." Les meilleurs lexicographes définissent la Religion comme étant la croyance ferme de l'existence de Dieu ou d'un Etre Suprême, dans ses révélations à l'homme, et dans l'obligation pour celui-ci d'obéir ses commandements. En d'autres termes, c'est la croyance qui attache la nature spirituelle de l'homme à un être supernaturel, de qui il a conscience de dépendre et dont il est tenu pour mériter ses grâces, d'ennoblir son existence par la stricte adhérence aux principes de la doctrine enseignée. Il n'y a rien de tout cela dans le culte religieux des Chinois. S'il arrive parfois au Chinois de penser dans ces rêveries flottantes où se berce continuellement l'esprit mongolien que Dieu est au-dessus de la terre, qu'il voit les hommes,

jamais il ne tente l'effort de lui demander quelque chose.

Règle générale, le Chinois est disciple de Confucius, qu'il n'a pas même déifié. Confucius reste pour eux un grand philosophe, qui a laissé par écrits de beaux principes de moralité ; mais tout en reconnaissant son grand mérite, ils ne se sentent pas tenus de suivre ses avis ou de pratiquer les vertus qu'il recommande.

Bon nombre de Chinois se targuent d'être bouddhistes. Buddha, qui vivait aux Indes il y a plus de 2,000 ans, n'écrivit jamais rien, son enseignement était oral. Plus de cent ans après sa mort ses disciples mirent en écriture ce qu'il leur avait enseigné et en firent une religion.

Ceux qui ne sont pas bouddhistes s'appellent taouistes. Laou-Tzse était un célèbre philosophe de la Chine, qui a fondé un système de philosophie accepté par une secte qui se nomme taou ou la "secte de la raison." Sa doctrine diffère de celles de Confucius et de Buddha.

L'objet de Confucius était le gouvernement pratique de l'homme par un code de morale. Celui de Buddha, l'épurement de la bête humaine par la migration de l'âme et la métempsycose du corps. Laou-Tze, au contraire, rend l'homme immortel par la contemplation de Dieu, la répression des passions et la parfaite tranquilité de l'âme. Voilà, en résumé, les religions que sont censés pratiquer les Célestes à New-York, et qu'ils ont changées en une religion plus commode, qui a pour doctrine l'ignorance et la superstition et le vice pour pierre d'attache.

On croit généralement que la maison de "Joss" qui

entre parenthèses n'est pas chinois, mais probablement une corruption du mot portugais *deos:* Dieu, est un lieu d'adoration à la divinité. Il n'est rien de tel. Cet affreux bonze taillé grossièrement dans une seule pièce de bois ou simplement charbonné sur toile ou sur papier est une divinité, si vous le voulez bien, mais non un être suprême. C'est, en quelque sorte, un tireur d'horoscope. On ne le consulte jamais pour en obtenir des grâces spirituelles, mais simplement pour des chances matérielles. Quoiqu'ils appellent leurs grossières images des dieux, devant lesquels ils vont se prosterner et brûler du papier encens et des chandelles, ils ne les prient jamais pour le pardon des péchés, ou pour obtenir la force de combattre leurs passions, mais seulement pour qu'ils les aident dans la prospérité de la vie actuelle ou pour qu'ils les conseillent dans des besoins pressants de réussite. Le joueur pour obtenir la chance de gagner au jeu; le marchand pour que ses affaires soient prospères; le jeune homme pour qu'il puisse acheter une femme avantageusement; le fermier pour une bonne récolte; la prostituée pour un patronage abondant; l'assommeur à gages pour que le coup qu'il va porter soit bien dirigé; et de même pour toute la série des besoins humains, bons ou mauvais. Cette religion n'a ni dimanche ni jours fériés. Il n'y a rien de sacré dans la demeure de "Joss," qui ne réclame ni prêtre, ni rite, et qui ne s'offense jamais des orgies que l'on commet à son nez. Le Chinois fait son offrande, et après avoir brûlé son papier encens ou sa chandelle et formulé sa prière, s'approche d'un gros cylindre qu'il fait tourner plusieurs fois, et plongeant sa

main au hasard dans l'intérieur en retire une planchette qui lui donne la réponse à sa demande. Ce n'est pas plus malin que cela.

En sortant de là, notre guide nous invita d'un clin d'œil tout-à-fait grotesque, à le suivre. Il nous conduisit dans une allée sale et étroite. Au fond, on tâta un escalier éclairé par une lampe, qui ne jetait qu'une faible lueur; les marches de l'escalier étaient crottées, la rampe tout humide. J'éprouvai un sentiment de dégoût en entrant dans cette maison. Mais nous suivîmes résolument notre blanchisseur qui monta l'escalier, s'arrêta au premier, ouvrit une porte. traversa une chambre noire, ouvrit une seconde porte, et nous fit entrer dans une grande pièce où il avait beaucoup de Chinois. Je ne fus pas long à comprendre que nous allions assister à un combat de coqs. Cette pièce contenait un petit amphithéâtre, rond comme un cercle avec des bancs en gradins. Au milieu, l'arène, juste sous l'abat-jour. Une odeur de bas peuple, des criailleries et des crachats. Il faut du courage pour entrer là-dedans. On apporta deux coqs, deux poules, eût-on dit, car on leur avait coupé la crête et les plumes de la queue. On les sortit des cages, puis on les pesa. Aussitôt, ils fondent l'un sur l'autre, sans hésitation. Les plumes volent tout autour. Sans cesse, les deux volatiles revolent l'un sur l'autre, se déchirent à coups de bec et d'ergots sans le moindre bruit. Seules, les brutes humaines tout autour bavardent et crient, parient et font tapage. Ah! le jaune a arraché un œil au brun; il le becquète par terre et le mange! Les têtes et les cous des pauvres bêtes, depuis longtemps écorchés, se ba-

lancent comme de rouges serpents sur les corps. Pas un instant, ils ne se lâchent ; leurs plumes se colorent de pourpre ; à peine reconnaît-on leurs formes ; on dirait deux masses sanglantes, ces oiseaux qui se hachent. Le jaune a perdu les deux yeux ; il éperonne aveuglément dans l'air tout autour de lui, et, à chaque seconde, le bec tranchant de l'autre s'abat sur sa tête. Enfin, il s'affaisse ; sans résistance, sans un cri de douleur, il laisse son adversaire achever son œuvre. Cela ne va pas si vite ; il faut encore cinq à six minutes au brun, lui-même mortellement affaibli par cent blessures.

Et ils sont assis alentour, ces Jaunes cruels, riant des impuissants coups de bec du vainqueur, l'excitant en criant et comptant chaque nouvelle blessure à cause des paris. Enfin ! Trente minutes, le temps prescrit, sont écoulées ; le combat est fini. Un gaillard se lève, le propriétaire du coq vainqueur ; en ricanant, il frappe mortellement de son gourdin le survivant de cette lutte dégoûtante ; c'est son privilège. Puis on prit les volatiles, on les lava à la pompe et on compta les blessures pour les paris.

On apportait de nouveaux coqs dans l'arène, quand une main se posa sur mon épaule, et mon ami me souffla : Sortons ! Et nous regagnâmes la rue Mott, où les lampes électriques inondaient d'une clarté brutale la foule grouillante des curieux.

Nous nous rendîmes ensuite au théâtre. On y jouait une pièce qui en était rendue à son centième acte seulement, et qui avait encore cent soixante six actes à courir. Les pièces du théâtre chinois sont en quelque sorte des feuilletons dramatisés et

qui se terminent à la fin de chaque soirée comme le feuilleton du journal, par l'annonce : à continuer. Le titre de ce drame épique, qui nous fut traduit par l'accommodant blanchisseur, était l'*Éveil du Printemps*. Le détail de l'anecdote dramatique n'importe ici que secondairement. Elle a paru amuser notre Chinois. Quant à moi elle me fit bâiller ouvertement. Trois musiciens accroupis sur une natte tourmentaient un violon-lune, un sam-yin et un tam tam, ce qui a achevé de m'étourdir. Sur la scène chinoise il n'y a ni décors ni accessoires; on les remplace par une pancarte qui indique la place où l'action se passe ou l'objet qui est absent. C'est assez commode.

En sortant, mon ami, se sentant fatigué, me pria de rentrer au logis, ce que nous fîmes après avoir remercié l'aimable blanchisseur.

Je quittai le quartier non sans réfléchir, cependant, que la Chine est loin de rester stationnaire, comme on le croit trop facilement ; elle évolue et se transforme comme tous les autres états. Son histoire si mouvementée, et que si peu des nôtres ont pris soin d'approfondir, est là du reste pour l'attester ; les révolutions, les conquêtes, la marche des idées s'y trouvent à chaque page. On sait ainsi que la capitale de l'Empire a été déplacée cinquante-cinq fois. Pékin, la dernière en titre, ne date que de la conquête mandchoue, la dynastie conquérante, qui seule a intérêt à maintenir l'état stationnaire de la Chine. La force des choses, toutefois, la pousse en avant. L'Empire du Milieu adopte notre armement, notre organisation militaire, forme ses régiments à l'imitation des nôtres

—puisque la seule supériorité qu'il nous reconnaisse ne sort pas du domaine militaire. L'Asie a toujours été le réservoir immense d'hommes d'où sont sorties les invasions. Le jour où la Chine innombrable sera prête à se servir de nos armes et à se mettre en route pour l'Occident, on comprendra combien furent coupables ceux qui se firent un jeu de l'instruire, de l'éduquer, de lui mettre entre les mains nos fusils et nos canons pour le profit de leur petit négoce. Heureux alors si les Jaunes se contentent de nous mettre hors de chez eux, car on n'a rien inventé encore qui puisse garantir de l'invasion des sauterelles.

❧❧❧

D'après le bulletin officiel du Bureau du Recensement des États-Unis, paru le 30 décembre dernier, le nombre total de la population née en dehors des États-Unis et établie à New-York le 15 avril 1910, était de 1,926,900. En 1900 le nombre n'en était que de 1,260,918, ce qui constitue une augmentation de 665,982 ou 52.7 pour cent en dix ans. Ce rapport nous apprend que le groupe des Allemands et des Irlandais a diminué, pour les premiers de 324,198 à 279,200, c'est-à-dire de 13.9 pour cent, et pour les derniers de 275,073 à 252,509, ou 8.2 pour cent. Depuis 1900 le contingent de la Grande-Bretagne, dont le nombre est aujourd'hui de 105,800, a augmenté de 17.3 pour cent; ceux venus du Canada et de Terre-neuve, au nombre de 26,800 actuellement, a augmenté de 23.2 pour cent; le chiffre des enfants de la Norvège, de la Suède et du Danemark, qui est de 65,000, a augmenté de 43.5 pour cent. La plus grande augmentation revient à l'Autriche-Hongrie, à l'Italie et à

la Russie. En 1910, la ville de New-York abritait 485,600 habitants nés en Russie et en Finlande, la majorité d'origine juive, une augmentation en dix ans de 301,439 ou 163.7 pour cent; et nés en Autriche-Hongrie, 265,500, indiquant une augmentation de 143,508 ou 117.6 pour cent.

Il existe depuis un certain temps une véritable poussée de Juifs vers l'Amérique. De 1847 à 1871, c'est-à-dire pendant vingt-cinq ans, l'émigration russe et polonaise dans l'Amérique du Nord n'avait été que de 9,788 individus, soit une moyenne de 392 émigrés par an; à partir de 1872 elle a décuplé. Depuis quinze ans le nombre des immigrants a prodigieusement augmenté. Les premiers émigrés juifs qui se sont portés dans le Nouveau-Monde au moment des troubles antisémitiques n'y ont pas fait de bonnes affaires. Il a fallu du temps pour que cet élément nouveau de la population s'y retrouvât et parvint à s'installer. Aujourd'hui la masse prospère, surtout ceux qui s'occupent du commerce pour lequel ils semblent spécialement nés. A New-York, les Juifs ont fondé une véritable colonie. Ils ont leurs associations ouvrières et politiques, bon nombre de gazettes publiées en hébreu et en allemand, deux écoles du soir entretenues aux frais de l'Etat, deux ou trois théâtres, des hôpitaux, des synagogues et des bureaux de charité en grand nombre, car il n'y a pas à se le dissimuler cette race est très bienfaisante.

A l'heure où nous sommes, le Juif a pris dans la société new-yorkaise une place si considérable, que rien, j'entends absolument rien, ne peut se faire sans lui. D'ailleurs, le Juif est partout une véritable clef

de voûte. Quand l'abîme de la faillite s'ouvre sous les pas d'une nation; quand il faut payer à brève échéance une dette nationale; quand des milliards sont nécessaires pour le salut commun, le Juif apparaît. Il jette ses sacs d'or dont la source est aussi inconnue que la source du Nil. Soudain, l'abîme est comblé, la dette est payée, le salut est assuré. Le Juif a passé là. Le Juif a parfaitement conscience de sa force. Il laisse quelques-uns des siens s'égarer dans la carrière des arts et des professions, où ils excellent, mais foncièrement, le Juif est l'homme de l'or. C'est par là qu'il nous tient et nous domine.

Depuis le jour où a retenti le grand cri de malédiction, le Juif a ceint ses reins, pris son bâton et commencé sa course par le monde. Ce monde, il est arrivé, somme toute, à le tenir sous ses pieds. C'est une stupéfiante œuvre de patience qu'il a accomplie. Les tortionnaires, las de leur œuvre infâme, ont renoncé à allumer des bûchers. Le Juif, implacable, a poursuivi sa marche, offrant l'exemple de la plus cruelle, de la plus persistante injustice dont l'humanité ait frappé des hommes, et que les siècles aveugles se sont léguée d'âge en âge, comme une tradition sacrée. Est-il donc dans la destinée des spéculations religieuses de susciter des luttes impitoyables et des haines sans merci ? La Bible baigne dans le sang des communions qui la révèrent et se sont entre-déchirées, parce qu'elles n'interprètent pas le même texte de la même manière, et n'adorent pas le même Dieu de la même façon.

Je sais pardieu bien les railleries faciles auxquelles ils prêtent le flanc. Leur nez trop bourbonnien, leur âpreté aux gains hasardeux, leur voix à notes guttu-

rales, tout cela est matière à nouvelles à la main que nos pères ont inventées et que nous reproduisons volontiers, pour les besoins de la copie. Mais lorsque nous aurons bien ri, aurons-nous empêché ces israélites d'être nos seigneurs! Ils ont obéi au secret mot d'ordre qu'ils semblent se léguer de génération en génération, et sont tout prêts de voir luire le jour de la victoire définitive.

Un beau jour, nous nous réveillerons, comme le géant des contes de fées, entourés de liens, bêtes de surprise, réduits à l'impuissance.

Quant à moi, je ne ferai pas mystère que je les crains un peu et qu'ils m'étonnent beaucoup. Rien ne leur répugne et rien ne les rebute. Ils vont droit leur chemin, peu soucieux de l'inexplicable réprobation qui les atteint, faisant fièrement tête au préjugé idiot, dédaigneux de l'injure et braves à l'heure voulue. Je n'oublie pas que nombre d'entre eux ont su mourir, quand a sonné le glas de la patrie. Ce sont, en somme, d'extraordinaires gens, et il faudrait manquer du plus vulgaire dilettantisme pour ne pas admirer cette race éternellement persécutée et éternellement triomphante.

Qui sait, l'histoire nous donnera peut-être un jour le spectacle du peuple le plus grand par le chiffre de ses affaires, le plus superbe par ses ambitions outrancières, le plus encombrant par ses prétentions mondiales, le plus sonore par sa jactance, humilié en quelques heures par cette nation ambulante qui n'a pas encore, semble-t-il, conquis la place qu'elle mérite au soleil levant.

FIN.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

a39003 003924866b

CE F 0128 . 5
.B74 1912
CO2 BOSSUE, LEON TACHES D'ENC
ACC# 1093004

Les Reliures Caron
TÉL.: (819) 686-2059 113
(MTL) 255-5263

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 04 02 06 16 01 4